

Bulletin de l'association des anciens élèves
de l'Institut national des langues et civilisations orientales

issn 0752-8477

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Association des anciens élèves

Le Bulletin

Décembre 2006

Institut national des langues et civilisations orientales

Editorial	5
Actualité	7
H. Marchal : <i>Nouveaux regards sur les arts lointains</i>	9
P. Lamant : <i>A propos du Musée du quai Branly : un regard</i>	15
J. Perrin : <i>Compte-rendu de :</i>	
B. Dupaigne : « <i>Le scandale des arts premiers</i> »	17
Carnets de route	21
M.-J. Tubiana : <i>Carnets de route au Dar For</i>	
1965-1970 (Bonnes feuilles).....	23
Littérature	35
N. Guy : <i>Ivan Kraus, biographie et panorama de son œuvre</i>	37
I.Kraus : <i>Grand-père au cinéma</i> (texte tchèque et traduction).....	41
D. Halbout : <i>Hâfez de Chiraz</i>	47
Histoire	49
L. Kehren : <i>Les cheminements du « Prêtre Jean » de la Perse aux Indes</i>	51
B. Le Calloc'h : <i>François II Rákóczi, chef pirate</i>	63
D. Lemordant : <i>Marseille, porte de l'Orient au XVIII^e siècle</i>	71
Cinéma	85
Y. Thoraval : <i>Ritwik Ghatak, un cinéaste visionnaire</i>	87
Notes de lecture	93
M. Perret : <i>L'homme et l'animal dans l'Est de l'Afrique</i>	95
A. Gautier : <i>Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares</i>	97
N. Komaroff : <i>Lexique juridique et économique</i>	
<i>Russe-Français – Français-Russe</i>	99
D. Halbout : <i>L'Arabe sans peine, Assimil 2006</i>	100
M. Courthiade : <i>Livre des prénoms</i>	101
L'Imaginaire	103
E. de Brye : <i>Les secrets d'alcôve</i> (conte)	105
In memoriam	115

Editorial

Voici que vous arrive aujourd'hui notre revue sous une autre jaquette, qui lui donnera un petit air de nouveauté. Profitons en pour réfléchir à ce que nous en attendons et, plus largement, à ce que nous voulons faire de l'Association et à nos liens avec l'Institut, notre vieille école des Langues O qui ne cesse de se transformer. C'est précisément de cette mutation en cours (liée à l'évolution générale des cursus universitaires, dans le cadre français et dans le cadre européen) et de l'avenir des Langues O que nous voudrions parler dans le colloque que nous envisageons pour le printemps prochain. Nous attendons vos suggestions, vos propositions : quels thèmes souhaitez vous voir traiter ? par rapport à l'avenir et par rapport au passé, ne l'oublions pas. Nous sommes aussi les gardiens de la tradition.

Dites nous également ce que vous souhaitez trouver dans la revue. Nous avons voulu lui garder son caractère éclectique, peut-être un peu hétérogène, et nous sommes toujours prêts à accueillir les propositions d'articles les plus divers : le bulletin doit être le reflet des préoccupations et des savoirs de tous nos adhérents (et l'on sait qu'ils sont multiples et variés). Mais nous voudrions aussi faire de notre Association et de notre revue une caisse de résonance des activités de l'INALCO. Nous en sommes encore loin, mais il ne faut pas se décourager. C'est pourquoi je souhaite continuer à publier, comme nous avons commencé à le faire, des articles de fond sur les différents secteurs de la recherche orientaliste et sur le rôle qu'y jouent les Langues O. Et nous tenir au plus près de l'actualité (comme le fait, dans ce numéro, notre mini-dossier sur le tout nouveau musée du quai Branly).

Il ne s'agit pas de nous enfermer dans notre chapelle, bien au contraire. Nous avons une forte responsabilité dans une société française qui est en crise avec ses minorités (comme toute l'Europe, d'ailleurs) et qui s'interroge sur sa place dans un monde où toutes les cultures sont désormais instantanément accessibles (par la télévision, internet et tous les moyens nouveaux de diffusion du son et de l'image). Comment s'y reconnaître, comment se situer par rapport aux nouvelles questions qui nous assaillent, sans tomber dans les pièges rivaux de la confusion ou de l'enfermement ? Ce n'est pas

la violence et l'anathème, non plus que la peur et l'isolement qui éviteront ce choc des civilisations que personne ne souhaite et qui serait la pire des erreurs. C'est la connaissance de l'autre, c'est le dialogue, c'est le partage, en un mot tout ce qui constitue un homme civilisé. Eh bien c'est ce que font les Langues O depuis des siècles : n'est-ce pas le premier établissement en Europe où l'on a enseigné l'arabe, le turc et le persan ? Aujourd'hui on y enseigne plus de quatre-vingt dix langues, on peut y côtoyer des étudiants de toutes nationalités (qui seront plus tard les meilleurs ambassadeurs de la culture française), c'est un lieu privilégié de rencontre. Il faut en profiter, et il faut le faire savoir. Ce devrait être notre tâche.

La première urgence est de recruter de nouveaux adhérents, surtout parmi les jeunes diplômés qui sont trop rares à venir nous rejoindre. Il faudrait que chacun d'entre nous réussisse à retrouver un de ses anciens condisciples et le convainque de venir nous rejoindre. La partie serait gagnée.

Michel PERRET

Nouveaux regards sur les arts lointains

Répondant à la volonté du Président de la République, qui désirait « rendre justice à l'infinie diversité des cultures » et renouveler le regard « sur le génie des peuples et des civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques », le Musée du Quai Branly a ouvert ses portes en juin 2006. Etabli au pied de la Tour Eiffel sur un projet de l'architecte Jean Nouvel (auquel on doit l'Institut du Monde Arabe) et baigné de verdure, le bâtiment aux lignes étirées surprend par les boîtes colorées qui rythment en surplomb la façade principale. Une longue rampe serpentiforme, déroulant un flux d'images liées à la pensée d'autres cultures, emmène jusqu'aux collections permanentes le visiteur qui découvre dès l'entrée une particularité architecturale : une colonne centrale en verre transparent traverse le musée sur toute sa hauteur pour faire apparaître les instruments de musique dans des réserves généralement logées dans les sous-sols.

L'idée d'un « musée des arts premiers », avancée par le collectionneur et marchand Jacques Kerchache (décédé en 2001), est ainsi devenue réalité, à l'issue d'une longue aventure décennale. Parvenu à entraîner Jacques Chirac dans son combat, ce partisan acharné de l'égalité des cultures l'avait convaincu, après avoir obtenu l'introduction des arts non-occidentaux au Musée du Louvre, de la nécessité de consacrer selon ses termes tout un musée aux « arts premiers » pour symboliser l'ouverture sur le monde et le refus de l'ethnocentrisme européen. Le musée a perdu son nom originel au terme d'un parcours émaillé de vifs débats, puisque pour le réaliser il a fallu dépouiller des institutions existantes aux vocations divergentes. Le qualificatif envisagé initialement fut récusé par les spécialistes pour son caractère à la fois réducteur et paternaliste : en effet, les arts auxquels on voulait l'associer ont exigé beaucoup de savoir et la référence à des arts « premiers » pouvait impliquer des arts « derniers », c'est-à-dire une descendance correspondant aux arts de maintenant. Or, on a en mémoire la réplique de Picasso qui, refusant toute filiation, ironisait « L'art nègre ? Connais pas ! ». On a également renoncé à l'épithète de « primitif », couramment utilisée jusque là, ainsi qu'à l'appellation, parfois usitée, d'« arts tribaux » ou encore

d'« *arts sauvages* », en raison d'une connotation jugée négative. On aurait pu peut-être adopter l'expression des « *arts lointains* », mais elle n'a pas été retenue. Finalement, faute de pouvoir s'entendre sur un intitulé qui aurait pu résumer toute la richesse du contenu du musée, on a choisi de le désigner par son adresse (avant sans doute de lui donner plus tard le nom de son promoteur présidentiel !).

Les œuvres rassemblées pour satisfaire le programme de l'établissement proviennent du fonds de l'ancien musée des arts d'Afrique et d'Océanie de la Porte Dorée, augmenté d'une partie importante des richesses du Musée de l'Homme. L'active politique d'acquisition menée depuis dix ans (8150 objets) répond à l'ambition culturelle de ce musée, encore voué à s'enrichir. L'ensemble des collections, qui se répartissent sur quatre grandes aires géographiques, forme ainsi une masse de 300.000 objets, qui sont accessibles sur internet, mais dont guère plus de 1% est présenté au public. Par rapport à la totalité de l'espace offert par le bâtiment, soit 40.600 m², seul un plateau allongé de 4500 m² est dévolu à l'exposition permanente.

Car l'établissement ne se veut pas seulement espace d'exposition. Il se destine à être un outil de communication entre les cultures, un territoire d'échanges et un lieu d'interrogation sur les productions non-occidentales, autant qu'une vitrine de prestige pour des cultures longtemps dédaignées. Les œuvres dissimulées dans les réserves (qui recèlent plusieurs pièces majeures) ne resteront pas inexploitées ; elles tourneront au gré des expositions temporaires, qui, à la cadence de dix par an, vont se déployer sur environ 3.000 m² pour favoriser le dialogue interculturel ou faire comprendre tel ou tel aspect de cultures ignorées. Elles contribuent déjà avec quelques chefs-d'œuvre à son exposition-manifeste, « D'un regard, l'Autre », qui examine comment l'europpéen a considéré le non-occidental depuis la Renaissance. L'espace sera, par ailleurs, ouvert aux artistes contemporains et à la création vivante pour démontrer que l'histoire culturelle des régions concernées continue de se poursuivre sans être figée dans le passé. Dans cet esprit, des artistes aborigènes de l'Australie ont été invités à intervenir dans la décoration architecturale du bâtiment, en s'inspirant de leur répertoire traditionnel.

Le complexe architectural se décompose dans un grand jardin en quatre éléments : le premier, enveloppé de végétation, est réservé à la direction administrative et scientifique ; le second, un auvent, abrite la médiathèque, le salon de lecture et le cabinet des fonds précieux, ainsi qu'un atelier de découverte pour les enfants ; le troisième accueille la librairie et la boutique

du musée, ainsi que les ateliers de restauration. Le quatrième sur pilotis, soit le corps principal constitutif du musée, comprend sur trois niveaux les salles d'exposition (permanentes et temporaires) et l'auditorium. La présence d'une cafétéria au niveau du jardin et d'un restaurant panoramique en terrasse, offrant l'une des plus belles vues sur Paris, ajoute à l'agrément de la visite.

L'institution a prévu de développer une variété d'activités d'animation et d'enrichissement des connaissances. Divers cycles de spectacles (cinéma, danse, musique et théâtre) sont déjà envisagés. Parallèlement, « l'Université populaire du Quai Branly » a pour objectif d'organiser des débats et des rencontres, sans faire l'impasse sur des sujets plus ou moins explosifs (ex. le couple colonisation-décolonisation, parmi les premiers inscrits dans la programmation). Pour soutenir la fonction enseignement et recherche, le Musée du Quai Branly vient, en outre, de signer une convention avec l'Université Paris-Sud 11. En combinant art et science, en diversifiant les regards, en accueillant les chercheurs et les conservateurs internationaux dans les disciplines qui sont les siennes, il est appelé à devenir un pôle important d'enseignement, de recherche et de coopération.

Le choix des œuvres exposées en permanence et une savante mise en scène cherchent à réconcilier les beaux-arts et l'ethnologie. A vrai-dire, après bien des polémiques, l'antagonisme s'est adouci entre les partisans de la vision esthétique, voulue par André Malraux au Musée de la Porte dorée, et les défenseurs de l'approche ethnologique qui privilégie l'idée de reconstitution. On a voulu dépasser ce clivage en rétablissant la primauté du regard, tout en livrant l'information nécessaire à une bonne appréciation des oeuvres. Au-delà d'un grand poteau-totem amérindien, une statue androgyne de l'art pré-dogon (Mali), exceptionnelle par sa perfection, son ancienneté et sa double signification masculine et féminine, se dresse au carrefour d'où partent les quatre circuits d'exposition relatifs à chacune des aires géographiques représentées et matérialisés au sol par des couleurs spécifiques. Dans une atmosphère tamisée, qui enveloppe des vitrines de grandes dimensions, les œuvres se déploient avec recherche dans un espace décroïsonné, tendant à suggérer que l'on vit à l'heure de la mondialisation. On a voulu briser la hiérarchie entre les cultures, en croisant masques et poteries, objets rituels ancestraux et objets de la vie quotidienne, œuvres aussi bien issues de territoires étendus que produites par des communautés réduites. Les caissons débordants en façade ont cependant servi à sanctuariser des objets de caractère singulier ou particulièrement sacré ; on y a

également installé des boîtes à musique. Il était en fait difficile de mettre sur le même plan de la création des collections qui manquent d'homogénéité en raison des circonstances diverses de leur acquisition et du parti d'inclure dans le programme les œuvres de l'Asie, alors qu'il existe déjà le prestigieux musée Guimet qui lui est dédié.

Les collections de l'Afrique subsaharienne forment un vaste ensemble suffisamment diversifié. Longtemps cantonnées à l'espace francophone, elles se sont accrues ces dernières années pour combler certains manques importants avec le legs camerounais du Dr Harter et l'achat de la collection nigériane de Jean-Paul Barbier. L'Afrique du Nord, à laquelle on a concédé quelques vitrines, n'est pas absente de la présentation. L'Océanie, dont le parcours débute par une spectaculaire façade peinte de Papouasie-Nouvelle-Guinée, est bien évoquée et particulièrement mise en valeur, à l'exception des peintures aborigènes sur écorce en nombre limité. En revanche, on a intelligemment établi un trait d'union entre l'Océanie et l'Asie, grâce aux ressources de ce même Jean-Paul Barbier dont on a acheté la collection indonésienne. Pour l'Asie, dont les peuples accordent une grande importance à la parure, le choix s'est naturellement porté sur les costumes et les ornements traditionnels qui servent de fil conducteur à une superbe présentation définie par la géographie. Les deux Amériques (avec le Grand Nord inuit) apparaissent faiblement représentées. Certes, on relève pour le Nord la présence de quelques beaux objets, à l'exemple de ces peintures indiennes sur peaux de bison ramenées en France au XVIII^e siècle. Mais, on peut se demander si les œuvres d'origine andine ou méso-américaine rappellent suffisamment les splendeurs incas, mayas ou aztèques, en dépit de quelques chefs-d'œuvre, comme cette effigie en jadéite du dieu de la guerre aztèque.

Pour avoir entassé tant d'objets de cultures différentes sur une surface restreinte et supprimé tout classement entre les œuvres, il arrive que les visiteurs soient déroutés. Certains ont développé des difficultés pour s'orienter au point d'éprouver un sentiment de confusion. Les circuits qui se chevauchent parfois, l'obscurité ambiante qui a pu leur rappeler les contours d'un « faire-part de deuil » ont brouillé leur perception. Ils ont même fait remarquer qu'« il y a plus à voir qu'à comprendre ». Il est vrai que le visiteur manque généralement de repères pour saisir toute la signification d'œuvres issues de cultures largement méconnues et qu'il avait été décidé d'accorder la prépondérance au regard. Pourtant, à intervalles réguliers, le musée propose des séquences thématiques et a disposé des bornes audio-

visuelles pour mettre les objets en situation. Cette présentation serrée se distingue donc de celle, vaste et aérée, qui prévaut au Louvre : sur 1400 m², le Pavillon des Sessions accueillent 120 œuvres qui s'imposent par leur qualité plastique, le plus souvent isolées dans des vitrines autorisant une grande liberté de circulation.

A la réflexion, l'observateur se prend à déplorer le déménagement du Palais de la Porte Dorée, qui offrait en possibilités d'exposition des surfaces comparables à celles aménagées au Quai Branly, sans pouvoir évidemment devenir un outil culturel de même ampleur et une machine aussi diversifiée. Le projet de le moderniser pour le hisser à cette fonction avait été pourtant envisagé ; le ministère de la culture ne s'y est pas attardé, sous prétexte que l'image coloniale du bâtiment aurait dénaturé le message qu'il voulait délivrer pour rétablir la dignité des cultures non-occidentales. André Malraux, balayant cette objection, avait cependant décidé de présenter en ce lieu construit pour l'Exposition coloniale de 1931 les œuvres de l'Afrique et de l'Océanie dans une perspective esthétique ; il lui apparaissait même que c'était une façon de décoloniser l'édifice. D'ailleurs, il faut souligner que tout un étage du musée était consacré à l'Afrique du Nord et permettait de valoriser toute la diversité des cultures traditionnelles maghrébines. Leurs œuvres servaient utilement de support à des actions organisées dans le cadre d'ateliers de découverte, à l'intention notamment des enfants issus de l'immigration et mis ainsi en contact avec leur patrimoine ancestral. Le choix, finalement retenu de consacrer l'ancien Palais des Colonies à la future Cité de l'immigration n'en est pas moins ambigü puisque cette nouvelle vocation garde dans une certaine mesure une résonance coloniale.

Le caractère prestigieux de l'écrin que constitue le Musée du Quai Branly pour réhabiliter des cultures souvent négligées, parfois dénigrées, n'effacera pas pour autant le souvenir colonial puisque son héritage est largement issu de la découverte européenne et de la colonisation. Le temps de la reconnaissance est certes venu ; mais, n'est-il pas aussi celui de la bonne conscience !

On estime que 90% des objets africains sont conservés dans les collections européennes et américaines. Les peuples qui revendiquent le droit de disposer de leur histoire s'en émeuvent au point de penser que le problème des restitutions ne manquera pas de se poser dans les années à venir. La question du rapatriement des œuvres dans leur pays d'origine surgira inévitablement si l'on retient le geste récent de la propre fille d'André Breton qui a rendu à sa communauté un masque de cérémonie amérindien. Dans

ces conditions, le Musée du Quai Branly aura certainement un rôle à tenir dans de futures négociations. A cet égard, il faut rappeler qu'en 1980, le ministère français des affaires étrangères avait organisé avec le Musée de l'Homme le retour à Madagascar de deux pièces historiques en argent ayant appartenu au roi méridien Radama II : sa lance et sa cote de maille. La volonté de récupérer son patrimoine est même allé jusqu'à des actions violentes, à l'exemple du vol en 1982 d'un codex aztèque de la Bibliothèque nationale. Il convient évidemment de condamner pareil procédé. Le vol ne doit pas devenir un moyen de restitution. Les conservateurs du patrimoine se souviennent encore de l'affaire, qui fit grand bruit, du manuscrit rendu sans concertation à la Corée en 1993. De fait, les pays sources ne devront plus à l'avenir être tenus à l'écart de la célébration des arts qui sont nés sur leur territoire.

En dépit des critiques et des divergences d'opinion relevées à l'occasion de l'inauguration de cette prestigieuse création qui s'inscrit désormais dans le paysage parisien, le Musée du Quai Branly propose une merveilleuse invitation au voyage. Certes, il n'a pas pour objectif de faire faire le « tour du monde en 80 vitrines ». Il se veut d'abord un espace de référence et de découverte. Son ambition est de dévoiler les facettes d'un univers autre et de transporter le visiteur vers des horizons lointains. Cet « ailleurs », que le célèbre écrivain Erik Orsenna aurait volontiers choisi pour dénommer le musée.

Henri MARCHAL

A propos du Musée du quai Branly : un regard

Ce musée, inauguré en juin 2006, a été le sujet de polémiques, parfois ardentes, concernant sa conception, son contenu et son emplacement. Au-delà du choc des concepts, les rivalités personnelles et les ambitions mal cachées ont joué leur rôle. Mon propos n'est pas de revenir sur ces débats, peut-être inhérents à toute grande création. Mon but est de faire partager mes réactions de spécialiste de l'histoire des civilisations après une première visite approfondie, guidé par une responsable de l'établissement. D'ailleurs l'excellent article d'Henri Marchal, dans ce même Bulletin, aborde toutes les facettes de la question.

Un nouveau musée est né, proche des berges de la Seine. Sa conception architecturale peut surprendre, surtout dans le cadre du septième arrondissement parisien. Certains bâtiments évoquent pour l'orientaliste que je suis des souvenirs chinois et tibétains inattendus, mais supportables.

A l'intérieur, la circulation est facile. D'aucuns reprocheront une certaine confusion dans la mesure où les différentes aires géographiques ne sont pas nettement délimitées et que les objets des diverses cultures voisinent dans une relative promiscuité. Mais il y a une signalisation. On a beaucoup parlé de la colonne centrale en verre transparent, véritable épine dorsale du musée, qui regroupe une remarquable collection d'instruments de musique, sur plusieurs étages selon les pays d'origine, avec une sonorisation adéquate, peut-être un peu trop discrète. Les vitrines, en plus des objets, offrent des notices accessibles, renseignant sur les origines (lieu et date) et sur la destination. Elles sont souvent en trois langues : français, anglais, espagnol. Sur un côté, des projections vidéo en couleurs font vivre ces objets en situation. Des bornes utilisant la technique digitale permettent d'interroger une banque de données. Enfin, grande nouveauté, un parcours dont les parois sont tapissées de dessins en relief et de textes en braille permet aux non-voyants de tirer profit de leur visite. Des espaces de taille variable sont réservés aux expositions temporaires de courte ou de longue durée, ce qui facilite la présentation d'une partie des énormes réserves.

Mais ce musée entend n'être pas seulement une exposition. Il est aussi un lieu de recherche et d'enseignement. Une salle de lecture, la Salle Jacques

Kerchache, confortable, dont l'accès est libre et gratuit, met à la disposition des curieux des ouvrages d'information immédiatement accessibles. Une bibliothèque vaste, avec des prises pour les ordinateurs portables, regroupe une partie des fonds du Musée de l'Homme et les acquisitions récentes, soit en libre accès, soit avec bulletin de demande. Un espace sécurisé est réservé à la consultation des documents précieux et fragiles. Un vaste auditorium, en sous-sol, est destiné aux conférences, au cinéma et même au théâtre. Des salles plus petites accueillent cours et séminaires.

Car le Musée du quai Branly se veut un centre de diffusion des connaissances. Il met ses collections et ses équipements à la disposition des chercheurs. Des conventions de partenariat ont été signées avec l'Ecole pratique des Hautes Etudes en Sciences sociales, l'Ecole du Louvre, l'Ecole normale supérieure, les Universités Paris I, Paris VIII, Paris X, Paris XI et également l'INALCO pour des enseignements entrant dans les cursus de ces établissements. De plus une Université populaire du quai Branly, facile d'accès, sans conditions de diplômes, a débuté ses activités en octobre en abordant l'histoire de la colonisation exposée par d'éminents spécialistes. Tout cela est prometteur.

Enfin je voudrais m'attarder brièvement sur deux points. D'abord sur une exposition qui, hélas ! se termine le 17 décembre 2006. Elle évoque Georges Condominas, le grand ethnologue, et son séjour au Vietnam entre 1948 et 1950 dans le village de Sar Luk sur les plateaux de l'intérieur. Remarquable démonstration d'ethnologie pratique, elle présente les cahiers de notes et de croquis du chercheur avec à côté les outils et objets observés et décrits. C'est purement passionnant. L'exposition ira ensuite au Vietnam et Georges Condominas a fait don au musée de ses papiers.

Ensuite il faut saluer le travail ethnologique exceptionnel effectué par Christine Hemmet, responsable des collections Asie et ancienne élève de l'INALCO, ce que je tiens à souligner. Sur un espace malheureusement réduit, elle conduit le visiteur des limites de l'Océanie jusqu'au Proche-Orient en montrant la diversité des cultures, mais surtout l'existence de traits communs, ce qui invite à réfléchir.

Pour conclure, cette visite a été très riche en enseignements et elle a révélé des perspectives variées. Il faut noter que le succès du musée est grand : 5 000 visiteurs par jour en moyenne, beaucoup de demandes des chercheurs et des étudiants. Et surtout beaucoup de ces visiteurs viennent en famille avec les enfants dans un grand brassage ethnique.

Au-delà des polémiques, il y a la réalité et des promesses d'avenir.

Bernard Dupaigne : Le scandale des arts premiers

La véritable histoire du musée du quai Branly. Paris,
Mille et une nuits, 2006 (262 p.)

La vie de Bernard Dupaigne est liée à celle du musée de l'Homme dont il a été directeur du laboratoire d'Ethnologie de 1991 à 1998. Il a vécu l'agonie et le démantèlement du musée de l'Homme au profit d'un projet politico-esthétique, non dénué pour certains de préoccupations mercantiles, qui a abouti à la création du musée du quai Branly.

S'appuyant sur un dossier bien étayé, Bernard Dupaigne relate comment un habile marchand d'art africain, Jacques Kerchache, est parvenu à conquérir l'adhésion et les faveurs du sommet de l'Etat en la personne du Président de la République, dans le but de créer un musée des arts primitifs rebaptisés en arts dits premiers pour expulser de la colline de Chaillot le musée des monuments français et le musée de la Marine où il s'était heurté à la vaillante résistance des marins, le promoteur et ses amis firent porter leur choix sur le quai Branly où un terrain abritait naguère le Ministère de l'Economie et des Finances et où le Ministère des Affaires Etrangères avait songé à édifier un centre de conférences international, celui de l'avenue Kléber étant considéré comme vétuste et insuffisant. Pour des raisons financières le projet n'aboutit pas, mais rien n'étant trop beau pour le projet de musée des arts premiers, des crédits furent trouvés comme par enchantement, tandis que le musée de l'Homme délaissé était dépouillé de la plus grande partie de ses collections et dépourvu de moyens, condamné au dépérissement. Afin de mener à bien ses desseins, Kerchache dénigra systématiquement le musée de l'Homme, qui avait pourtant mis à sa disposition tous les objets qu'il souhaitait.

Comme l'écrit Bernard Dupaigne, l'argumentation de ce marchand réputé esthète est simpliste : les ethnologues ne connaissent rien à l'art, il faut donc leur ôter le droit de parler de l'Afrique ou de l'Océanie ; le musée de l'Homme est incapable de valoriser les créations artistiques des « trois quarts de l'humanité » et il faut donc en toute logique lui enlever les col-

lections pour les lui confier, à lui, Kerchache. Ce sont ces collections qui sont aujourd'hui, avec celles de l'ancien musée des Colonies, au musée du quai Branly.

Dans cette entreprise de dépeçage, un rôle non négligeable fut joué par le conseil d'administration du Muséum d'Histoire naturelle, auquel était rattaché le musée de l'Homme, qui, loin faire face aux attaques dont celui-ci était l'objet, s'employa largement à le saborder.

Par ailleurs, M. Dupaigne rappelle que le débat entre connaissance et émotion esthétique semble pour les ethnologues totalement incompréhensible. « Il n'existe pas d'objet seulement utilitaire ».

Les ethnologues n'étaient pas contre l'entrée de l'art primitif au Louvre, mais contre la notion d'arts premiers développée par Jacques Kerchache car « cette définition sous-entend un art originel, sans évolution, sans histoire, ce que leur travail dément ». Mais, pour Kerchache un objet est beau parce qu'il y a quelqu'un pour le sortir de son contexte.

On peut se demander si cette perception des arts dits premiers n'est pas le reflet d'une mentalité occidentaliste ou « occidental-centriste », d'aucuns diront néo-coloniale. En effet, l'art populaire européen et les objets qu'il a engendrés ne sont sans doute pas assez primitifs et donc à exclusion de cette nomenclature. Ils sont absents du musée du quai Branly où l'Asie est réduite à la portion congrue parce que sans doute trop sophistiquée et déjà représentée à Guimet et Cernuschi.

Ainsi aujourd'hui 4000 objets sont proposés à l'admiration et à la « jouissance esthétique » du visiteur du musée du quai Branly. La pédagogie n'y trouve guère son compte. Seule l'exposition temporaire des carnets et documents rapportés du centre Vietnam par Georges Condominas montre comment travaille un ethnologue sur le terrain. Elle a ainsi une réelle valeur d'enseignement¹.

On peut se demander dans ces conditions si la débauche de dépenses entraînées par la construction du nouveau musée et par l'achat d'objets² « pour combler les manques des collections », alors que le musée de l'Homme était dépouillé de 80 % des siennes, en valait bien la peine.

Selon la notice de présentation du livre de Bernard Dupaigne, le musée du quai Branly est avant tout un établissement public « à caractère admi-

1. *Nous avons mangé la forêt... George Condominas au Vietnam*, ouvrage illustré publié sous la direction de Christine Hemmet, Paris, 2006 (128 p.).

2. 150 millions de francs de crédits entre janvier 1998 et décembre 2004, soit l'équivalent du budget de l'ensemble des musées nationaux en 2001 et trois fois le montant des achats d'œuvres d'art du musée du Louvre en 2001 (voir p.117).

nistratif ». « Il a été édifié sur les patrimoines de deux musées mis à mort, que leurs collections fabuleuses (plus de 300 000 objets) qui constituent un pan de l'histoire de l'ethnologie et de l'anthropologie françaises, ont été mises en caisse et ne sont plus accessibles ni aux chercheurs ni au public ». Et plus loin, « il se pourrait que certaines considérations post-coloniales et politiques, que des luttes de pouvoir et d'influence entre administrations aient conduit à la réalisation d'une grande et coûteuse aberration ».

Jean PERRIN

Carnets de route au Dar For (Soudan), 1965-1970

de Marie-José Tubiana (Editions Sepia, 2006, 222 p.)
(Bonnes feuilles)

Le Darfour (ou Dar For, suivant la graphie adoptée par l'auteur) est en proie à la guerre civile depuis plus de trois ans. Oublié des médias et des grandes puissances, qui ont bien d'autres soucis en tête, alors que la situation est dramatique, certains observateurs n'hésitant pas à parler de génocide à propos des massacres et des déplacements massifs de populations. Mais qui connaît le Darfour ?

C'est une vaste province du Soudan occidental, aussi grande que la France (500 000 km²) et peuplée de sept millions d'habitants, agriculteurs ou pasteurs, appartenant à plusieurs ethnies qui ont chacune leur langue propre (bèRi, for, masalit, etc...) mais utilisent généralement l'arabe comme langue véhiculaire et sont musulmans (même si des survivances pré-islamiques ont aussi perduré). Beaucoup se retrouvent à la fois au Soudan et au Tchad, l'état voisin qui sert aujourd'hui de refuge précaire aux populations déplacées. Le pays a été longtemps administré par des chefferies (ou des sultanats) qui ont été progressivement dépossédées de leurs pouvoirs. Il est aujourd'hui menacé de décomposition par la guerre et les déplacements de population qu'elle entraîne.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Nous avons pensé qu'il serait utile de présenter, dans le cadre de notre série de carnets de route ou de carnets d'enquête sur le terrain, les notes d'une ethnologue qui y a travaillé à plusieurs reprises et qui connaît mieux que personne les populations qui habitent des deux côtés de la frontière tchado-soudanaise : Marie-José Tubiana. Elle vient de publier les carnets de route des missions qu'elle y a effectuées dans les années 1965-70 en compagnie d'autres chercheurs (notamment J. Tubiana et Issa H. Khayar). Elle nous a autorisés à en publier quelques passages. Nous l'en remercions, ainsi que son éditeur : c'est un témoignage particulièrement précieux sur des populations menacées aujourd'hui dans leur culture et dans leur existence même.

Nous avons choisi, arbitrairement, les pages qui concernent Kutum et le pays tundjur. Nous les faisons précéder par quelques pages de l'introduction dans lesquelles l'auteur explique sa démarche et décrit brièvement

la situation actuelle. Mais il faut évidemment lire tout le livre. Il en vaut la peine.

M. P.

Extraits de l'introduction de M.-J. Tubiana

« Aujourd'hui, une guerre civile fait rage au Dar For. Les informations concernant le nombre de morts varient de 180 000 à 300 000, mais il n'y a pas en fait de possibilité d'évaluation exacte. Près de deux millions de personnes déplacées dont 200 000 réfugiés au Tchad voisin. Des villages détruits, bombardés d'abord par l'aviation gouvernementale soudanaise puis brûlés par des milices (les Janjawid) au service de ce gouvernement. Ces hommes ne reçoivent pas toujours de solde, ils se payent sur l'habitant. Les animaux sont volés, les champs dévastés, les greniers pillés, les puits empoisonnés, les moteurs des pompes volés. Les villageois qui n'ont pas pu fuir sont tués, les femmes violées. C'est une politique de terre brûlée [...] »

Que sont devenus ces hommes et ces femmes que nous avons rencontrés il y a plus de trente ans et qui sont aujourd'hui confrontés à la destruction de leurs villages, au pillage de leurs biens, à la mort de beaucoup des leurs, à la fuite et à l'exil dans des camps, parfois dans un pays voisin? [...]

C'est en pensant à eux, à l'accueil que nous avons reçu, à la vie que nous avons partagée, à trois reprises, pendant plusieurs mois, que j'ai souhaité publier mes carnets de route[...]

Grâce à ce double regard, à quarante ans d'intervalle, on peut évaluer le fossé qui s'est creusé entre les groupes ethniques et les profonds bouleversements qu'a connus cette région. Si l'on peut incriminer les grandes sécheresses des années 1979-80 et 1984-85, qui ont poussé les nomades vers les terres des paysans et déplorer l'affaiblissement de l'autorité des chefs traditionnels qui n'ont plus été à même de régler sur le champ les conflits, il faut aussi souligner un phénomène nouveau : une exaspération de l'identité arabe créant, par opposition, une identité africaine, ou mieux non-arabe. Or, les uns et les autres des belligérants sont africains, sont soudanais, sont musulmans.

Les causes profondes de ce conflit sont multiples et pas vraiment hiérarchisables même si la terre apparaît comme un des premiers enjeux. Il y a ceux qui ont des *dar*, pays, terres – ils sont sédentaires comme les Masalit et les For ou transhumants comme les Zaghawa –, et ceux qui n'ont

pas de terres, essentiellement des Arabes nomades qui par définition se déplacent sur les terres des uns et des autres. En temps « normal » ils respectent des règles lors de ces déplacements, utilisent des couloirs de passage et n'empiètent pas sur les champs des sédentaires avant la moisson. Il y a bien des entorses, plus ou moins graves, à ces règles, mais il y avait autrefois des possibilités de régler les conflits avant qu'ils ne dégénèrent. En période de crise, sécheresse, famine, cela devient beaucoup plus difficile. Hommes et troupeaux se déplacent massivement, fuyant une situation insupportable, et envahissent le territoire de ceux qui sont moins démunis. Les conflits ont plus nombreux, souvent mortels, touchent un plus grand nombre d'individus, dans une région qui a connu une forte augmentation démographique, des hommes et des troupeaux. Lorsque s'établit un *modus vivendi*, plus ou moins stable, entre sédentaires et nomades, et souvent un début de sédentarisation pour ces derniers, naît alors cette revendication d'une terre, d'un *dar*. Le gouvernement soudanais a su instrumentaliser ce besoin de terre en recrutant les *Janjawid* et en leur donnant carte blanche pour mater la rébellion. Les armes leur sont fournies. S'en procurer est d'ailleurs chose aisée et les prix ne sont pas élevés. C'est ainsi que des Soudanais s'entre-tuent, que des musulmans tuent d'autres musulmans, jugés moins bons musulmans qu'eux, si bien qu'ils brûlent parfois leurs Corans et détruisent leurs mosquées ... »

*

Octobre 1965

28 octobre

Nous arrivons à Kutum, le chef-lieu du District du Nord Dar For, qui englobe la totalité du pays zaghawa. Il est 15 heures et nous avons fait 70 miles. Nous sommes saisis par la beauté du *wadi* Kutum. Il est large, dessine une courbe majestueuse de sable blond, bordée d'énormes acacias que l'on nomme *garad* en arabe et *birgeRa* en *beRi a*¹. Ils sont en fleurs, couverts de petites boules jaunes. Des palmiers-dattiers bordent le *wadi*. Un cadre montagneux. Nous sommes à plus de 1 000 mètres.

La maison de l'émir nous accueille, nous nous y sentons très bien. Les soirées et les nuits sont agréablement fraîches. Le grillage moustiquaire qui

1. Il s'agit de l'*Acacia scorpioides*.

enserme la terrasse nous protège efficacement des insectes. Ishaq rentre à l'école et retrouve ses copains.

29 octobre

Dès le matin, nous allons à l'école élémentaire voir un maître d'école zaghawa, Tidjani Harun, à qui nos amis de Fasher nous ont adressés. Nous trouvons chez lui son frère Mustafa. Il est étudiant en électricité et actuellement en vacances. Il se met immédiatement à notre disposition pour nous aider et nous accompagnera pendant une partie de notre séjour. Nous rencontrons aussi un des fils du melik Mohammeden, Tidjani, qui travaille au gouvernement.

Nous allons au marché qui se tient deux fois par semaine : lundi et vendredi. On y trouve de tout : beaucoup de fruits et de légumes, des oeufs, des poulets et aussi des artisans : forgerons, cordonniers...

30 octobre

Nous allons à l'hôpital voir l'infirmier en chef, Tidjani Seif en-Nosur, qui est Zaghawa. Puis au gouvernement où nous rencontrons un autre Zaghawa, Ali Djufun, et différentes autres personnes.

Nous sommes invités à l'école pour le *fatur* afin de rencontrer les instituteurs. Le directeur (*headmaster*) est un Midob. Tous nous reçoivent amicalement et royalement. Nous devons faire face à trois *fatur* successifs, tous excellents et copieux.

L'après-midi Tidjani Seif en-Nosur vient travailler avec nous. Il est accompagné d'un vieux Tundjur, le *faki* Adam.

Reconnaissance en pays tundjur : le Dar Furnung

27 octobre - 21 décembre 1970

Notre objectif est de nous rendre à El Fasher, puis de nous installer quelque temps à Kutum pour travailler avec notre premier interlocuteur tundjur, le *faki* Adam Ab-Tisheka, rencontré lors des missions précédentes et, grâce à son entremise, d'enquêter avec un maximum de Tundjur, vivant à Kutum, avant de nous rendre au coeur du pays tundjur, dans les montagnes du Dar Furnung.

Cela fait longtemps que nous avons envie de partir à la découverte des Tundjur. Nous ne pouvions plus nous contenter de ces mentions fur-

tives collectées chez leurs voisins qui attribuent aux Tundjur tout ce qui est du domaine de l'inexplicable : les *tumuli* de pierres édifiés au sommet des montagnes où les Tundjur étaient censés avoir « enterré leurs morts avec leurs bagages », des puits plus profonds et mieux bâtis que les autres, des barrages en pierres, des gravures rupestres représentant des vaches de profil avec une unique corne recourbée vers l'avant dénommées « vaches des Tundjur »... et surtout le fait que jusqu'à présent on parlait de cette population comme si elle avait cessé d'exister. Nous voulons retrouver les Tundjur et apprendre d'eux qui ils sont. [...]

8 novembre

Nous sommes pressés de nous rendre au hameau de Zériba, où habite le *faki* Adam Ab-Tisheka. Environ trois quarts d'heure de marche, dans le sable. Mais nous marchons allégrement, impatients de le retrouver. Il vit un peu à l'écart, pratiquement aveugle. Nous nous retrouvons avec joie et le travail reprend immédiatement comme si nous avions quitté le *faki* la veille. Il est satisfait de voir que cette fois nous allons travailler « uniquement » sur les Tundjur. [...]

9 novembre

Jusqu'ici on sait peu de choses sur les Tundjur. Les renseignements rassemblés sont parfois confus et contradictoires : autochtones ou migrants arabes ? païens ou musulmans ?

Les brèves mentions des géographes et voyageurs arabes, antérieures au XIX^e siècle, leur donnaient une localisation approximative, sans aucune allusion à la dispersion actuelle. Lors de son voyage au Dar For, au début du XIX^e siècle, le *sheikh* Mohammed El-Tounsy avait visité un sultanat tundjur entre Gedid Ras el Fil et Tubeldia.

Nous avons repéré des groupements tundjur au Dar For autour de Kutum et du *jebel* Hirès et au Wadday, sur les bords de la rivière Batha, dans les montagnes de l'Abou Telfan et du Guéra, au Dar Zioud et au Kanem, notamment dans la région de Mondo ; d'autres étaient signalés au Dagana et au Bornou. Toutes informations qui témoignaient de la dispersion actuelle du peuple tundjur.

Aujourd'hui tout ce que l'on sait de manière certaine, c'est qu'au XVI^e siècle les Tundjur dominaient le nord du Dar For actuel. Leur capitale était alors « Ferra » (Aïn Fara), au nord-ouest de Kutum, dans le Dar Furnung.

Plus tard, ils la transportèrent au *Jebel* « Harayz » (Hires), au sud d'El Fasher. Ils étendirent leur domination sur le Wadday, peut-être jusqu'aux abords du Baguirmi. Les Tundjur qui régnaient au Wadday avaient leur capitale à Kadama, au sud-ouest d'Abbéché, mais dans une certaine mesure ils continuaient à être sous la dépendance du royaume tundjur du Dar For. La tradition orale du Wadday indique que ces Tundjur n'étaient pas musulmans, pourtant plusieurs des princes dont elle a conservé le souvenir portaient un nom arabe. D'autres traditions leur donnent une origine arabe. Enfin quelques lieux portent le nom de Tundjur : dans la vallée du Nil, à 72 miles de *wadi* Halfa, et au Tchad dans le Bahr el-Ghazal, au nord-ouest de Koro Toro.

Mais jusqu'à présent tous ceux qui se sont intéressés aux Tundjur ne l'ont fait que sous l'angle de l'histoire ancienne, comme si cette population avait cessé d'exister. La collecte des traditions orales, agrémentée de spéculations hardies sur la linguistique, la toponymie et l'archéologie, a abouti à une impasse. Notre projet est donc d'étudier les groupes tundjur actuels. Les questions que nous nous posons ne sont plus : d'où viennent les Tundjur ? Qui étaient les Tundjur ? Quelle langue parlaient-ils ? mais : Où sont les Tundjur ? Comment vivent-ils ? Quelle langue parlent-ils ? [...]

15 novembre

Départ de bon matin pour Zériba. Nous sommes heureux de retrouver le *faki* Adam et devons commencer à enregistrer le récit de sa vie. Pour nous rendre chez lui nous prenons aujourd'hui un autre itinéraire : Kambut, *wadi* Kasab, *wadi* Mulagat, *wadi* Birke et la mare au confluent des deux *wadi*, ensuite une série de jardins et la montée vers Zériba. C'est un peu plus long mais plus varié.

En chemin, nous rencontrons beaucoup de gens et chacun d'entre eux nous interpelle comme il le ferait pour de vieilles connaissances. C'est un vieil aveugle à Kambut, deux femmes appartenant au clan *kirati*, majoritaire autour de ce village, en train de tirer l'eau du puits ; l'une d'elles en profite pour laver la tête de son enfant. Un peu plus loin des femmes repiquant des oignons dans un jardin irrigué, puis une qui abreuve ses ânes en puisant l'eau sableuse qui sourd au fond d'un trou d'une quarantaine de centimètres creusé dans le *wadi*. Elle nous dit qu'elle est *daolonga* et dessine sur le sable la marque IIU que les gens de son clan mettent sur leurs chameaux. Elle figure le tambour du chef, *dinger* et ses deux bâtons.

Nous trouvons le *faki* Adam, assis sur sa natte, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre. Trois chaises nous attendent. Aujourd'hui il a un nouveau visiteur, le *sheikh* Ibrahim du village de Kurri, qui se propose de nous accompagner au *Jebel Gubba*, lieu de culte proche de Kutum.

Nous racontons au *faki* notre rencontre avec cette femme *daolonga* et immédiatement il nous parle des quatre clans royaux qui se sont succédés à la tête des Tundjur. Il est lui-même *daolonga* :

« Quatre clans tundjur se sont successivement partagés le pouvoir. Ce sont les *Kurrenga*, les *Dungonga*, les *Daolonga* et les *Kirati*. Les *Kurrenga* furent les premiers à prendre le pouvoir, puis ce fut au tour des *Dungonga* pendant une courte période, ensuite des *Daolonga* pendant une assez longue durée et en dernier lieu vint le tour des *Kirati* ». Le *faki* Adam ne précise pas si ces changements se sont faits pacifiquement ou par la force. Les termes « prendre le pouvoir » et « vint le tour » maintiennent l'ambiguïté entre coup de force et alternance.

Le dernier Etat tundjur indépendant était celui des *Kirati*. Le dernier sultan tundjur, Shau Dorsid, était un *kirati*. Ensuite quand les For ont pris le pouvoir, les *Kirati* se sont réfugiés dans la région du *Jebel Hirès*. [...]

Le *faki* Adam ibn Ahmad ibn Abbo nous parle de son père, un *daolonga*, de sa mère une *kirati*, et de son mariage avec une femme *zaghawa* baka qu'il a obtenue, en raison de son savoir, sans donner une piastre, bien qu'il soit très difficile – très onéreux, précise-t-il – d'épouser une fille *zaghawa*. Dans son cas l'instruction a remplacé la richesse. Il nous décrit en détail sa vie d'études, les différents enseignements qu'il a suivis dans des écoles religieuses. Il stigmatise le côté corrompu de la vie moderne, surtout dans les villes. Il constate que la corruption s'étend partout : les gens boivent, ils mangent pendant le ramadan, les femmes se prostituent. [...]

16 novembre

Aujourd'hui les forgerons sont très nombreux sur le marché. Ce sont tous des *Zaghawa genirgeRa*. Ils ont fabriqué à l'avance beaucoup de petits couteaux à couper les épis de mil pour répondre à la demande en cette période de moissons. Leur clientèle est en majorité féminine, car ce sont les femmes qui sont en charge de cette tâche. La langue employée dans la transaction est le *beRi a* ; ce n'est pas ce que l'on constate d'habitude sur le marché où l'on utilise de préférence l'arabe et le for. La femme qui va acheter cet outil, lame incrustée dans une poignée de bois, l'essaye en le

prenant dans le creux de sa main pour vérifier sa bonne tenue, fait affiner le tranchant de la lame, fait ajuster la longueur du bois en demandant au forgeron, si nécessaire, d'en réduire les extrémités. C'est un couteau qu'elle doit avoir bien en main pour qu'il soit efficace et qu'elle puisse couper les chaumes sous l'épi. [...]

19 novembre

Nous commençons à enquêter avec un vieux notable tundjur âgé de 86 ans qui se nomme *abbo* Yusuf « abu shok ». Nous savons qu'il est tundjur, qu'il appartient au clan *kunyanga*, clan tundjur bien identifié, et pourtant il se dit « abbasside », « pur arabe » et décline son identité dès que nous commençons à parler avec lui. Il nous récite une très longue généalogie parfaitement mémorisée, s'étendant sur cinquante générations établissant les liens le rattachant à la famille du prophète. Mais dans cette interminable liste, il cite aussi dix de ses ancêtres ayant rempli, aux XVIII^e et XIX^e siècles, la fonction de *tokonyawi*. Il s'agit de gouverneurs tundjur, toujours pris dans le clan *kunyanga*, auxquels le sultan for déléguaient une partie de son pouvoir, en une alliance politique entre les vainqueurs for et les vaincus tundjur.

Abbo Yusuf est fier d'être tundjur et ne cherche pas à gommer son identité comme le font par crainte beaucoup de Tundjur. Il est fier aussi d'appartenir à une lignée qui a fourni autant de gouverneurs (*tokonyawi*). Mais il y a aussi, chez ces élites musulmanes dont il fait partie, une volonté très forte de se dire arabe et de se rattacher à la famille du Prophète. De là à dire que les Tundjur sont des Arabes, il n'y a qu'un pas, qu'il ne franchit pourtant pas, du moins explicitement, mais que l'on pourrait déduire si on prend son information au pied de la lettre.

Il commence par nous parler des tentatives d'organisation du royaume for en liaison avec l'expansion de son pouvoir et nous explique le découpage de l'Etat en un certain nombre de *ro*, terme for désignant une portion de territoire ayant chacun un gouverneur à sa tête. [...]

23 novembre

Nous reprenons le chemin de Zériba pour retrouver le *faki* Ab-Tisheka. Les champs de mil, que les femmes commençaient à moissonner il y a un mois, sont maintenant complètement coupés : épis dans un premier temps, puis cannes. Ces dernières serviront à réparer les clôtures, les toits, à édifier

les *rakuba*, ces abris sous lesquels on aime venir parler. Seules subsistent sur le champ les tiges les moins hautes, non utilisables, laissées en pâture aux animaux. Les épis mis en réserve sur le champ ont été battus sur place. On voit les emplacements, cimentés avec de l'argile, des aires à battre.

Avec le *faki* Adam nous passons en revue les différents clans tundjur en essayant de les mettre en place à l'intérieur du système clanique. [...]

26 novembre

Chez Tibbena se tient une grande réunion de femmes pour confectionner des gâteaux en vue de l'Aïd. Tibbena préside aux opérations, son petit garçon sur le dos ou au sein. Toutes ont apporté de la farine, du sucre, beaucoup d'oeufs, du lait, du beurre fondu... Elles mettent les produits en commun et travaillent ensemble : l'une tamise la farine, l'autre fait fondre le beurre, une troisième armée d'un fouet bat dans un grand bol émaillé les oeufs et le sucre pour faire épaissir et blanchir le mélange. Le bol passe de mains en mains ; la pâte est parfois travaillée par deux fouets à la fois qui s'activent sans se gêner.

Une fois les oeufs et le sucre bien battus et bien blancs, une des participantes ajoute deux verres de beurre fondu qui donnera aux gâteaux un léger goût de fumé, de la levure, en réalité du simple bicarbonate, un peu de sel, du cumin, un ou deux paquets de « custard », un bol de lait et surtout quelques gouttes d'eau de Cologne pour parfumer. C'est un produit qui vient du Tchad et que l'on se procure à Geneina. La pâte est ensuite mise à reposer, puis découpée avec un verre et décorée de stries ; les gâteaux sont mis à cuire dans le four de Tibbena. C'est ce four qui explique que ces femmes, parentes ou amies, se regroupent chez elle.

Les femmes présentes ont toutes la même coiffure : une raie transversale allant d'un temporal à l'autre sépare les cheveux. En arrière de cette raie de multiples petites tresses encadrent la tête ; en avant une petite raie médiane sépare les cheveux en deux bouquets de cinq ou six tresses. Une tresse plus grosse borde le haut du front et aboutit derrière l'oreille. Les robes de travail sont assez sales et déchirées. Tibbena sort un sein gros et gonflé qu'elle tend à son enfant et ne se préoccupe pas de le remettre en place après la tétée. De nombreux jets de salive – nous sommes en ramadan et l'on ne doit rien avaler, même sa salive – fusent et tombent entre les bols de la préparation. On travaille, on parle de tout et de rien, on rit beaucoup.

Aujourd'hui tous les commerçants sont allés au *madjlis*, bureau administratif, car c'est jour de paye pour les fonctionnaires, et il est bon de faire régler ses « ardoises » sur le champ. Au *souk* une boutique sur deux est fermée pour la circonstance. Les commerçants pratiquent aussi un système d'usure assez subtil qui leur permet de contourner l'interdit coranique en la matière. Quand un fonctionnaire vient leur emprunter de l'argent, ils disent qu'ils n'en ont pas, mais si par exemple l'emprunteur a besoin de pétrole, on lui en cède une touque d'environ vingt litres, en la majorant de la moitié de sa valeur. Le fonctionnaire prend la touque sans la payer – elle sera marquée sur son ardoise – et au besoin la vend à perte pour obtenir de l'argent liquide. A la fin du mois, l'ardoise du fonctionnaire est coquette. [...]

4 décembre

Nous partons vers Kunya. Les femmes sont toutes dans les champs en train de battre le mil. Au village, le *sheikh*, qui est également *faki*, nous accueille. Accompagnés par lui nous allons gravir les pentes de la montagne Kunya pour voir les ruines de l'ancien village. Les constructions sont faites de pierres massives. Nous relevons quelques plans et mesurons l'épaisseur des murs. Aucun vestige humain tel que tessons, perles ou pierres à mou-dre. Nous reprenons la route dans la soirée pour nous rendre au village de Narbo. La soirée se passe autour d'un feu, car il commence à faire froid et nous nous installons pour la nuit sous une *rakuba* sommaire, enfouis dans nos duvets.

5 décembre

Départ vers le village de Fera. Le *sheikh*, Mansur Ahmad, nous accueille chaleureusement. Il nous parle des pluies insuffisantes des cinq dernières années et de la catastrophe que fut l'année 1969. Le gouvernement a fait venir du mil jusqu'à Kutum et les villageois sont partis le chercher. Ils ont trouvé un supplément de nourriture en récoltant des céréales et des baies sauvages, *kreb* et *mokhet* puis, à bout de ressources, ils sont partis vers le sud, au-delà de Zalingei, à quinze jours de marche. Seul le *sheikh* est resté au village avec une vieille femme mourante. Ils sont partis en janvier avec leurs animaux et ne sont revenus qu'en juillet, mais les animaux étaient morts. Ils allaient dans les villages où l'on parlait la langue for, la seule qu'ils connaissent. Quand ils n'étaient pas bien accueillis, ils allaient dans un autre village. Ils travaillaient dans les champs pour avoir un peu d'ar-

gent. Mais aujourd'hui encore ils n'ont pas pu remplacer les vaches qui sont mortes l'an dernier. Maintenant, ils ont des problèmes avec les bêtes sauvages, les singes en particulier, qui viennent ravager leurs champs. Ils se plaignent de n'avoir ni armes ni poison pour les tuer ; même leurs chiens ont peur des singes.

Il y a aussi les sauterelles qui détruisent leurs récoltes, mais les gens de Fera ont la chance d'avoir dans leur village un *dambari*, un chasseur de sauterelles. Il s'appelle Ali Abbo et il nous raconte comment il a appris à dominer les sauterelles. Son apprentissage lui a pris neuf ans. Il a beaucoup marché pour s'instruire auprès des autres *dambari* et pour collecter dans tout le Dar For racines d'arbres et plantes parasites :

« Je choisis 99 racines d'arbres et 99 plantes parasites. 99 espèces différentes récoltées du sud jusqu'ici : en pays masalit, runga, kara, sara, niema, birgid... Je les fais sécher, je les pile et je mets le mélange dans 99 cornes de mouton, de gazelle, de mouflon.

Lorsque les sauterelles arrivent, je fais venir le vent et je me rends sur le *jebel* Abu Djabat, au nord de Kutum, entre Dor et Kutum. Lorsque j'aperçois les sauterelles, je brandis un bâton au bout duquel j'ai attaché neuf cornes. Je fais tourner les cornes et les sauterelles se dispersent. Je dis « Dieu est grand. Ne mangez pas le bien des pauvres » et je lis quelques versets du Coran ou des sourates bien précises qui doivent faire peur à l'ennemi.

Cette année, j'ai passé 46 jours sur la montagne. Je suis parti au moment de la saison des pluies et voici trois mois que je suis revenu.

Je monte seul sur la montagne et je reste debout. Si je vois les sauterelles s'approcher je remue mon bâton et fais tourner les cornes qui y sont attachées. Des gens viennent m'apporter de l'eau, de la nourriture. Pour manger, j'appelle quelqu'un afin qu'il tienne, droit en l'air, le bâton où sont attachées les neuf cornes. Car si le bâton s'abaisse, les sauterelles s'abattent sur le pays.

Quand le soleil descend, je fais poser les sauterelles sur les arbres en posant sur le sol une corne, la troisième, qui les fait se poser et dormir. Le lendemain matin, je soulève la corne et les sauterelles s'envolent.

J'ai aussi des bagues en cuivre et en argent qui ont le même pouvoir que les cornes. Les bagues en cuivre sont pour les sauterelles rouges, les autres pour les sauterelles noires. Avant de mettre mes bagues, je les fais bouillir avec le même mélange de racines et plantes parasites pilées que celui contenu dans les cornes... Si je n'ai pas de bâton, j'étends mes mains

chargées de bagues, je soulève l'index droit et le fais trembler pour chasser les sauterelles.

Je chasse les sauterelles pour beaucoup de villages, pas seulement pour les gens de Fera. Quand on m'appelle, je viens.

J'ai mis longtemps à apprendre à dominer les sauterelles. Je n'ai pas juré le secret. Je peux apprendre à celui qui le désire contre de l'argent. Je suis un *dambari* « Quelqu'un qui reste debout sur les montagnes ». [...]

18 décembre

Nous faisons nos adieux et nos bagages avec un serrement de cœur : quitter des amis que peut-être nous ne reverrons plus, avoir le sentiment de laisser beaucoup d'interrogations sans réponse. Nous avons appris beaucoup, il nous reste beaucoup à apprendre. Merci à tous ceux qui nous ont accueillis. [...]

Cette incursion chez les Tundjur nous a fait découvrir des agriculteurs de montagnes avec des habitants liés à des sources, ce qui est exceptionnel dans la région, et des cultes liées à des montagnes. Ils se singularisent par la culture du palmier-dattier ce qui peut rendre vraisemblable l'hypothèse de leur origine nubienne.

Ils ont été vaincus et déportés par les sultans for et sont encore aujourd'hui administrés par des chefs étrangers qui se sont interposés entre eux et l'Administration anglaise suivie de l'Administration soudanaise et qui répriment leurs tentatives d'indépendance économique et culturelle.

M.-J. TUBIANA

Ivan Kraus

Biographie et panorama de son œuvre

Né le 1^{er} mars 1939 à Prague de parents employés de bureau, il est l'aîné d'une famille de cinq enfants. Ses premières années seront marquées par l'absence de son père, survivant des camps de concentration, qu'il n'apprendra à connaître qu'au retour de celui-ci. Après le lycée, il est diplômé en relations économiques internationales et travaille pour l'entreprise *Ke-ramika* à Prague.

Il commence à écrire vers l'âge de vingt ans ; de la poésie dans l'esprit de Jacques Prévert, mais sans succès auprès des magazines littéraires qui lui retournent les manuscrits. Il se tourne alors vers l'écriture de sketches pour le cabaret, de feuilletons et autres textes courts.

Il émigre en 1968 et séjourne dans divers pays, travaillant au départ comme plongeur ou homme de ménage. Sa chance viendra de sa passion pour les marionnettes ; il fera le tour du monde avec son numéro qu'il interprète en compagnie de son épouse Naděžda Munzarová avec qui il forme le duo «Blackwits».

Acteur, mime, marionnettiste...il entame parallèlement une activité de scénariste, souvent pour la jeunesse, collaborant avec la radio et la télévision, notamment en France et en Allemagne. L'un de ses sketches *Censor* («Le censeur») sera adapté en 1981 par Amnesty International avec Anthony Hopkins dans le rôle du censeur. Pour le théâtre, il a notamment écrit *Poker bez esa* («Poker sans as») et *Vikend* («Le week-end»). En tant qu'acteur, il a entre autre travaillé avec le célèbre cinéaste tchèque Jan Švankmajer qui s'inspirera d'une nouvelle d'Ivan Kraus pour réaliser son film *Zahrada* («Le jardin»).

Son activité d'écrivain s'inspire très souvent de l'histoire de sa famille disséminée à travers le monde après 1968. Il évoque ses parents, ses frères et sœurs, ses grands-parents, son épouse et ses enfants tout en se posant en observateur bienveillant de la vie quotidienne.

Son écriture utilise les ressorts de l'absurde et de l'ironie afin de dépeindre avec justesse et sans pathos les situations difficiles voire invraisemblables vécues sous le régime communiste, situations face auxquelles l'humour et la dérision deviennent les seules armes pour résister.

Ce type de littérature fait de courtes histoires reprenant les pérégrinations de la famille Kraus (exemple : *Má rodina a jiná zemětřesení* / Ma famille et autres séismes). s'impose rapidement comme la «marque de fabrique» d'Ivan Kraus, que la critique compare pour son humour à Ota Pavel ou encore à Karel Poláček.

Les recueils d'histoires humoristiques de celui qui conseille à ses lecteurs d'« économiser les frais d'un psychiatre » connaissent un grand succès populaire lors de leur parution. La quatrième de couverture de ces ouvrages indique même que les Tchèques sont divisés entre ceux ayant déjà lu Ivan Kraus et ceux s'apprêtant à le faire.

Parmi les récits dits «familiaux» de l'auteur, on trouve la trilogie composée de *To na tobě doschne* («Ça va sécher sur toi», référence au linge humide porté enfant) en 1976 ; *Prosím Tě neblázní !* en 1978 («Ne t'affole pas, s'il te plaît !») qui décrit de façon réjouissante des scènes de la vie conjugale, et *Číslo do nebe* («un nombre pour le ciel», référence à l'immatriculation tatouée au bras du père d'Ivan Kraus au camp de concentration, le «chiffre pour le ciel» est une formule trouvée par celui-ci pour répondre aux interrogations de sa fille quant à ce numéro, scène rapportée dans la nouvelle éponyme) en 1984, qui dépeint les événements politiques traversés par la Tchécoslovaquie. Une lecture de *Číslo do nebe* par l'auteur et son frère, l'acteur Jan Kraus fut enregistrée en 1993 au théâtre pragois Viola et a paru sous forme audio.

Parmi d'autres parutions récentes d'Ivan Kraus, on compte également *Medová léta* («Les années de miel») et *Kůň nežere okurkový salát* («Le cheval ne mange pas de salade de concombre») tous deux en 2001.

En français, le recueil *Rodinný sjezd* («Réunions de famille») a paru récemment aux éditions Noir sur Blanc, traduit par Milena Braud. A noter qu'une version bilingue reprenant cette traduction et le texte original en tchèque est également disponible chez Garamond en République tchèque.

Artiste pluriel et aux multiples talents, Ivan Kraus se définit au cours d'une interview en juillet 2005 comme quelqu'un de plutôt heureux et satisfait de son sort, prônant la liberté individuelle comme condition indispensable à l'existence et aimant décrire et observer le monde tel qu'il est.

Concernant la littérature, il affirme ne pas se focaliser sur l'écriture puisque d'après lui : « Nous autres écrivains sommes arrivés après Cervantès, Dante, Shakespeare, Camus et autres titans de la littérature... Tout a en fait déjà été écrit, mais n'a pas encore été suffisamment lu. »

Quelques remarques sur la traduction et le contexte historique de la nouvelle « Grand Père au cinéma »

La séance de cinéma en famille dépeinte avec ironie par Ivan Kraus a lieu dans les années cinquante, période marquée par l'arrivée au pouvoir des communistes en Tchécoslovaquie après la Deuxième guerre mondiale suite au coup d'Etat de février 1948.

Certains éléments biographiques de la famille Kraus ainsi que plusieurs références historiques doivent être éclaircis ou développés afin d'offrir au lecteur français une meilleure compréhension du récit.

Les années cinquante en Tchécoslovaquie furent marquées par une importante vague de procès des « ennemis et saboteurs de la Révolution » et entraîna de nombreuses condamnations et la confiscation des biens des accusés (cf. le patron d'usine devenu balayeur). La collectivisation et les plans quinquennaux (1948-1953, 1955-1958) imposèrent des changements profonds et aboutirent notamment à l'expropriation de propriétaires. Ce fut le cas pour le grand-père d'Ivan Kraus, ancien agriculteur. Celui-ci présentait en outre le « défaut » d'être catholique (croyance vue d'un très mauvais œil par le régime.) On retrouve la trace de cette foi avec la référence à Saint Venceslas (Saint patron des Tchèques) dans le calendrier catholique et plus encore lors du discours du grand-père qui, s'adressant au public « tel un prophète », traite les dirigeants de « parjures » tout en omettant le « Camarades » de rigueur pour s'adresser aux « dames et aux messieurs ».

Les désagréments rencontrés par la famille Kraus ont donc pour théâtre une salle de cinéma, où la famille pensait seulement assister à la projection d'un film avec Vlasta Burian (1891-1962, acteur comique tchèque très populaire). La diffusion avant le film des actualités va provoquer la catastrophe finale...

Les séquences projetées pendant les informations regroupent en effet l'ensemble des clichés destinés à glorifier le régime (cf. la figure des mineurs, les hauts fourneaux, la coopérative agricole...) Parmi ces images, l'une d'entre elles revient de façon incessante, c'est celle du « plan » qui doit être dépassé par tous les moyens (cf. les enfants ramassant des métaux, les

objectifs à atteindre des mineurs, les 300% de la coopérative, le contre-maître de l'usine annonçant la résolution des ouvriers face au problème rencontré...)

La récurrence de ces images et du vocabulaire s'y attachant est également mise en relief par l'utilisation de termes indéfinis difficiles à traduire en français («cosi» = quelque chose qui peut-être n'importe quoi ; «nějaký» = un certain/un quelconque, etc.)

Si le grand-père d'Ivan Kraus maudit clairement Staline en revenant du cinéma, la phrase qu'il prononce en quittant la salle quelques instants plus tôt est chargée d'un poids encore plus symbolique : «Pravda vítězí» («la vérité vaincra») étant en effet la devise nationale de la République tchèque.

Nicolas GUY, étudiant à l'Inalco, 4^e année d'études tchèques

Ivan Kraus : Grand-père au cinéma

(Titre original : «Děda v kině»,
in *Má rodina a jiná zeměřesení*, Academia, 1998)

Traduit du tchèque par Claude Guernier, étudiante à l'Inalco,
4^e année d'études tchèques

- Nous devrions emmener grand-père au cinéma, proposa un jour mon père à ma mère ; maman qui n'était pas sûre que cela puisse intéresser grand-père lui demanda s'il voulait aller voir un film.

Grand-père se souvint qu'il était allé deux fois au cinéma. Une première fois quand on avait passé le beau film *Saint Venceslas* dont on avait parlé alors dans l'almanach catholique et la deuxième fois quand on avait projeté un film sur la première guerre mondiale.

Il dit à ma mère qu'il serait très content d'aller au cinéma avec nous, particulièrement si on allait voir un film éducatif ou un film amusant, autrement il n'aimerait pas s'abîmer la vue.

Quand il apprit qu'on donnait une vieille comédie avec l'acteur Vlasta Burian, il fut d'accord. Ensuite, il feuilleta son calepin pour savoir quand on pourrait y aller. Maman dit que cela lui était égal et que ce pouvait être n'importe quel jour de la semaine. Grand-père regarda de nouveau dans son agenda et constata que le jeudi ne lui convenait pas car il avait prévu de rencontrer un retraité qui devait lui procurer des chutes de papier, et le vendredi non plus car il avait rendez-vous avec un ingénieur qui avait eu une fabrique de savon et qui maintenant était balayeur à Žižkov. Il fut enfin d'ac-

- Měli bychom vzít dědu také do kina ! navrhl jednou otec matce.

Matka, která si nebyla jista, zda by děda měl o něco takového zájem, se ho zeptala, zda by do biografu chtěl jít.

Děda si vzpomněl, že byl v kině dvakrát. Jednou, když dávali pěkný film *Svatý Václav*, o kterém psali tenkrát v katolickém kalendáři, a podruhé, když ukazovali nějaký film z první světové války.

Řekl matce, že by s námi do kina šel docela rád, zejména půjde-li o vzdělávací nebo zábavný film, jinak že by si nerad kazil oči.

Když se dozvěděl, že dávají starou veselohru s Vlastou Burianem, byl pro. Pak listoval v zápisníku a chěl vědět, kdy se má do kina jít. Matka pravila, že je to jedno, že to může být kterýkoli den v týdnu. Děda se znovu podíval do zápisníku a zjistil, že by se mu nehodil čtvrtek, kdy se má sejít s jedním pensistou, který mu má opatřit papírové odřezky, a také ne pátek, kdy má schůzku s jedním inženýrem, co míval továrnu na mýdlo a teď je metařem na Žižkově. Nakonec sou-

cord pour le mercredi et inscrivit dans son agenda avec un crayon bleu : Invité par ma fille et mon gendre à une séance de cinéma, accepte invitation, V. V.

Je me souviens que ce fut une des rares projections où nous sommes arrivés à l'heure au cinéma. Il est probable que c'était justement parce que grand-père venait aussi avec nous ; il suivait continuellement l'heure sur sa grande montre gousset Omega et annonçait l'heure exacte à ma mère. Mon père qui, comme toujours voulait voir les actualités, était très content. Mais justement les actualités amenèrent des complications.

On montrait d'abord des hauts fourneaux et autour, des ouvriers joyeux qui selon le commentateur avaient réalisé brillamment le plan. Grand-père suivait avec méfiance. Puis apparut sur l'écran une usine d'une production non précisée. On ne voyait pas ce qui se fabriquait dans l'usine, mais on entendait le contremaître qui, entouré du bruit des machines, criait dans le micro du reporter qu'ils feraient résolument face à leurs difficultés. Grand-père commença à s'agiter sur sa chaise, puis demanda à maman combien de temps encore il allait être obligé de regarder de telles choses, et il lui reprochait de ne pas lui avoir dit ce qui l'attendait au cinéma. Ma mère le calma et lui chuchota que les actualités seraient bientôt finies. Apparemment elle dérangeait un monsieur derrière nous, qui siffla plusieurs fois pour demander le silence. Après lui un autre au bout du rang siffla lui aussi. Mon père qui s'efforçait de venir en aide à ma mère proposa à grand-père d'aller lui acheter des cacahuètes ou des bonbons pour l'occuper, mais grand-père dit qu'il ne voulait rien et n'avait besoin de rien et qu'il désirait seulement ne plus être obligé de regarder l'écran parce que tout cela était de la tricherie.

hlasil se středou a napsal si modrou tužkou do zápisníku poznámku : pozván dcerou a zetěm na biografické představení, pozvání přijal, V.V.

Pamatuji se, že to bylo jedno z těch mála představení, kdy jsme přišli do kina včas. Patrně to bylo právě tím, že s námi šel také děda, který neustále sledoval své velké kapesní hodinky Omega a hlásil matce správný čas. Otec, který jako vždy chtěl vidět týdeník, byl velmi rád. Ale právě týdeník způsobil komplikace. Nejprve ukazovali vysoké pece a kolem nich rozesmáté dělníky, kteří podle komentátora plnili skvěle plán. Děda je sledoval s nedůvěrou. Pak se objevila na plátně továrna na jakousi výrobu. Nebylo vidět, co továrna vyrábí, ale zato bylo slyšet mistra, který v hluku strojů křičel do mikrofonu reportéra, že těžkostem, které mají, budou rozhodně čelit.

Děda se začal vrtět na židli a pak se zeptal matky, jak dlouho se ještě na takové věci bude muset dívat, a vyčítal jí, že mu neřekla, co ho v kině čeká. Matka ho uklidňovala a šeptala mu, že týdeník už brzy skončí. Zřejmě rušila nějakého pána za námi, který několikrát sykl. Na muže, který sykl, zasyčel někdo jiný na konci řady. Otec, který se snažil matce pomoci, nabídl dědovi, že mu půjde koupit oříšky nebo bonbóny, aby ho nějak zabavil, ale děda pravil, že nic nechce ani nepotřebuje, že by si jen přál, aby se nemusel dívat na plátno, protože je to stejně všechno podvod.

L'homme derrière nous demanda de nouveau le silence et proposa à grand-père de rentrer chez lui si le film ne l'intéressait pas, mais ce faisant il commit la faute de tutoyer grand-père. Cela énerva naturellement mon père qui lui aussi tutoya l'homme et lui proposa d'avoir l'obligeance de rentrer lui même chez lui. Entre temps on montrait à l'écran un nouveau reportage sur des enfants quelque part en Moravie qui étaient fiers d'avoir ramassé quelques tonnes de métaux non ferreux et d'avoir ainsi aidé notre économie à dépasser le Plan. On ne comprenait pas très bien pourquoi mon père se disputait avec l'homme derrière nous qui commençait à le tutoyer. Quelqu'un appela l'ouvreuse qui parcourut les rangs en éclairant le visage des gens dans l'intention de trouver l'homme qui dérangeait. Mais parce qu'un plus grand nombre de personnes demandait le silence, l'ouvreuse perdit contenance et courut çà et là avec sa lampe allumée comme une luciole.

Sur l'écran apparut l'image de mineurs au visage noir et aux dents blanches.

Ils venaient de remonter de la mine et le reporter était enthousiaste parce que les mineurs s'étaient engagés à réaliser les objectifs du plan.

L'homme au micro interviewait les mineurs, leur demandait comment ils extrayaient le charbon et leur assurait qu'ils étaient très estimés de la société.

Les mineurs regardaient le reporter avec méfiance et répondaient laconiquement. L'un d'eux se retournait sans arrêt comme s'il avait envie de disparaître de nouveau dans la mine. Puis le reporter se retourna vers la salle et demanda ce qui était mieux qu'un mineur. Et quelqu'un dans l'assistance répondit quelque chose qui fit rire les gens. L'ouvreuse, perplexe,

Muž za námi opět zasyčel a navrhl dědovi, aby šel raději domů, když ho film nezajímá, ale dopustil se chyby, protože přitom dědovi tykal. To přirozeně rozčílilo otce, který muži také tykl, a navrhl mu, aby šel domů laskavě sám. Mezitím ukazovali na plátně nový fejeton o pilných dětech, které někde na Moravě nasbíraly několik tun různě-barevných kovů a pomohly tím našemu hospodářství cosi překročit. Nebylo dobře rozumět, protože otec se přel s člověkem za ním, který mu začal tykat. Někdo přivolal uvaděčku, která obcházela řady a svítila lidem do obličeje, ve snaze najít toho člověka, co ruší. Protože však syčelo už víc lidí, ztratila uvaděčka přehled a pobíhala kolem dokola s rozsvícenou baterkou jako světluška.

Na plátně naskočil obraz černých horníků s bílými zuby.

Vyfárali právě z dolu a reportér byl nadšený, protože horníci si dali nějaký závazek.

Muž s mikrofonom obcházel horníky, kladl jim otázky, jak se jim těží, a ujišť'oval je, že si jich společnost velmi váží.

Horníci se na reportéra dívali nedůvěřivě a odpovídali skoupě. Jeden z nich se neustále otáčel dozadu, jako by měl chut' zmizet opět v dole. Pak se reportér otočil do hlediště s otázkou, kdo je víc, a někdo v hledišti mu něco odpověděl a lidé se tomu smáli. Zmatená uvaděčka

invita un monsieur d'un certain âge à quitter la salle parce qu'il dérangeait. Le monsieur se mit très en colère et dit qu'il avait payé et que la seule personne qui dérangeait, c'était justement l'ouvreuse.

Un film sur une coopérative agricole venait d'apparaître à l'écran. Le commentateur parcourut les étables, évita des flaques d'eau, puis s'arrêta près d'une vache. Il avait l'air de l'avoir déjà connue au cours d'autres actualités. Il affirmait que la coopérative avait dépassé le plan de plus de trois cents pour cent.

- C'est un grossier mensonge, s'exclama grand-père qui en avait assez de tout cela.

Quelqu'un rit. L'ouvreuse qui était de l'autre côté se précipita vers nous. Elle éclaira le visage de ma mère voulant savoir si le grand-père était avec elle. Ma mère acquiesça et l'ouvreuse lui demanda de le faire sortir.

Grand-père se leva, dressa sa canne devant le faisceau de lumière sortant de la cabine de projection, aussi ressemblait-il à un prophète dont la silhouette sombre apparaissait sur l'écran et il se présenta aux spectateurs stupéfaits dans un langage très soutenu : - ...Mesdames et messieurs, je suis un ancien petit paysan, maintenant exproprié. J'ai travaillé pendant cinquante ans aux champs et à l'étable ..., - ainsi commençait son discours. Puis il dit que ce que montrait le film était un mensonge et un sacré mensonge comme seuls peuvent en préférer des gens qui ont détruit l'œuvre de plusieurs générations, des gens que, en tant que chrétien et honnête paysan, il ne peut appeler autrement que menteurs et parjures.

Maman s'efforçait de calmer grand-père, mais c'était tout à fait vain. Un

vybízela nějakého staršího pána, aby opustil kino, protože rušil. Ten člověk se velice zlobil, říkal, že si zaplatil a že jediný, kdo ruší, je právě uvaděčka.

To už se na plátně objevil film z nějakého zemědělského družstva. Komentátor chodil po stáji, vyhýbal se loužím a pak se zastavil u nějaké krávy. Vypadalo to, jako by ji už znal z jiného týdeníku. Tvrdil, že družstvo plní plán na víc než tři sta procent.

- To je sprostá lež ! vykřikl děda, který už měl všeho dost.

Někdo se zasmál. Z druhé strany se k nám řítila uvaděčka. Posvítila matce do obličeje a chtěla vědět, zda k ní děda patří. Když matka přisvědčila, požádala ji uvaděčka, aby si dědu odvedla pryč.

Ten vstal, zdvihl hůl proti proudu světla vycházejícímu z promítačovy kabiny, takže vypadal jako nějaký věštec, když se jeho tmavá postava objevila na plátně, a velmi spisovnou češtinou se představil udiveným divákům : - Dámy a pánové ... jsem bývalý drobný, nyní vyvlastněný rolník. Pracoval jsem padesát let na poli i v chlévě ... - , začal svůj projev. Pak řekl, že to, co ukazují ve filmu, je lež, a to bohapustá, jaké se mohou dopustit jen lidé, kteří zničili poctivé dílo mnoha generací, lidé, které on jako křesťan a poctivý rolník nemůže nazvat jinak než lháři a krivopřísežníky ...

Matka se snažila dědu nějak uklidnit, ale bylo to docela marné. Nějaký

monsieur défendait grand-père et criait qu'on le laisse parler. A l'écran, des cochons couraient autour de la silhouette de grand-père. Le commentateur enthousiaste annonçait l'excellent accroissement d'une certaine production qui avait été le résultat du travail de la coopérative. Grand-père répondait au commentateur qu'il mentait et qu'il devrait avoir honte, que lui-même était bien placé pour le savoir parce qu'il avait grandi dans un village et qu'il avait travaillé toute sa vie dans les champs. Là-dessus l'ouvreuse alla chercher du renfort et revint en hâte avec le projectionniste. Tous deux crièrent à grand-père qu'il disparaisse du cinéma. Mon père demanda à l'homme qui était assis à côté de lui de le laisser partir. Le public se divisa en deux groupes, un de sympathisants à grand-père et un d'opposants. Ils se menaçaient de ce qu'ils allaient se faire mutuellement.

Grand-père se fraya un chemin pour sortir de son rang. Sur l'écran, il avait l'air d'un grand Chaplin qui jouait du bâton parmi des nouveaux-nés parce qu'à ce moment on passait un film sur une maternité. Puis sa silhouette disparut parce qu'il sortit du faisceau de lumière. De l'autre côté de la salle quelqu'un cria : - très bien. A l'arrière se fit entendre un allié de grand-père qui sortit rapidement de son rang et lui serra la main. L'ouvreuse et le projectionniste nous accompagnèrent à la porte.

À la sortie, grand-père se retourna et s'exclama : -La vérité vaincra !

Nous n'avons pas eu besoin d'aller au vestiaire. Les dames du vestiaire nous attendaient et nous lançaient nos manteaux et nos écharpes. Et enfin l'une d'elles nous tint la porte et chuchota à

pán dědu hájil a křičel, at' ho nechájí mluvit. Na plátně pobíhala kolem dědovy postavy prasata, komentátor nadšeně vykřikoval cosi o skvělých přírůstcích, kterých bylo dosaženo prací družstva. Děda komentátorovi odpovídal, že lže, že by se měl stydět, že on to musí vědět, protože na vesnici vyrostl a pracoval na poli celý život. To už uvaděčka sehnala posilu a příběhla i s promítačem. Oba křičeli na dědu, at' okamžitě zmizí z kina. Otec žádal muže, který seděl vedle něho, aby ho pustil ven. Hlediště se rozdělilo na skupinu dědových příznivců a odpůrců. Vzájemně si hrozili, kdo komu co udělá.

Děda se prodral z řady ven. Na plátně vypadal jako velký Chaplin, který se ohání holí mezi kojenci, protože právě běžel nějaký film z porodnice. Pak jeho silueta zmizela, protože zmizel i z proudu světla. Na druhé straně hlediště volal někdo – výborně. Vzadu se ozval dědův spojenec, který vyběhl z řady a tiskl dědovi ruku. Ke dveřím nás doprovázeli promítač s uvaděčkou.

U východu se děda otočil a zvolal : - Pravda vítězí !

Do šatny jsme už nemuseli. Šatnářky na nás čekaly a házely na nás kabáty i šály. Jedna držela dokonce dveře a šeptala

maman que notre vieillard nous causerait encore des ennuis.

- C'est déjà fait, dit mon père qui avait entendu. Sur le chemin de la maison, grand-père se mit très en colère. Il affirma qu'à son âge, il ne méritait pas qu'on l'outrage ainsi pendant une représentation cinématographique. De plus il répéta combien de temps il avait cultivé son exploitation et énuméra ce que les bolcheviques avaient détruit depuis ces années où ils étaient au pouvoir. Dans l'escalier de la maison, il se réclamait encore de Churchill et de Roosevelt et maudissait Staline.

Ensuite, il partit chez tante Anna à Liberec pour se remettre un peu.

Il nous envoya une carte postale sur laquelle il annonçait à la famille qu'il n'irait pas au cinéma tant que ce régime existera.

Maman écrivit à grand-père dans une lettre que ce serait mieux d'envoyer ses cartes postales sous enveloppes fermées.

Grand-père obéit.

Au bout de quelque temps, arriva une enveloppe au dos de laquelle grand-père avait ajouté : - Mes chers, je vous envoie une carte de l'église St. Paul sous enveloppe pour que vous n'ayez pas d'ennuis avec le régime.

matce, že nás stařec přivede ještě do maléru.

- Už se stalo, pravil otec, který to zaslechl.

Po cestě domů se děda velice zlobil. Tvrdil, že si ve svém věku nezaslouží, aby ho někdo při kinematografickém představení takhle urážel. Krom toho znovu vypočítával, kolik čeho za léta hospodaření vypěstoval a co všechno bolševici zničili za těch pár let, co jsou u moci. Ještě na schodech se dovolával Churchila a Roosvelta a proklínal Stalina.

Pak odjel k tetě Anně do Liberce, aby se tam trochu zotavil.

Poslal nám pohled, v němž sděloval rodičům, že nepůjde tak dlouho do kina, dokud tento režim bude existovat.

Matka dědovi napsala v dopise, že bude lépe, když bude své pohledy příště posílat v zalepené obálce.

Děda uposlechl.

Za nějaký čas přišla obálka, na jejíž zadní straně děda připsal : - Drazí, posílám pohled chrámu sv. Pavla v obálce, abyste neměli nepříjemnosti s režimem.

(Ivan Kraus : Má rodina a jiná zemětřesení, Academia 1998, str. 302-306)

Hâfez de Chiraz

Hâfez, l'un des plus grands poètes persans et dont la notoriété est universelle, a composé ses ghazals ou poèmes lyriques au XIV^e siècle à Chiraz, ville qu'il n'a apparemment jamais quittée. On ne connaît rien de précis concernant sa vie (il serait né entre 1315 et 1325 et mort avant 1392), sauf quelques éléments glanés dans ses poèmes. Réunis dans un recueil, ou *Divân* (ils sont au nombre de 486), ils composent toute son oeuvre, qui a suscité bien des traductions, surtout partielles, et des commentaires dans de nombreuses langues. Mais c'est la première fois que parait en français une traduction complète du *Divân* : celle que vient de publier Charles-Henri de Fouchécour aux éditions Verdier.

La traduction, qui réussit la prouesse de rester fidèle au texte et d'en rendre à la fois la beauté et le rythme, est commentée avec une grande érudition, sensibilité et modestie à la fois par Charles-Henri de Fouchécour, le traducteur s'efforçant de s'effacer devant le poète dans le seul dessein de guider le lecteur : car Hâfez, plus que tout autre poète persan, ne peut être lu et compris sans une connaissance aigüe de son univers spirituel et surtout du contexte historique et culturel de l'époque : « Ils (ces poèmes) n'existeraient pas s'ils n'étaient pas de quelque façon le miroir de ce qui se vivait publiquement ou secrètement à Chiraz... » Il ne faut pas y voir le reflet de la vie personnelle du poète, mais savoir qu'« un ghazal est une pièce majeure des échanges en société, il est en lui-même un fait social. Jusqu'à un certain point, le poète est le double du monde qu'il fréquente, son poème est une coupe-miroir du monde » nous explique Ch.-H. de Fouchécour dans la substantielle introduction de son livre.

On a eu parfois une vision réductrice de son oeuvre, pour n'y voir qu'un poète vantant la Beauté et le vin, mais - comme l'a dit un de ses commentateurs - « pour entrer dans le *Divân* de Hâfez, il faut sortir de l'idée que l'on y trouvera un chantre du vin, de l'ivresse, de la taverne, des femmes, de la nature, de la beauté. » On peut encore n'y voir que symboles mystiques et considérer qu'il y a plusieurs niveaux - au choix - de lecture. Mais ce serait trop simple. Symbole ou réalité, tout s'éclaire à la lumière de ce qui guide le poète, sa quête de l'Aimé. « Le monde de Hâfez se situe à un plus haut niveau, celui de l'amour ou de l'Amour. »

Soyons modestes, il est extrêmement difficile de « saisir » Hâfez, car seules une longue familiarité avec sa poésie et une lecture éclairée peuvent le permettre. De nombreux Iraniens y ont consacré leur vie, comme nous le rappelle Ch.-H. de Fouchécour qui, lui, « n'y a travaillé que seize ans . » (!), après avoir tenté d'initier les étudiants de maîtrise de persan des Langues'O à la connaissance de ce poète. Il nous a en effet guidés jusqu'au seuil de la poésie du maître lyrique, mais il restait encore bien du chemin à parcourir. Maintenant, nous avons un outil de grande valeur pour approfondir notre lecture. Qu'il en soit remercié!

Les ghazals de Hâfez étaient faits pour être déclamés en public, avec un accompagnement musical et c'est ainsi qu'à l'occasion de la sortie du livre, un choix de poèmes fut lu au son du *ney* (flûte) avec l'aimable concours de Hoseyn Anvari. Ceci à deux reprises, une fois à la Librairie Parsifal et la seconde dans les Salons des Langues'O lors d'une manifestation organisée par l'Amicale de Persan. Les ghazals sont composés de distiques (*beyt*) qui ont la même rime et le même refrain (rime suivie d'un mot revenant à chaque fin de distique) tout au long du poème, ce qui, en plus du mètre poétique utilisé (quantitatif : c'est-à-dire qui s'appuie sur la succession ou l'alternance des voyelles brèves et longues), donne un rythme très marqué à ce type de poésie, qui est elle-même musique...

Même si les vers ne nous sont pas toujours directement accessibles, laissons-nous emporter par la musique des mots, par le chant serein et entêtant à la fois du *ney*, laissons-nous guider par l'intuition du coeur pour pénétrer l'univers de Hâfez !

Et puis, si vous allez sur la tombe de Hâfez à Chiraz, n'oubliez pas de sacrifier à la tradition en pratiquant le *fâl* (divination, augure). Ouvrez au hasard votre Divân de Hâfez et consultez le sort à travers le poème désigné. Là, toutes les interprétations sont permises !

Dominique HALBOUT

Hâfez de Chiraz : *Le Divân - Œuvre lyrique d'un spirituel en Perse au XIV^e siècle*, Introduction, traduction du persan et commentaires par Charles-Henri de Fouchécour, Ed. Verdier poche, 2006 (1274 p., 25 €).

Les cheminements du « Prêtre Jean », de la Perse aux Indes

Naissance du mythe du Prêtre Jean

Le Prêtre Jean ne ressemble pas aux héros mythiques habituels. Sa singularité est liée à l'exceptionnelle durée de sa présence dans le subconscient de plusieurs générations d'hommes, malgré l'échec persistant de leurs entreprises pour l'identifier et le rencontrer.

On sait bien maintenant que Prêtre Jean n'a pas existé, mais pourtant il semble continuer à se dérober derrière des masques interchangeable. Sa fameuse lettre n'a de réel que ses copies en parchemin ou en papier, qui suggèrent même l'ouvrage de faussaires.

L'opinion générale est que le mythe du Prêtre Jean est de fabrication médiévale, chrétienne et européenne (les Orientaux et les Africains l'ignorent). Il est apparu au XII^e siècle et il a perduré jusqu'au XVI^e siècle, en se manifestant dans plus de 80 lettres¹ supposées n'être que des copies d'un original, ou des copies de copies, sous formes de manuscrits ou d'imprimés, rédigés en plusieurs langues. S'il y a bien des ressemblances entre le Prêtre Jean et des personnages mythiques ou historiques antérieurement à la Lettre, un certain roi David géorgien, par exemple, descendant supposé du David biblique² ou des chefs de tribus turques ou mongoles devenus chrétiens grâce à l'évangélisation menée par l'Eglise nestorienne de Perse, c'est bien l'apparition de la Lettre qui va déclencher le phénomène qui fera passer des souverains, des ecclésiastiques, des chroniqueurs et des voyageurs à l'action, c'est à dire à se mettre à la recherche du personnage de

1. Voir Istvan Bejczy, *La Lettre du Prêtre Jean - une utopie médiévale*, Paris, Imago, 2001, pp. 193 à 194 : bibliographie des versions de la Lettre en latin, français, italien, Espagnol, Portugais, catalan, allemand, néerlandais, anglais, irlandais, gallois, suédois, danois, langues slaves, hébreu.

La plupart des informations que l'on a sur les prétendues lettres du Prêtre Jean publiés par les historiens proviennent principalement de l'oeuvre exhaustive sur le sujet réalisée au XIX^e siècle par l'historien allemand Frédéric Zamcke, *Der Priester Johannes* : pp 827-1039 / 872-934, Leipzig, 1879 (plus de 74 mss de lettres en plusieurs langues, y compris celle destinée à l'empereur de Byzance, en latin).

2. Dans *Histoire de la nation géorgienne*, K.Salia, Paris, 1980.

la Lettre, le Prêtre Jean, ouvrant ainsi une voie royale à la découverte d'un Orient chrétien.

La première lettre connue, dont le Prêtre Jean se déclare ostensiblement l'auteur, est arrivée à Constantinople, adressée à Manuel Comnène, empereur de Byzance, à une date que l'on situe vers 1165. On n'en a retrouvé que la copie qui signale que l'original était en latin (logiquement il aurait dû être en grec).³

L'empereur germanique Barberousse, le roi de France et le Pape reçurent par la suite des lettres semblables, supposées aussi être des copies, ou des faux. On a remarqué que chaque lettre comporte quelques modifications dans son texte pour, semble-t-il, s'adapter à son destinataire. Alors que les trois premières étaient écrites en latin, le roi de France, Louis VII, bénéficia du texte en français du Moyen-Âge ! D'autres lettres-copies apparurent encore au XIII^e, XIV^e, XV^e et début du XVI^e siècles, en latin ou en langues vernaculaires, ceci dura tant que la figure du Prêtre Jean gardait encore la force énigmatique du mythe populaire.⁴ Une des plus grandes déceptions pour les historiens réside dans le fait que si l'on a retrouvé les premiers documents, en quelque sorte d'origine, on n'a aucune information sur la façon dont ils sont parvenus aux destinataires, et sur les personnages qui les ont apportées. On lit seulement : « Il est arrivé une lettre du Prêtre Jean... » suivi du texte du soit disant auteur.

La Lettre

La lettre latine à l'empereur de Byzance (divisée en une centaine de petits paragraphes : le tout, environ douze à quinze de nos pages actuelles) est considérée en général comme un modèle de base, par des traits communs avec les autres lettres, et parce qu'elle passe pour être la première en date.⁵

Le Prêtre Jean se vante d'être le plus puissant et le plus glorieux de tous les mortels, le roi des rois, le seigneur des seigneurs de toute la terre, mais sans omettre de dire qu'il est chrétien et qu'il tient son pouvoir de Jésus Christ. Il règne sur les trois Indes et soixante douze rois lui sont tributaires. Il a, dit-il, dix mille chevaliers et cent mille soldats, soixante dix rois sont ses vassaux, il domine les dix tribus perdues d'Israël qu'Alexandre a enfermées derrière la muraille Gog et Magog. Il vit dans d'immenses palais d'or

3. István Bejczy, op.cit. (Traduction en français du texte latin de la Lettre à l'empereur de Byzance, pp.179-191).

4. Frida Wion, *Le Royaume Inconnu*, Courrier du Livre, Paris, 1966, pp.179-181.

5. István Bejczy, op. cit., pp. 179-191.

et de pierres précieuses, il règne sur les trois Indes, il convie à sa table chaque jour trente mille personnes, il a aussi des femmes superbes, mais elles ne peuvent venir que quatre fois par an, et seulement pour la procréation, après cela elles doivent retourner chez elles. Il tient en laisse tout un peuple d'anthropophages féroces qu'il peut lâcher sur le monde quand il le jugera nécessaire. Il a des éléphants, des chameaux, des chiens et des salamandres, dont on tire des fils pour tisser des vêtements qui ne peuvent se nettoyer que dans le feu. Il possède dans un palais un miroir gigantesque installé sur des hautes colonnes d'améthystes et d'ambre, qui permet de voir tout ce qui se passe, de près comme de très loin. Il y a chez lui une fontaine qui redonne l'âge de 32 ans à tout homme qui s'y baigne et une rivière qui vient du paradis terrestre, qui se trouve à trois journées de marche, qui entraîne des émeraudes, des saphirs, des rubis et du poivre. Quand le Prêtre Jean se met à table il a à sa droite douze archevêques et à sa gauche vingt évêques et de nombreux abbés assurent le service de la chapelle. Son échanson est archevêque et roi, son maître cuisinier est roi et abbé. C'est par modestie que le roi Jean se fait appeler, par rapport aux dignitaires religieux de son entourage, du titre inférieur de prêtre. Il possède deux splendides palais faits d'ébène, de cristal, d'or, d'onyx et d'améthystes. Il dit aussi vouloir aller visiter le sépulcre du Seigneur avec une immense armée pour acquérir de la gloire en combattant les ennemis du Christ.

Il n'est pas possible de procéder à l'analyse, trop longue ici, du texte, cela a déjà été réalisé. On y trouve aussi des monstres, des géants, un fleuve de sable, une herbe qui détecte et repousse le démon, beaucoup de serpents, etc... évoquant les personnages et les décors fabuleux imaginés par les hommes du Moyen-Âge, à partir souvent de contes hérités de l'antiquité, comme par exemple le pseudo-roman d'Alexandre.⁶

Cependant, le nom «Prêtre Jean» avait déjà été cité par écrit, mais comme une simple information, (vingt ans avant la lettre !) dans un passage de la chronique de l'évêque bavarois Otto de Freising, oncle de l'empereur Barberousse, qui relate que parmi les évêques convoqués par le Pape à Viterbe en 1145 se trouvait Hugues, l'évêque de Gabala en Syrie, qui lui avait raconté *qu'un nommé Jean, roi et prêtre, descendant d'un des rois mages, chrétien ainsi que son peuple, mais Nestoriens, venus d'Extrême Orient, avaient écrasés dans une bataille, il y avait peu d'années, les rois des Perses et des Mèdes près de Samarkand. Il aurait voulu, d'après Hugues, marcher sur Jérusalem pour la sauver des musulmans, mais son armée n'avait pas pu franchir le Tigre,*

6. Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, Les Belles Lettres, Paris, 2004.

*faute de navires, et il était revenu dans son pays. Il promettait de revenir dans ce but.*⁷

Les historiens pensent qu'il peut s'agir d'une interprétation de la nouvelle de la bataille gagnée par Ye-liu Ta-che, le Gur-khan (« roi universel ») des Kara Khitai, en 1141, près de Samarkand, sur les Karakhanides et les Seldjukides de Perse, des Turcs musulmans. Comme il y avait chez les Kara Khitai, mongols, bouddhistes en majorité, quelques chrétiens nestoriens portant la croix, des rumeurs ont pu faire croire qu'il s'agissait de l'armée du Prêtre Jean.

Il semble que le Pape et les autres évêques n'aient pas attaché d'importance à cette annonce de l'évêque syrien rapportée par Otto, préoccupés sans doute par les mauvaises nouvelles venues de Terre Sainte, dont la prise d'Edesse par les Turcs seldjukides occidentaux en 1145. D'ailleurs Hugues était reparti en Syrie et personne d'autre ne parla plus, apparemment, de cette histoire pendant les vingt ans qui suivirent.

On a pensé plus tard que les évocations extravagantes (mais qui ne l'étaient pas au Moyen Âge) de la lettre pouvaient cacher une tentative de manipulation politique, un faux fabriqué pour déstabiliser l'empereur de Byzance ou bien le Pape (bien qu'il ait bénéficié lui aussi d'une lettre) rédigé pour le compte d'opposants à leurs ambitions de domination politique ou militaire, dont, peut être, Barberousse, qui devait les affronter l'un et l'autre sur ce terrain. Par exemple, à part la lettre qui lui était destinée, le Pape n'est pas cité, comme il se devrait, dans les autres lettres, tandis que le Prêtre Jean se place au dessus de tous les pouvoirs et les souverains du monde, se fait accompagner de nombreux évêques et abbés, attachés à son service nuit et jour, sans que le souverain Pontife en ait donné la permission, et même qu'il en ait été informé. Quand à l'empereur de Byzance, le Prêtre Jean lui offre dans sa lettre un poste de majordome s'il veut venir chez lui !

On a proposé un chanoine de Metz, ou l'évêque de Mayence, comme auteurs supposés de la lettre, mais sans preuves suffisantes, mais de toutes façons des lettres apparaissent à des dates trop éloignées pour pouvoir être imputées à un individu.⁸

Dans l'Europe du XIII^e siècle, l'idée que le puissant et fastueux Prêtre Jean pouvait exister gagnait en crédibilité, alors que la situation des chrétiens au Moyen Orient et en Terre Sainte, déjà divisés par les schismes, était

7. Jacqueline Pirenne, *La Légende du Prêtre Jean*, Université de Strasbourg, 1992, pp. 15-16.

8. Michel Clévenot, *Au cœur du Moyen-Âge*, Nathan, Paris, 1986, p. 235.

de plus en plus menacée par les musulmans. Cette utopie était renforcée par des récits de voyageurs venant d'Asie centrale et de Chine qui parlaient de populations et de guerriers chrétiens qui vivaient dans ces lointains pays et qui portaient le symbole de la Croix et croyaient en Jésus. Certains disaient qu'ils y avaient vu des tombes chrétiennes avec des croix et même des églises. Des Européens pouvaient croire que c'étaient des sujets du Prêtre Jean. En fait c'étaient surtout des Asiatiques : des Persans, des Turcs et des Mongols, convertis au christianisme, en majorité au culte nestorien hérétique, qui s'était répandu dans toute l'Asie à partir de la Perse.

Les Nestoriens et la Perse

L'évêque Nestorius, lorsqu'il avait été nommé patriarche de Constantinople en 428, avait enseigné que Jésus était un homme, investi par la toute puissance divine, ce qui enlevait à la Vierge Marie le titre de «Mère de Dieu» pour le remplacer par «Mère du Seigneur». Ce fut jugé inacceptable par une grande partie du clergé, qui condamna sa doctrine au concile de Rome en 430, puis définitivement à celui d'Ephèse en 431. Nestorius fut chassé et mourut peu après, et ses disciples, les Nestoriens, déclarés hérétiques, furent expulsés. La Mésopotamie et la Perse étaient soumises à la dynastie des Sassanides dont le culte dominant était le Mazdéisme, par conséquent assez peu favorables à une religion étrangère. Pourtant leur hostilité envers Byzance et les Grecs les poussèrent à accueillir, malgré tout, ces chrétiens persécutés par leurs adversaires. Les Nestoriens, ayant été chassés de leurs écoles d'Edesse, se replièrent en Perse, où ils fondèrent «l'Eglise nestorienne officielle» d'où ils allaient transmettre leur religion en Inde, en Palestine et en Arabie, en suivant les armées sassanides dans leur avance. Tour à tour acceptés ou persécutés par les autorités perses, ils finirent par obtenir que leur patriarcat s'installât à Baghdad.⁹

Les Sogdiens, dont les marchands et les caravaniers sillonnaient les routes de l'Asie, jouèrent un rôle très important dans la diffusion du christianisme oriental. Dans la vallée du Zérafchan, entre les fleuves Amou Darya et Syr Darya, ce peuple, rattaché au groupe primitif iranien, parlant un perse ancien, fut l'un des propagandistes actifs du Bouddhisme en Chine au II^e siècle, puis du Manichéisme et enfin du Nestorianisme à partir du III^e siècle, propulsant celui ci en Chine, ainsi que dans les tribus turques et mongoles. On a trouvé à Merv, où il y avait eu un évêché, un objet uti-

9. Frida Wion, op. cit. pp. 33-36.

litaire d'importance : un moule destiné à fabriquer les croix nestorienne. Vers 523 il y avait même des Nestoriens à Ceylan et certains d'entre eux se rendaient à Madras, où ils allaient prier sur la tombe de Saint Thomas, que certains fidèles plaçaient pourtant à Edesse, en Syrie, où on lui rendait un hommage semblable.

En Chine, ils obtinrent de l'empereur de Chine Ta-Tsin l'édification en 781, à Xi'an, d'une stèle de 2 mètres de haut, où on pouvait lire, en syriaque et en chinois, qu'il autorisait et protégeait la pratique du christianisme nestorien dans l'empire. (autorisation abrogée en 845 avec les autres religions étrangères).

On a découvert en Mongolie intérieure, un mobilier funéraire datant de l'époque Yuan avec une pierre tombale nestorienne, mais aussi d'autres tombes chrétiennes similaires dans la région de Turfan, à Sian-fu, à Taxila, à Quanzhou, ainsi que des monnaies frappées de la croix nestorienne en Iran, en Sogdiane et en Chine, etc... Les nombreuses traces laissées par les Nestoriens mettent en évidence l'importance de leur présence en Asie, présence qui a pu faire croire longtemps aux Européens que le royaume du Prêtre Jean se trouvait dans cette région d'Asie.¹⁰

La terrible invasion des tribus mongoles et turques, conduites par Gengis Khan au début du XIII^e siècle suscita momentanément un espoir : c'était le Prêtre Jean, puisqu'il détruisait les royaumes musulmans qui étaient devant lui. Les immenses massacres entrepris contre les populations ne pouvant être commis par l'illustre chrétien Jean, on imagina alors en Europe que le Prêtre Jean avait été vaincu par Gengis Khan et était devenu son vassal. Cela pouvait correspondre à l'histoire du khan de la tribu des Ongut, Alakusq Digit Kuri, qui s'était mis au service de Gengis Khan, qui le récompensa en lui donnant sa fille, qui était chrétienne nestorienne, en mariage.

A la recherche du Prêtre Jean

Les terribles mongols pénétrèrent en vainqueurs jusqu'en Autriche, puis reflurent en 1242 vers l'Asie, où ils allaient continuer leur domination jusqu'en Chine. Le Pape et des rois européens décidèrent d'envoyer auprès des descendants de Gengis Khan qui s'étaient partagés l'immense empire mongol, des messagers qui devaient se comporter comme des ambassadeurs, mais aussi comme des informateurs discrets. Ils devaient en outre

10. Etienne De La Vaissière, *Institut des Hautes Etudes Chinoises*, vol. XXXII, Paris, 2002, pp. 178, 253, 310, 237.

essayer de rencontrer le Prêtre Jean et de rapporter des renseignements sur l'état de son royaume.

Le Pape envoya le frère franciscain Jean du Plan de Carpin (16 avril 1245-9 juin 1247) qui parvint à la Cour du Khan Guyuk, où il constata la présence de plusieurs chrétiens, mais qui ne trouva rien de bien certain sur le Prêtre Jean. Il disait dans sa relation qu'il pouvait s'agir peut être du sultan du Kharezm, souverain puissant qui avait été vaincu par Gengis Khan.

Un autre religieux, Guillaume de Rubrouck, fut envoyé par le roi Saint Louis (mai 1253-juin 1255). Il parcourut de vastes régions soumises aux Mongols avant de rencontrer le grand Khan Mangu, en Mongolie, en sa capitale de Karacorum, où il vit effectivement une église chrétienne, mais aussi deux mosquées et une dizaine de pagodes. Guillaume rencontra de nombreux sujets chrétiens, en majorité des nestoriens, mais il n'en dit rien de bien. Mais pas de Prêtre Jean. Par contre il rapportait l'histoire des tribus mongoles et la prise du pouvoir par Gengis Khan, dont Yayak, son adversaire, le khan de la tribu des Naïman, vaincu par lui, pouvait avoir joué le rôle de Prêtre Jean. Il faut noter que Rubrouck rapporte qu'il a entendu raconter par des prêtres mongols qu'au delà du Catay il y avait un lieu où au moment où une personne y pénétrait, elle ne vieillirait jamais. (à rapprocher de la fontaine de jouvence du Prêtre Jean). Rubrouck dit qu'il n'y croyait pas.¹¹

Joinville, donne dans sa chronique du roi Saint Louis une version qui inverse curieusement le rôle du Prêtre Jean. Ce seraient les Tartares (nouveau nom donné aux Mongols et leurs alliés) qui auraient proposé à Saint Louis, alors à Chypre, de l'aider à sauver Jérusalem des musulmans. Joinville écrit que le roi leur envoya deux moines porteurs de tous les équipements nécessaires pour célébrer la messe et qu'ils s'enfoncèrent en Asie, virent nombre de villes détruites par les Tartares, aperçurent au loin la masse des rochers qui bloquaient le passage des peuples de Gog et Magog, traversèrent une grande étendue sableuse et arrivèrent dans une plaine où avaient vécu des populations de Tartares qui avaient été des vassaux du Prêtre Jean et de l'empereur de Perse. Le Prêtre Jean et ses alliés auraient traité les Tartares avec tant de mépris que ceux-ci se dressèrent contre eux sous la conduite d'un homme sage (Gengis Khan !) qui devint leur chef. Joinville ajoute que celui-ci avait parmi ses sujets de nombreux chrétiens qui croyaient en la foi des Grecs (en réalité des Nestoriens). L'envoyé des Tartares vainqueurs vint voir le roi Saint Louis pour lui déclarer qu'ils avaient passé le Prêtre Jean,

11. Guillaume de Rubrouck, *Voyage dans l'empire mongol*, trad. C. et R. Kappler; Payot, Paris, 1985.

et tous ceux qui ne se soumettaient pas à eux, au fil de l'épée, et qu'ils en feraient autant avec les Francs s'ils ne se déclaraient pas leurs tributaires. Le roi regretta alors d'avoir envoyé des messagers aux Tartares.¹²

Marco Polo, qui se trouvait au centre, puis à l'est de l'Asie à la fin du XIII^e siècle, évoque l'existence du Prêtre Jean et de ses démêlés avec les Tartares dans sa célèbre *Description du monde*, dont le premier manuscrit date de la première moitié du XIV^e siècle. D'après lui il s'agissait de Ong-khan, souverain des Kérèyit, tribu turque nestorienne, installée dans la région de Tenduc située dans la grande boucle du Fleuve Jaune. Opposant à Gengis Khan il aurait été tué lors des affrontements. Ce souverain et ses descendants, qui régnèrent comme vassaux des Gengiskhanides, « sont connus en Europe sous le nom de « Prêtre Jean », écrit Marco Polo.¹³

Impitoyables dans les combats, les Mongols et les Turcs montraient par contre dans l'empire gengiskhanide une grande tolérance religieuse, comme le prescrivait leur code du Yasa. Gengis Khan et ses fils avaient conservé la religion mongole (Tengri « le Ciel Bleu » était la divinité suprême) mais traitaient convenablement les quatre autres religions de l'empire : le Nestorianisme chrétien, le Bouddhisme, le Taoïsme et l'Islam. Leurs petits fils, et surtout leurs épouses, penchaient vers le christianisme nestorien. La première épouse de l'empereur, était nestorienne, ainsi que plusieurs princesses gengiskhanides. Dotchi, le fils aîné avait épousé une nestorienne, ainsi que Tuluy, le plus jeune. Les épouses des grands Khans Guyuk et Mongka étaient aussi nestorienne, d'autres princesses étaient bouddhistes. D'autres chrétiens autres que les Nestoriens se manifestèrent chez les Mongols et les Turcs : Koubilay avait dans sa garde plusieurs milliers d'orthodoxes russes et des Alains.

Les catholiques vinrent ensuite : en 1289 le pape Nicolas IV envoyait à Kubilay le franciscain Jean de Montecorvino qui en 1301 put construire deux églises à Cambaluc (Pékin) et convertit au catholicisme un des lointains descendants du premier khan des Ongut, dont le fils reçut le baptême sous le nom de Georges, lequel laissa un fils prénommé Jean en l'honneur de son parrain franciscain. Mais ce « Jean » des Ongut, opta pour le Nestorianisme, entraînant ses sujets à repousser le catholicisme au profit de sa croyance.(vers 1310). Sous la Pax Mongolica les quatre rites chrétiens : catholique, orthodoxe, nestorien et monophysite (arméniens et jacobites syriens) cohabitaient pacifiquement, alors qu'ils se déchiraient dans

12. Joinville, *Vie de Saint Louis*, nrf. La Pleiade, Paris, 1952, pp. 306-307.

13. Marco Polo, *La Description du Monde*, trad. Louis Hambis, C. Klincksieck, Paris, 1955, pp. 374, 375.

le monde. A l'arrivée des Ming ces religions furent supprimées en Chine. Les autres nations mongoles, la Horde d'Or, l'Iran des Il-Khans, l'Ulus de Djagatay, finirent par adopter l'Islam, devenu la religion dominante des populations.

Il y avait eu d'autres voyageurs qui avaient parcouru les routes de l'Asie, et qui avouaient n'avoir jamais vu le Prêtre Jean, et que les chrétiens qu'ils avaient rencontrés étaient des hérétiques. Les Européens surmontèrent leur déception en cherchant leur héros en d'autres endroits.

Ils imaginèrent d'abord qu'il se trouvait en Inde, ce qui englobait de nombreuses régions car à cette époque tout ce qui s'étendait entre la Chine et le Nil était pour eux l'Inde, ou plutôt les Indes : l'Inde majeure (celle de notre temps) que l'on croyait convertie par Saint Thomas, la deuxième Inde englobant l'Arabie, la troisième la partie nord-est de l'Afrique peu connue, où se trouvait l'Ethiopie.¹⁴

En Inde majeure on ne trouva que quelques communautés chrétiennes primitives et des Nestoriens ; on crut aussi un moment que les brahmanes étaient des ermites chrétiens parce qu'ils pratiquaient l'ascèse. Les portraits de bouddhas en méditation avec leurs auréoles impressionnèrent des voyageurs qui les confondaient avec des saints chrétiens. Mais pas de Prêtre Jean. La deuxième Inde, après la fin des invasions mongoles, était dominée par les musulmans. Il restait à transposer le Prêtre Jean avec son royaume mythique en Ethiopie, car il existait des arguments en faveur de cette intronisation.

L'Ethiopie jouissait déjà d'une renommée particulière depuis l'antiquité chez les Grecs et chez les Perses. L'expédition menée contre elle par le roi Cambyse en 522 avant J.C. avait échoué et il aurait perdu à cette occasion une armée, enfouie sous les sables. Hérodote dit au sujet de ces Ethiopiens (du grec : pays d'hommes au teint basané) « qu'ils sont les plus grands et les mieux faits de tous les hommes et qu'ils ont des lois et des coutumes différentes de celles des autres nations » .¹⁵

Le Prêtre Jean des Portugais

Henri le Navigateur, frère du roi portugais et Grand Maître de l'Ordre du Christ envoie en 1446 deux agents secrets vers l'Egypte pour s'informer

¹⁴ Luis Filipe Thomaz, *Entre l'Histoire et l'Utopie*, Colloque UNESCO, Paris, 2001, p. 131.

¹⁵ Hérodote - *L'Orient barbare par un voyageur grec*, présentation Philippe Sellier, Calman Levy, Paris, 1966, pp. 139-144.

du Prêtre Jean sur lequel il compte combattre l'islam. Ils échouèrent dans leur mission.

Sous le règne de Jean II des navigateurs faisant escale au Bénin y entendent parler en 1486 d'un très puissant roi chrétien régnant sur de vastes territoires africains au sud de l'Égypte.¹⁶

Péro de Covilham, par voie de terre, déguisé en arabe, est le premier représentant portugais à se présenter en 1486 devant l'empereur d'Éthiopie, le « Roi des Rois »¹⁷, qui le reçut comme un ami et un allié chrétien. La première impression de Covilham c'est qu'il a trouvé le Prêtre Jean et il arrive à en informer par un message le roi D. Manuel.¹⁸ A partir de là, les Portugais de toutes conditions appelleront les Négus successifs « Prêtre Jean », en dépit des dénégations des Éthiopiens. Le Négus a d'autres titres prestigieux : il est le descendant de l'union du roi de Salomon et de la reine de Saba, et par celle-ci de celui d'un roi Mage.

Il était devenu dangereux de se rendre en Éthiopie, dont les sujets étaient des chrétiens monophysites dépendants du patriarcat d'Alexandrie, car les quelques ports de débarquement qui se trouvaient le long de la côte étaient occupés par des arabes musulmans hostiles et il fallait franchir une zone dangereuse avant d'entrer sur la terre du royaume chrétien éthiopien. En 1508 deux messagers envoyés par le roi D. Manuel arrivèrent par voie de terre et furent accueillis avec enthousiasme par le jeune Négus, d'autant que le pays était attaqué de toutes parts par des tribus musulmanes et qu'il espérait de l'aide de ces frères chrétiens.¹⁹

Tandis que Vasco de Gama découvrait l'Inde, la flotte portugaise conduite par A. de Albuquerque atteignait l'Afrique orientale et entra en Mer Rouge .

Le Négus avait envoyé un ambassadeur, Mateus, au roi du Portugal, via Goa, en 1510, sur un navire portugais. Il débarque à Lisbonne en 1514 où il est reçu avec de grands honneurs par le roi Manuel qui le présente officiellement comme l'ambassadeur du Prêtre Jean, l'allié favori du Portugal.²⁰

16. João de Barros, *Decada I*, livro III, Lisbonne, 1778.

17. En occident on dira souvent, d'une manière erronée, *negus* qui veut dire roi. Son titre exact est *negusa nagast*, roi des rois.

18. Gaspar Correia, *Lendas da India*, Lisbonne, 1866, p. 29.

19. *Cartas de Afonso de Albuquerque*, Académie des Sciences 1884-1935, I, Lisbonne, p. 302, p. 382.

20. Jean Aubin, *L'Ambassade du Prêtre Jean à D.Manuel*, Publications du Centre Culturel Gulbenkian, Paris, 1996, p. 133-182.

Une troisième ambassade portugaise au « Prêtre Jean » se perd en cours de route en 1515.

La flotte portugaise de Lopo Soares venue de Goa entre en Mer Rouge en 1520. A son bord le père Alvares qui rédigea la chronique détaillée de cette quatrième ambassade : «*La Vérité sur le royaume du Prêtre Jean des Indes* ». Il s'agit d'une ambassade improvisée car Lopo Soares n'avait pas reçu d'instruction du roi pour le faire, mais les Portugais veulent absolument voir et servir leur Prêtre Jean. L'ambassade débarque et rejoint dans les hauts plateaux la Cour du Négus. A la fin de 1520, elle est reçue par le Négus avec un faste inouï. On se reconnaît entre chrétiens, mais peu à peu les différences entre le culte catholique et le culte éthiopien commencent par créer des frictions. Néanmoins on souhaite s'allier contre l'ennemi commun, le musulman, et les Portugais promettent des armes à feu, car les Turcs, nouveaux venus en Mer Rouge, en fournissent aux arabes. L'ambassade repart seulement en 1526, car la flotte portugaise avait diminué la fréquence de ses rotations. Pendant les 5 ans de son séjour l'ambassade a pu vivre avec les Ethiopiens, observer leurs moeurs et coutumes, visiter leurs églises et recueillir leurs légendes. Elle ramène avec elle un ambassadeur du Négus qui doit rappeler au roi portugais que l'existence de l'Ethiopie chrétienne est menacée et qu'elle attend l'aide portugaise promise.²¹

Mourir pour le Prêtre Jean !

L'Ethiopie est envahie en 1527 par des tribus musulmanes dirigées par le terrible émir « Gragne », qui reçoit des renforts turcs armés d'arquebuses et de canons. Le roi du Portugal fait partir en 1538 une flotte avec une troupe. Elle va à Goa, puis en Mer Rouge où elle jette l'ancre en 1541 en face de l'Ethiopie. Elle débarque 400 soldats avec des arquebuses, sous la direction de Cristovão de Gama, accompagné du chroniqueur Castanhoso, persuadés d'aller sauver celui qu'ils appellent toujours le Prêtre Jean. Ils rejoignent l'armée du Négus en 1542 et livrent deux batailles sanglantes, mais indécises, aux troupes de Gragne. Lors d'un dernier engagement Cristovão de Gama est capturé, torturé et mis à mort. Les 200 Portugais survivants se réfugient dans les montagnes. Ils rassemblent autour d'eux des fuyards éthiopiens. Le Négus vient les rejoindre. Ils contre-attaquent victorieusement l'armée de Gragne en 1543 et tuent celui-ci. Le Négus récupère

21. Francisco Alvares, *Verdadeira Informação Das Terras do Preste João das Indias* - Lisbonne 1540, Agencia Geral do Ultramar, Lisbonne, 1974.

son trône. Les Portugais sont heureux d'avoir sauvé le Prêtre Jean, mais ils ont perdu plus de 200 hommes, morts pour sa cause. Les rescapés, environ 170, dont Castanhoso, qui a noté tous les événements de l'aventure, veulent retourner chez eux; Ils regagnent la plage où ils avaient débarqués pour y attendre la flotte portugaise qui rejoint régulièrement Goa à Lisbonne. Ils attendent en vain. En 1544 un petit voilier jette l'ancre devant eux. Il est déjà rempli de passagers. On leur annonce qu'il n'y plus de flotte capable d'inclure la zone de la Mer Rouge dans son itinéraire de Goa à Lisbonne. Les sauveurs du Prêtre Jean sont abandonnés; Il ne reste qu'une place à bord, c'est Castanhoso l'écrivain-combattant qui embarquera. Il arrivera à Goa trois mois après et il écrira par la suite toute cette histoire dans un livre qui sera publié à Lisbonne en 1564. Ses compagnons restés sur la plage se disperseront peu à peu en Ethiopie, en Arabie, ou en offrant leurs services aux navigateurs turcs. Beaucoup durent mourir, on ne le sait, car ils ont disparu sans laisser de trace.²²

C'est sans doute là, en 1544, que s'achève le mythe du Prêtre Jean, qui, né en 1165, aura hanté l'imagination des Européens pendant plus de trois siècles.

Les Portugais retourneront en Ethiopie espérant pouvoir convertir au catholicisme le Négus et son peuple, considérés en tant que monophysites comme des hérétiques par les jésuites et l'Inquisition. Ils furent chassés définitivement par le Négus et le clergé local en 1634, ce qui mit fin à 140 années de relations relativement amicales entre l'Ethiopie et le Portugal.

Lucien KEHREN

22. Miguel de Castanhoso, *Historia das Coisas que o mui esforçado Capitão D. Christovão de Gama fez nos Reynos do Preste João* - Lisbonne 1564, Esteves Pereira, Lisbonne, 1896.

François II Rákóczi chef pirate ?

Nous sommes en l'année 1725. Voilà dix ans qu'est mort le roi Louis XIV et huit ans que Rákóczi a quitté la France pour se rendre en Turquie afin d'y répondre à l'invitation personnelle que lui a adressée le sultan Ahmet III.

Or, voici qu'au début de juin se présente à la Sublime Porte un capitaine de vaisseau anglais, du nom de Ploughman. Il est l'envoyé des pirates de Madagascar dont la base principale est dans l'île Sainte Marie, à Ambodifototra, au large de la côte orientale, au sud de la baie d'Antongil.

Depuis plus de vingt ans, des bateaux anglais, français, hollandais et portugais se livrent, en effet, à la piraterie dans la partie sud-ouest de l'Océan Indien, entre l'archipel des Comores et celui des Seychelles, en toute impunité. A l'affût de bateaux de commerce lourdement chargés qui passent dans les parages, ils les attaquent, les dévalisent, tuent les équipages et, le pillage achevé, coulent les bateaux afin qu'il n'y ait pas de survivant ni de témoin de leur forfait.

Ce sont des voleurs qui opèrent sur les mers, en dehors de toutes les lois de la solidarité entre marins, dans le seul but de s'enrichir vite et facilement. Ces pillards ne méritent bien certainement que la corde pour les pendre. Mais alors, pourquoi Ploughman est-il reçu sans réticence par le drogman du grand vizir ? Que s'est-il passé ?

William Ploughman, en sa qualité d'« amiral » de la flotte des pirates de Madagascar, n'est pas venu se rendre ni faire allégeance à quelque ennemi, pour la simple raison que les Turcs ne sont pas ses ennemis. Aucun bateau turc ne circulant là où ils ont opéré jusqu'ici, il n'y a pas entre eux de contentieux. Au surplus, il n'est pas venu les mains vides. Il propose aux autorités ottomanes un bien curieux marché. Il s'agirait d'établir dans quelques îles de la Mer Egée une sorte de principauté indépendante placée sous la suzeraineté du sultan et d'y regrouper les quelques 2 300 personnes que représentent les pirates de Madagascar et leurs familles. Ceux-ci, en effet, ne peuvent songer à retourner dans leurs patries respectives où ils seraient immédiatement arrêtés et promis à la potence. Ils en ont assez d'une

vie trop risquée, trop dangereuse, car la piraterie comporte de nombreux accidents et tout autant de morts violentes. L'aventure n'a que trop duré. Il est temps d'y mettre un terme, de s'installer en paix quelque part et de jouir des biens volés, au moins pour les survivants, car nombreux sont ceux qui ont laissé la vie au fond des océans.

De toute manière, le temps est proche où ces régions jusque là désertes vont être colonisées par les Européens. Déjà les Français à l'île Bourbon, les Portugais à Zanzibar, les Hollandais en Afrique du Sud ont commencé à s'y implanter. Il va falloir déguerpir. Mais pas n'importe où, car il ne peut pas être question de regagner l'Europe occidentale.

Ploughman est en possession d'un plan précis qu'il soumet à la Sublime Porte, plan d'après lequel cette dernière mettrait à sa disposition les trois îles grecques de Naxos, Paros et Antiparos, dans l'archipel des Cyclades.

Mais pourquoi justement ces trois îles ? Parce que, au cours de l'histoire ancienne et récente, elles ont à plusieurs reprises constitué un Etat séparé. En 1207, le Vénitien Marco Sanudo y a fondé une « principauté de l'archipel » qui a été officiellement reconnue par l'empereur latin de Constantinople. Or cette principauté, qui aurait pu être éphémère, a duré plus de trois cents ans. Certes, en 1535, le pirate barbaresque Khair eddin Barberousse a bombardé la capitale de Naxos et l'a détruite mais elle n'a été conquise par Selim II qu'en 1566, lequel, du reste, l'a d'abord cédée en propriété viagère à son ami et confident, le banquier et négociant marrane portugais Joseph Nadji, et celui-ci l'a effectivement gouvernée en toute indépendance jusqu'à sa mort, survenue en 1574.

La proposition de Ploughman n'a donc rien de surprenant pour le grand vizir et son drogman, qui sont des gens instruits, au courant de l'histoire. Ils savent que Naxos et les deux îles voisines constituaient un Etat il y a 150 ans. L'ensemble de ces trois îles représente 640 km². C'est peu, sans doute, mais c'est trois fois plus que l'île d'Elbe, attribuée à Napoléon en 1814, et deux fois plus que Malte. Surtout, c'est autant que l'île Sainte Marie de Madagascar. La population est à cette époque inférieure à 3 500 personnes, dont la moitié pour la seule île de Naxos. Elles sont toutes de langue et de religion grecques.

Du point de vue géographique, Naxos est dominée par une montagne de plus de 1 000 mètres de haut, d'où s'écoulent de nombreuses sources grâce auxquelles l'agriculture est riche. Elle produit de l'huile d'olive, du vin, du coton ainsi que des mûriers qui servent à nourrir les vers à soie.

Déjà dans l'Antiquité les poètes célébraient la fertilité de l'île. La production de vin en abondance lui avait même valu de devenir le lieu légendaire où le dieu Dionysos était censé demeurer. C'est lui qui, selon le récit antique, y recueillit Ariane après que celle-ci ait été abandonnée par Thésée, à son retour de la Crète où, grâce à son fil, il avait pu débarrasser l'île du monstrueux Minotaure.

Paros n'est qu'à 4 km de Naxos, au-delà d'un détroit facilement franchissable. Elle aussi est dominée par une montagne qui atteint les 771 mètres de haut. Dans les temps anciens, elle fut célèbre pour son merveilleux marbre blanc dont usèrent les grands sculpteurs du siècle de Périclès, Phidias, Praxitèle, Polyclète. Paros a une agriculture identique à celle de Naxos, mais elle a sur cette dernière l'avantage de posséder deux rades où les bateaux peuvent commodément jeter l'ancre, l'une au nord, l'autre à l'ouest, ce qui serait précieux si les pirates venaient s'y installer et y organiser la surveillance de la navigation.

Enfin, la troisième île, la plus petite, Antiparos, n'est qu'un morceau détaché de Paros. Elle n'est habitée que par quelques pêcheurs et les activités économiques y sont très réduites. Dans l'ensemble l'archipel dispose de bonnes ressources grâce à l'exportation des vins vers le continent. Bien que le Coran interdise l'usage de boissons fermentées, les Turcs sont très friands de ce breuvage diabolique et en consomment beaucoup en cachette, en demandant pardon à Allah de leur péché.

En échange de la cession des trois îles aux pirates de Madagascar, Ploughman a reçu mission de proposer à la Porte, en preuve de sa bonne foi, la cession du huitième de leurs biens, et le paiement de 6% des marchandises restantes. Par ailleurs, il se déclare disposé à organiser la sécurité maritime dans la mer Egée et à s'opposer aux tentatives que pourraient faire les vaisseaux des chevaliers de Malte de s'en prendre à la navigation ottomane dans l'Est de la Méditerranée. L'Etat qu'il s'agirait de créer à Naxos serait dans une situation analogue à celle du khanat tatar de Crimée ou des hospodars de Valachie et Moldavie. Le sultan désignerait le prince, qui aurait tout pouvoir de gouverner l'archipel, et les pirates, par la bouche de Ploughman, s'engagent par avance à reconnaître comme leur souverain légitime le prince que Sa Hautesse voudra bien leur donner.

Ploughman aurait voulu obtenir des Turcs qu'ils lui confient quelques bateaux pour aller chercher ses compagnons demeurés dans les parages de Madagascar, mais là le grand vizir s'y opposa, n'ayant pas vraiment confiance en la parole d'un homme qui avait passé une partie de sa vie à tuer et à

voler. A l'origine, les pirates avaient imaginé qu'ils pourraient plutôt aller s'installer chez les Barbaresques, mais tel ne fut pas le cas. Ces derniers se livrant eux-mêmes à la piraterie n'auraient pas vu d'un bon oeil des concurrents prendre pied chez eux et, sans plus vouloir connaître leurs projets, ils les ont éconduits.

A Constantinople, au contraire, Ploughman est bien reçu et écouté, avec méfiance, certes, mais avec intérêt car l'on n'ignore pas qu'il a effectivement existé naguère un Etat de Naxos. Pour mettre en confiance son interlocuteur, le capitaine anglais précise que ses compagnons et lui-même s'engagent à payer rubis sur l'ongle le tribut que le sultan voudra bien leur fixer et qu'ils mettront à la disposition du trésor impérial les droits de douane levés dans les ports de l'archipel, tout en veillant à la sécurité des liaisons maritimes en mer Egée.

Bien sûr, le grand vizir se fait prier, ne promet rien, reste sur ses gardes. Finalement, à la demande de Ploughman d'obtenir à titre provisoire des bateaux pour aller chercher ses mandants près de Madagascar, il oppose une autre solution : qu'ils viennent par l'Océan indien jusqu'à Suez et qu'ils se rendent de là à Alexandrie où des bateaux turcs les prendront en charge pour les mener jusque dans les Dardanelles. Ensuite, ils seront acheminés jusqu'à leur destination.

Il faut ici ouvrir une parenthèse et rappeler qu'Ali Damat Kōmürçi pacha, gendre d'Ahmet III et son premier ministre de 1713 à 1716, avait commis un plan de partage des îles grecques qui prévoyait pour Naxos et son archipel une solution pratiquement identique à celle des pirates. Un prince aurait été désigné par le sultan et se serait trouvé dans une situation de simple dépendance féodale vis-à-vis de la Porte comme la Valaquie ou l'Algérie. Si ce plan n'a pas vu le jour, c'est seulement parce qu'Ali pacha est mort au cours de la bataille de Pétervarad (Petrovaradin, sur le Danube, en Sirmie) le 5 août 1716, neuf ans avant l'arrivée de Ploughman à Constantinople. Si Ali pacha avait vécu, il est probable que son plan aurait été exécuté.

Le 13 juillet 1725, dès qu'il est informé de la proposition des pirates de Madagascar à la Turquie, l'Ambassadeur de France, le vicomte d'Andrezel, grand et sincère ami de Rákóczi, en prévient la cour de Versailles et demande des instructions. Le 16 novembre, il fait savoir à Rákóczi que Ploughman désire le rencontrer, sur le conseil des autorités turques, et qu'il va se rendre chez lui à Rodosto (sur la rive nord de la mer de Marmara) pour le rencontrer. Ploughman voudrait obtenir l'appui de Rákóczi à son

projet et verrait d'un oeil très favorable sa nomination à la tête du nouvel Etat à créer.

Il semble bien que Rákóczi se soit laissé séduire par son visiteur. Las de combattre des moulins à vent et d'être réduit à l'impuissance, il verrait avec un plaisir certain se concrétiser une idée qui est beaucoup moins saugrenue qu'il y paraît de prime abord. Maintenant, cela ne l'empêche pas d'en mesurer les difficultés.

D'abord, il y a la question morale vis-à-vis de la chrétienté. Ne risquerait-il pas d'être accusé des pires crimes pour s'être allié à des bandits, même si ces bandits sont à présent assagis ? Mais surtout, le projet n'a de chance de réussir que s'il obtient non seulement l'agrément du sultan, mais encore l'aval du roi de France. Pour ce qui est de l'agrément du sultan, il est très probable qu'il lui sera donné puisque la Porte n'a pas rejeté le plan de Ploughman et que c'est même elle qui a invité ce dernier à entrer en relation avec le prince hongrois. Il en va tout autrement de l'aval du roi de France qui n'est nullement acquis d'avance. La première chose à faire est donc de consulter la cour de Versailles, afin de savoir quel soutien elle serait disposée à lui accorder, au moins dans les premières années, et les conditions qu'elle entendrait y mettre. C'est pourquoi, dès le 20 janvier 1726, le sultan donne instruction à son chargé d'affaires en France de se mettre en rapport avec le gouvernement français et de lui demander expressément ce qu'il accepterait de faire en faveur de la création d'une principauté indépendante au coeur de la mer Egée, sous la suzeraineté du sultan, quels moyens il mettrait à sa disposition et quelle garantie il lui apporterait.

Entre temps, Rákóczi négocie l'affaire avec l'Ambassadeur à Constantinople, lequel, d'abord hostile au projet de Ploughman, le trouve maintenant extrêmement intéressant et tout à fait réalisable. Au demeurant, le diplomate écrit lettre sur lettre à son ministre pour l'en persuader. Bien sûr, il y a des risques à courir, mais l'affaire en vaut la peine, d'autant que la France y trouverait aussi son compte. Il demande donc au comte de Morville de donner son accord au projet et d'en favoriser la réalisation.

Rákóczi fait valoir également que si le projet Ploughman est rejeté, il y a gros à parier qu'il proposera ses services à la compagnie commerciale d'Ostende, créée quelques années auparavant à l'initiative de l'Empereur Charles VI (le roi de Hongrie Charles III), pour favoriser le développement du commerce de l'Autriche avec les pays du Nord et de l'Est. Il faut accepter l'offre que font les pirates pour éviter de les voir aller servir les intérêts de ses ennemis impériaux. Pour démontrer à quel point le projet l'intéresse, il

évoque le précédent de la république maritime de Raguse et imagine que Naxos pourrait devenir une sorte de nouveau Raguse. Dans les deux cas, il s'agit d'un pays lilliputien, dispersé dans un archipel, qui a accepté de payer tribut au Grand Seigneur pour prix de sa survie, ce qui lui donne droit d'utiliser tous les ports ottomans pour son commerce et ses activités maritimes. C'est une solution où finalement tout le monde trouve son profit.¹ Rákóczi est à présent tout à fait convaincu qu'il faut donner suite à la proposition des pirates. Tant pis pour le scandale qui ne manquera pas d'éclater à l'annonce que ce prince hongrois, catholique si fervent, qui a passé des jours et des nuits à prier auprès des Camaldules de Grosbois, non seulement s'est placé au service du calife musulman, commandeur des croyants, mais a fait alliance avec des hommes que les lois de tous les pays chrétiens condamnent à une mort infâmante au bout d'une corde. Quel scandale !

Le gouvernement français ne répond au vicomte d'Andrezel que 14 mois plus tard ! Il était si embarrassé par cette curieuse affaire qu'il a mis tout ce temps à réfléchir à ce qu'il convenait de faire. Le comte de Morville le lui avoue, du reste, ingénument, quand Rákóczi a même demandé qu'on lui prête quelques bateaux pour mener à bien l'opération. En fin de compte, il apparaît que le « roi très chrétien » ne peut décemment pas soutenir une entreprise dans laquelle des pirates sont impliqués qui, dans le passé, ont coulé des bateaux français et fait périr des sujets du roi. Il s'en tient donc à une attitude volontairement neutre. Il ne combat pas le projet, « par égard pour son Altesse le prince de Transylvanie », mais il ne le défend pas non plus. L'ambassadeur reçoit instruction de ne rien faire et de ne rien dire. Si néanmoins il est interrogé à ce sujet par les Turcs, il lui appartiendra de ne prendre aucune position favorable ou défavorable et de se contenter de dire des banalités. S'agissant de gens qui normalement devraient être pendus haut et court par le bourreau, le gouvernement français ne peut faire plus que de s'en tenir à la plus stricte neutralité. Comme pour se faire pardonner cette pusillanimité, ce même gouvernement fait verser deux semaines plus tard à Rákóczi une allocation de 82 000 livres. D'ailleurs, l'ambassadeur n'aura finalement pas à intervenir dans le dossier.

Comment cela est-il possible? Que s'est-il passé? D'abord, d'Andrezel a appris par le grand vizir que le 22 novembre 1726 des indigènes de Madagascar, las des exactions et des violences des pirates installés chez eux, les ont tout simplement massacrés avec femmes et enfants. D'autre part, Plou-

1. Voir, à ce sujet, du même auteur : « L'ancienne République de Raguse, étude géographique » dans *Acta Geographica* N° 103 (1995/III) et « Les derniers jours de Raguse » dans *Revue de l'Institut Napoléon* N° 183 (2001/II).

ghman s'est éloigné entre temps. Il a quitté Constantinople avec un visa de sortie turc, établi en bonne et due forme, ce qui revient à dire qu'il est parti définitivement. Il n'a plus donné de ses nouvelles. On sait seulement qu'il s'est établi à Tunis et qu'il y a marié sa fille au consul d'Angleterre. En outre, Venise et l'Autriche ont élevé les plus vives protestations contre un plan qui, s'il devait être mis à exécution, entraînerait selon elles de graves troubles dans la navigation en Méditerranée orientale.

Et pourtant, en dépit de tout cela, on constate que Rákóczi continue de s'activer en faveur de la réalisation du projet. Il rédige des memoranda, écrit des lettres, donne des instructions à son chargé d'affaires près de la cour de Versailles, multiplie les initiatives diplomatiques. On dirait qu'il n'a pas été averti de l'abandon du projet ni du départ définitif de Ploughman et qu'il refuse de reconnaître le fait accompli. Il ne veut pas s'avouer vaincu.

S'il en est ainsi, c'est à l'évidence parce qu'il croit dans le projet et souhaiterait contribuer à sa réalisation. Il a pris la proposition des pirates si bien au sérieux qu'il s'emploie de toutes ses forces à la concrétiser. Il tente d'expliquer aux dirigeants français quels profits ils pourraient tirer de l'existence au milieu de l'archipel grec d'une principauté indépendante, toute disposée à leur apporter son aide, notamment pour ce qui est de la sécurité de la navigation et du trafic commercial. Depuis son enfance chez les Jésuites de Neuhaus, Rákóczi a toujours éprouvé une grande attirance pour le monde grec antique. Il éprouverait à l'évidence un grand plaisir à régner sur des populations grecques, même si celles-ci parlent aujourd'hui une langue démotique passablement éloignée de celle de Platon ou de Démosthène.

L'affaire ne s'est pas faite, en dépit de ses efforts, mais on peut essayer d'imaginer ce qui se serait passé si elle avait abouti positivement. Le prince hongrois aurait très certainement été désigné pour gouverner Naxos, car le sultan avait pour lui la plus grande déférence. Mais après ? Quels cris, quels grincements de dents auraient accompagné les protestations de tous les princes chrétiens, y compris sans doute du roi de France ! Rákóczi aurait été la cible d'une campagne de calomnie et d'intimidation, il aurait été excommunié par le pape. Un déluge d'injures aurait accablé le traître, le renégat, l'apostat, le « chef de bande », le « chef pirate ».

Et puis, avec pour sujets d'anciens pirates enrichis, même repentis, il est peu probable qu'il aurait pu couler à Naxos les jours paisibles auxquels il aspirait.

Marseille, porte de l'orient aux XVIII^e siècle : Produits naturels du commerce

Il nous a été donné de pouvoir consulter l'Encyclopédie méthodique de Panckoucke (tome second) édité à La Haye en 1783. Ce volume traite du commerce à Marseille et est ainsi présenté : « Etat général de toutes les marchandises dont on fait commerce à Marseille, avec l'explication de leur qualité, à quoi elles servent, de quels lieux elles viennent en ladite Ville ; si c'est par mer, par terre, brutes ou fabriquées ; quelle quantité par estimation il en vient dans une année commune ; quelle en est sa valeur à Marseille, en quel lieu s'en fait la consommation. Cet état unique jusqu'ici en son espèce, et à la perfection duquel il ne manque rien, est un ouvrage posthume du célèbre M. Gaspard Carsueil, Négociant de la Ville de Marseille. »

Naturellement, à la fin du XVIII^e siècle, le commerce depuis l'Antiquité des produits originaires d'Orient ou de la rive sud de la Méditerranée, restait prépondérant, mais bien des denrées nous venaient aussi du Nouveau Monde deux siècles après sa conquête.

Nous nous sommes intéressé aux matières premières d'origine végétale et animale et les avons traitées en 3 groupes : celles destinées à l'alimentation, celles à usage industriel et celles pour la médecine.

Nombre d'entre elles n'appellent pas de commentaires et sont d'un usage courant banal. D'autres sont à remarquer pour l'imprécision de leur orthographe due à l'époque ou peut-être aussi à l'auteur. Enfin, certaines sont des curiosités qui traduisent la méconnaissance de leur nature il y a plus de 200 ans. Ainsi, les cochenilles destinées à la teinture sont étiquetées « graines » ; le corail est décrit comme une « sorte de plante qui naît dans la mer et se pétrifie » ; le musc, comme nous le verrons, est présenté comme un produit pathologique ; le tamarin est un « fruit à noyau qui croît aux Indes et qui a quelque ressemblance avec les dattes » ; les pignons sont appelés « noyau de pomme de pin » ; le poivre est qualifié de « gousse d'un arbre des Indes ». Et il y a aussi de nombreuses fantaisies orthographiques

qu'il serait fastidieux et inutile de signaler toutes. Par exemple : cicotrin pour socotrin, canfre pour camphre, etc...

PRODUITS ALIMENTAIRES

Un certain nombre sont bien connus et ne nécessitent aucune remarque particulière.

Ainsi pour les céréales : blé et riz ; les épices : cannelle de Ceylan appelée *cinamome*, la cannelle de Chine appelée *cassia lignea*, appellation commerciale anglo-saxonne, gingembre, girofle, giroflée, maniguette, poivre ; les aromates : câpres, carvi présenté comme une espèce de panais, coriandre, cumin, anis, safran ; des fruits : amandes, noisettes appelées *avelanes*, citrons, oranges et leurs zestes, dattes, figues, châtaignes, olives, pistaches, pruneaux, raisins secs nommés *pance* ; des graines : pignons, millet, *semen cartami* ; des légumes : aulx, lentilles, fèves, féverolles, pois chiches et autres ; du café ; de l'huile d'olive.

Qu'y a-t-il à retenir dans cette rubrique de denrées alimentaires » D'abord le mot *azerbes* qui désigne des débris de noix muscades venant par mer des Indes par la Hollande et destinés à être réexpédiés en France, en Espagne et au Piémont. A noter que l'on parlait de muscade mâle à propos des plantes sauvages abandonnées par la suite pour la muscade cultivée dite femelle.

Carpobalsami est une graine destinée à l'alimentation mais aussi à la médecine, en provenance de Gênes et des ports de Provence. L'Encyclopédie la dit entrant dans la composition de la thériaque. Rappelons au passage que la thériaque était un mélange complexe de nombreux produits, à base d'opium et sensé actif contre les morsures de divers animaux venimeux, du grec *thêr* = bête sauvage. Pour le Livre des simples médecines, il s'agit du baumier de Gilead ou baumier de Judée devenu baumier de la Mecque après l'invasion arabe, *Commiphora opobalsamum* Engl., de la famille de l'encens et de la myrrhe (burséracées) (= *Amyris opobalsamum* L.). Cet arbrisseau figure toujours dans la liste des drogues végétales de notre actuelle pharmacopée bien qu'inusité depuis des lustres.

Les graines de carthame, sous l'étiquette *cartami*, sont également désignées comme graines de *safranon* et servent à la médecine et à nourrir les péroquets (sic). Elles viennent d'Egypte par Alexandrie. *Safranon* est dû au fait que le carthame sert classiquement depuis toujours à frauder le safran.

Escayolle est aussi une graine pour nourrir les oiseaux, portant l'autre nom de graine de Canarie (sic). Faut-il entendre pour les canaris ou des îles Canaries, ce que suggère plutôt le nom scientifique *Phalaris canariensis* L. donné par Mérat et de Lens » Elles viennent de Tunis et d'Alger pour être réexpédiées en Provence et en Languedoc.

PRODUITS D'USAGES DIVERS

Il y a lieu ici aussi de distinguer plusieurs catégories d'importances très inégales :

I Teinture

C'est la catégorie qui comprend le plus grand nombre de produits.

ALCANETTE : racine qui vient de Tunis, du Languedoc et des terroirs de Marseille et part en Hollande. C'est *Alcanna lehmanii* Tineo (borraginacées), l'*orcanette* ou *orcanète* qu'on appelait *arcanne* au XIII^e siècle ou *alchanne*, du latin médiéval *alchanna* emprunté à l'arabe *al-hanna*. *Orcanette* date de 1398. En 1562, *arcanette* dérivait d'une altération du diminutif d'*arcanne*. Encore appelée buglosse tinctoriale ou grémil, elle sert à teindre en rouge par ses naphthoquinones. C'est un colorant autorisé pour les médicaments mais non pour les aliments. *Orcanette* est le nom actuel.

BOIS DE BRÉSIL : Encore connu sous le nom de brésillet, mot qui vient de braise pour sa couleur rouge, il s'agit du bois de différentes espèces de *Caesalpinia* venant du Brésil par le Portugal. Il a donné son nom au Brésil et non l'inverse.

BOIS DE CAMPECHE OU BOIS D'INDE : *Haematoxylon campechianum* L., cesalpiniacée d'Amérique centrale et de Jamaïque.

COCHENILLES : « Graines d'écarlatte ou vermillon ». *Kermococcus vermilio* Planchon sur *Quercus coccifera* L., chêne-kermès et autres chênes ; *K. illicis* L. sur *Q. ilex* L., chêne-vert ou yeuse. Origine : Provence, Languedoc, Espagne et Chypres (sic).

CORCOME : Etiqueté racine, mais c'est le rhizome de *Curcuma longa* L. (zingibéracées). Il vient des Indes par Alexandrie puis la Hollande. C'est la *terra merita* de Pomet, actuellement colorant autorisé pour l'alimentation et la pharmacie (E 100).

FAUVIL : Feuille du *Rhus coriaria* L. (anacardiacées), la corroyère ou sumac de Provence ou vinaigrier. Elle sert au tannage et à la teinture.

FUSTET : Bois de *Cotinus coggygia* Mill. et, à tort, *Rhus cotinus* L.

C'est le sumac des teinturiers ou arbre à perruques ou encore coque-cigrué. Il vient de Provence, d'Alexandrie et de Saïde (Saida). Le mot fustet vient du provençal.

GALLES : Présentées comme « fruits ou espèces de noix » venant du Levant (Alep, Saïde, Smirne) ou d'Italie (romaines) ou de Provence (légères, de pays). C'est un produit pathologique dû à la piqûre d'un insecte du genre *Cynips* dans les bourgeons de *Quercus infectoria* Olivier, chêne de Grèce, d'Asie mineure et d'Iran.

GARANCE : Racine de *Rubia tinctoria* L. et *R. peregrina* L. rubiacées originaires du bassin méditerranéen oriental. *Rubia* vient du latin *ruber* = rouge. Elle est connue aussi sous le nom d'*alizari*.

GAUDE : *Reseda luteola* L., résédacées. Herbe répandue de la Méditerranée à l'Iran et l'Afghanistan. Elle fournit un pigment flavonique jaune, la lutéoline. Gaude vient du germanique *Walda*. Attention à la confusion avec guède ou pastel qui teint en bleu et vient du carolingien *waisdo* : *Isatis tinctoria* L. (brassicacées).

GOMME AMMONIAQUE : Oléo-gommo-résine fournie par *Dorema ammoniacum* D. Don, apiacée d'Iran, d'Afghanistan et du Turkestan. Elle vient d'Alep et de Smyrne.

GOMME LAQUE : C'est une résine et non une gomme fournie par un insecte, *Coccus laccifera* (Pierre) Ding Hou, vivant sur différents arbres d'Inde et du sud-est asiatique.

INDIGUE : Pour indigo = indien en portugais. Famille de colorants bleus tirés de différentes espèces du genre *Indigo* (légumineuse) de l'Antique et du Nouveau Monde. Celui que mentionne le texte étudié vient des Indes occidentales donc d'Amérique.

JUS DE LIMON : Il vient de Gênes, de la Sicile, d'Espagne et d'Alexandrie. La teinturerie l'employait comme acidifiant.

ORSEILLE : « Composition de la mousse des rochers avec de la chaux et de l'urine ». Diverses espèces de lichens tinctoriaux du genre *Roccella*. Celui indiqué ici vient d'Auvergne mais la plupart proviennent des côtes d'Afrique, des Canaries et de Madagascar. L'urine servait à alcaliniser.

PASTEL : C'est la guède, *Isatis tinctoria* L. (brassicacées) venant du Languedoc. A ne pas confondre avec la gaude. Guède est peut-être d'origine gauloise venant du carolingien *waiado* toujours connue en russe sous le nom de *vaïda*. Les Bretons insulaires se teignaient le corps en bleu au pastel pour aller au combat.

PIRETTES : Racine venant de Tunis. Il s'agit du pyrèthre d'Afrique, *Anacyclus pyrethrum* (L.) Lagasca (astéracées). Pomet indique en effet que la racine de *pirèthre* vient par Tunis ; la plante est d'ailleurs originaire d'Afrique du nord. Employée en teinture, elle a aussi des usages médicaux en usage externe comme stimulant et rubéfiant contre les névralgies et les rhumatismes ; en usage interne, c'est un masticatoire sialagogue et antidontalgique.

RECOURT : « Suc d'une herbe destiné à la peinture et à la teinture des toiles ». Il vient des îles de l'Amérique. C'est le rocou ou *roucou* ou *roucourt* pour Pomet, *Bixa orellana* L. (bixacées). La graine fournit un colorant rouge actuellement E 160 b. Il sert pour soies, laines, cotons, cuirs, vernis, cirages, mobilier et fromage de Hollande. Ses autres noms sont *achiote*, *urucu*, *annato*, *arnotto*. C'est à lui qu'on doit l'appellation Peaux-Rouges.

SAFFRANON : « C'est du *saffran* (sic) sauvage produit par une plante qui fait une gousse pleine de filets (!) et qui fait une graine que les perroquets mangent ». Il vient d'Égypte par Le Caire et Alexandrie. On retrouve plus loin la graine sous le nom de *semen cartami* ; en effet, il s'agit du carthame, *Carthamus tinctorius* L. (astéracées). Son nom lui vient de l'hébreu *kartami* qui signifie teindre. Sa culture remonte à 3600 ans en Égypte en tant que colorant, puis à l'époque romaine comme oléagineux. Au Moyen Âge, on l'appelait safran bâtard ; il a d'ailleurs toujours été une fraude du safran.

TOURNESOL : Composition en pains venant du Languedoc. Cela n'a rien à voir avec le tournesol, *Helianthus annuus* L., astéracée bien connue comme plante à huile. Ici, il s'agit d'un colorant qui se forme par fermentation ammoniacale à partir de lichens tinctoriaux du genre *Roccella* et d'une euphorbiacée, *Chrozophora tinctoria* (L.) A. Juss., portant le nom de maurelle ou croton des teinturiers.

VERD DE VESSIE : Suc du fruit d'un arbrisseau épineux nommé nerprun » venant de Provence et du Dauphiné. En fait, il s'agit du nerprun

des teinturiers, *Rhamnus infectoria* L. (rhamnacées), connu aussi sous les noms de graine d'Avignon, graine de Perse et épine-cormier.

II Parfumerie

AMBRE GRIS : « Espèce de bitume poussé sur le rivage de la mer par les flots et qui s'endurcit à l'air et se forme ». Il vient du Brésil par la Hollande, le Portugal et du Maroc ou d'Alep. Il s'agit en réalité de concrétions intestinales de cachalots provenant des mollusques qu'ils consomment, et qui flottent sur la mer. On en trouve sur les côtes des Moluques, de Sumatra. On l'emploie en parfumerie pour son odeur musquée ; il a eu aussi des usages en médecine et en cuisine.

ASPICANARDY ou ESPICANARDY ou SPICANARDY : Nard indien venant du Népal sous forme de rhizome autrefois très estimé comme parfum. Ce nom vient de l'espagnol *espica nardo*. La drogue est fournie par *Nardostachys jatamansi* DC et *N. grandiflora* DC (valérianacées). Le dictionnaire de Furetière donne *spica nardi* pour lavande aspic, nous pensons par erreur.

BENJOIN : « Gomme odoriférante qui vient d'un arbre ». Il vient des Indes par la Hollande, l'Angleterre et le Levant. Le benjoin du Laos dit de Siam est, en termes chimiques, un baume obtenu par une incision du tronc de *Styrax tonkinensis* Craib. ex Hartwich (styracacées). Il a de nombreux emplois en parfumerie, en cosmétologie et en thérapeutique.

BOIS D'ALOES : « Lignum Aloes ». Il vient des Indes par la Hollande et Alep. Longtemps entouré de mystère sur sa vraie nature, le produit du commerce est actuellement connu comme étant *Aquilaria malaccensis* Lam. (thyméléacées). Ses autres noms sont bois d'agalloche, bois d'aigle, bois d'agar, bois d'asoalathe, bois de calambac, bois de garo, bois de Kilam. Il n'a rien à voir avec l'aloès, si ce n'est l'amertume.

CANFRE : « Gomme d'un arbre ». Le camphre n'est pas une gomme mais un constituant de l'essence de *Cinnamomum camphora* Nees et Eberm. (lauracées). On l'utilise en parfumerie, mais aussi en médecine comme analeptique cardio-respiratoire et antiseptique pulmonaire et en usage externe comme révulsif.

CIVETTE : « Odeur renfermée dans une manière de bourse qui est autour des aines de l'animal qu'on appelle civette ». Ce produit vient

par la Hollande et l'Angleterre. C'est le musc sécrété par les glandes périanales d'un mammifère carnivore de l'Ancien Monde de la famille des viverridés. L'Ethiopie fournit 90% de la production mondiale, le reste venant de l'Inde. La parfumerie l'emploie comme fixateur.

ENCENS : « Gomme d'un arbre ». L'encens ou oliban est une oléo-gommo-résine sécrétée par *Boswellia carteri* Birdw. et des espèces de burseracées voisines. On l'importe d'Egypte par Alexandrie. Depuis l'Antiquité, son utilisation n'a pas connu d'interruption jusqu'à nos jours.

EXTORAS : « Gomme d'un arbre ». C'est le storax, sécrétion du *Styrax officinale* L. (styracacées), l'aliboufier d'Orient et de l'Europe du sud. Inusité depuis longtemps, il a porté le nom d'encens des Juifs. Il se présente sous forme liquide ou en calamite, c'est-à-dire coulé dans des portions de roseaux ; il venait de Chypre, d'Alexandrette et de Smyrne.

FLEURS DE ROMARIN : Produit local pour l'obtention de l'essence, *Rosmarinus officinalis* L. (lamiacées).

IRIS : Le rhizome d'*Iris florentina* L. (iridacées), étiqueté à tort racine, sert en parfumerie pour les substances odorantes qui se développent au cours de la dessiccation.

MUSC : Produit animal destiné à la parfumerie et à la médecine, le musc est défini comme « sang grossier qui sort à moitié corrompu d'un animal des Indes au moyen d'une enflure qui crève ». Il s'agit du chevrotain porte-musc qui le sécrète dans des glandes périanales.

SEMENCE DE BEN : « Fruit d'un arbre qui sert à faire une huile qui sert à préparer les peaux aux parfums ». Elle vient d'Egypte par Alexandrie. Le ben, *Moringa aptera* Gaertn. (moringacées) est un arbre de Haute Egypte, de Syrie et d'Arabie. Sa graine fournit une huile résistant à la congélation et au rancissement ; elle sert en parfumerie pour l'extraction des essences de jasmin et de tubéreuse.

III Technique

AMBRE JAUNE ou SUCCIN ou CARABE (de l'arabe par le portugais) : « Suc gras de terre, endurci par la salure de la mer . Il vient des Indes par la Hollande. On en fait des colliers, des chapelets. C'est une résine fossile dure et cassante de *Pinus succinifer* Goepf (= *Pitioxylon succinifer*). Le principal gisement se situe autour de la mer Baltique, un autre se trouve en Birmanie. Frotté, il attire les objets légers par électricité élec-

trostatique, ce qui est connu depuis Thalès, 600 ans avant J.-C. Et explique son nom grec d'électron. Il a eu aussi des emplois en médecine.

AMIDON : Il vient de Hollande, de Hambourg et de Rouen. On l'emploie pour la colle, l'empois et pour ôter les taches.

AUFES ou ESPART : Fibre végétale venant d'Alicante et servant à la confection des cordages, des câbles, des ouvrages nattés et des filets madragues à pêcher « thouns ». Elle est fournie par *Spartium junceum* L., le genêt d'Espagne ou « jonc d'Espagne » (papilionacées).

Le mot vient du provençal *aufo*, de l'arabe *halfa*. Mais en français, *alfa* est *Stipa tenacissima* L. (poacées). Ne pas confondre avec *alfalfa* qui désigne la luzerne en anglo-saxon. A Marseille, le vallon des Auffes était le lieu de fabrication des cordages.

AVELANEDES : Capsules des glands du chêne velani : *Quercus aegylops* L., de Grèce et d'Asie mineure. Elles servaient au tannage des cuirs et venaient de Gênes, de Venise où on ne les chargeait que s'il n'y avait rien d'autre à charger.

BARILLES : Cendre d'une herbe servant à la fabrication du savon et du verre. Elle venait d'Alicante, de Carthagène et d'Almeria. Il s'agit de différentes espèces végétales dont on extrait la soude, *barilla* en espagnol.

BOIS : Divers bois sont utilisés pour la Marine, la menuiserie, la caisserie, les charpentes, la tonnellerie : châtaigner, chêne, hêtre, noyer, noisetier, pin, sapin. Le bois de gaïac, petit arbre des Antilles et de la côte nord de l'Amérique du sud, sert à faire des poulies.

GLU : Elle est fournie par les « grains » (= fruits) de gui avant maturité et de fruit de sebeste (voir ce mot).

GOMMES : « Humeur visqueuse qui sort de certains arbres ».

Gomme thurique = gomme arabique de l'*Acacia senegal* (L.) Willd. (mimosacées).

Gomme dragan = gomme adragante d'*Astracantha gummifer* (Rab.) Po-dlech (papilionacées).

On les emploie pour apprêter (gommer dit le texte) les étoffes, les rubans, les chapeaux.

Gomme laque, voir à « Teinture ».

GUTAGAMBA : « Suc d'une herbe » employé en peinture et en médecine. *Gutagamba* est le nom espagnol de la gomme-gutte. Elle vient d'Amérique centrale et est fournie par *Garcinia xanthochymus* Hook. f

et T. Anderson f. (clusiacées). C'est une résine servant de colorant pour vernis et peintures. On l'a autrefois employée comme purgatif mais elle n'était pas sans inconvénient.

HUILE D'ASPIC : Huile essentielle de la grande lavande, *Lavandula spica* D.C. (lamiacées) qui trouvait, paraît-il, une utilisation en peinture.

POIX : « Suc gras qui coule d'un arbre ». C'est *Picea abies* (L.) Karsten (conifères). Elle sert à calfeutrer les bateaux et enduire les câbles. Provenance : Provence et Hollande.

RUSQUES : « Ecorce de racine d'un arbre ». Du provençal *rusco* qui désigne le chêne-liège et son écorce. On l'emploie au tannage des cuirs. Qu'il puisse s'agir de la racine est surprenant ; c'est peut-être une erreur.

SALICOT : « Cendre d'une herbe ». *Salicot* est le mot provençal pour salicorne, *Salsola soda* L. (chénopodiacées). L'Encyclopédie de Diderot donne *salicornie*. Elle sert à la fabrication du savon et du verre ; son nom vulgaire est d'ailleurs *herbe au verre*. A ne pas confondre avec *salicoque* qui désigne la scille.

SANDARACHE : « Gomme » servant aux vernis et à la médecine, venant du Maroc. C'est la sandaraque, résine fournie par *Tetraclinis articulata* (Vahl) Masters, conifère d'Afrique du nord. Son emploi actuel est dans l'industrie des vernis.

SANG DE DRAGON : « Composition qui se fait de la liqueur d'un fruit qui a la figure d'un dragon » (!). Cette résine rouge engluie les écailles du fruit de *Daemonorops verticillaris* (Griff.) Martius et *D. macrophylla* Becc., palmiers grimpants d'Indochine. Elle est destinée à l'industrie des vernis et peintures.

SEBESTE : « Fruit d'un arbre » venant de Sayde c'est-à-dire Saïda, l'ancienne Sidon de Syrie. La macération de ce fruit dans l'eau fournit une glu dite d'Alexandrie. Les arbres sont *Cordia myxa* L. de l'Inde et *C. africana* Lam. (borraginacées).

TABAC : Les usages de cette feuille sont trop connus pour qu'on s'attarde sur cette drogue venant d'Amérique du sud.

TEXTILES : On trouve sans étonnement dans le trafic du port de Marseille des textiles connus depuis l'Antiquité, tels le chanvre, le coton et le lin, ce qui ne nécessite aucune considération particulière.

IV Divers

COQUE DU LEVANT : Fruit d'*Anamirta cocculus* Wight et Arnott (ménispermacées), liane du sud-est asiatique qu'on recevait par les ports du Levant, d'où son nom. On l'utilise pour la pêche.

FLEURS D'ASPIC : Destinées aux bains et étuves, *Lavandula spica* DC (lamiacées).

SOUDE ou SOUTE ou BOURDE : Mélange de sel et de soude pour fabriquer le verre et le savon. Ce sel est fourni par *Salsola soda* L. (salsolacées), la soude dite d'Alicante venant de ce lieu mais aussi de Carthagène et d'Almeria.

MEDECINE

Cette rubrique comporte plus d'une centaine d'espèces. Nous y avons relevé bon nombre de celles traitées dans notre article « Drogues d'autrefois » (Bull. Soc. Linn. de Provence, 1998) auquel nous renvoyons le lecteur. Nous ne traiterons que celles de valeur historique ou qui posent problème, en négligeant celles bien connues ou déjà vues pour d'autres usages.

ACACIA VERA : « Suc du fruit d'un arbrisseau » venant d'Egypte par Alexandrie. Il s'agit d'*Acacia vera* Willd. = *A. arabica* Willd. = *Mimosa nilotica* L., mimosacée qui fournit la gomme arabique.

AMOMI VERUM : Il nous est dit que cette graine qui vient des Indes par la Hollande entre dans la composition de la thériaque. C'est vraisemblablement une amome.

APIOS ou SCHINE ou ESQUINE ou CHINE : Racine venant de Smyrne et d'Alep. On a sans doute à faire à la racine de *Smilax china* L. (smilacées), la squine, originaire des bords de la Caspienne et d'Extrême-Orient, qui était utilisée comme antigoutteux, antisyphilitique et dépuratif. Chez Dioscoride, *apios* désigne une sorte d'euphorbe purgative, *Euphorbia apios*, dont la racine est donnée comme éméto-cathartique par Lemery sous le nom de tithymale, ancien nom du genre euphorbe.

Il y a lieu de remarquer qu'en grec *apios* désigne le poirier, mais que ce nom a été par la suite donné à plusieurs espèces à racine charnue ou tuberculeuse plus ou moins en forme de poire. Mais ce nom a été aussi appliqué à une glycine, *Glycine apios* L. (= *Apios tuberosa* Moench) à tubercules farineux comestibles, et à une gesse, *Lathyrus tuberosus* L., *apios* bâtard pour certains (papilionacées), et à *Bunium bulbocodium* L.

AZARUM : Racine du Dauphiné et de Provence utilisée comme amer et carminatif. *Asarum europeum* L. (aristolochiacées).

CIPERI : Racine venant de Candie. Elle pose un problème d'identification ; nous pensons au souchet, *Cyperus esculentus* L. (cypéracées) en l'absence de toute autre information.

COTE DOUCE et AMERE : Ce sont les appellations sous lesquelles figure le *Costus*, drogue à problème traitée dans l'article « Drogues d'autrefois ».

CUCUBE : Graine venant d'Alep par la Hollande. Cucube est le premier nom apparu en français pour désigner le cucubale, *Cucubalus baccifer* L. (caryophyllacées) ou cornillet baccifère. D'après Lemery, la plante « humectante, rafraîchissante, propre pour les pertes de sang, étant prise en décoction ».

CUCUMULE : « Agaric femelle » (!) venant d'Orient. On désignait à l'époque 2 espèces de polypores parasites des conifères sous les noms d'agaric mâle et agaric femelle, distinction fréquente dans les appellations populaires reposant sur la morphologie. C'est l'agaric femelle qui était préféré comme plus efficace. *Ungulina marginata*, le polypore du mélèze ; on lui reconnaissait des propriétés vomitives, antisudorales et anti-asthmatiques.

DAUCUS CRETICUS : Fleurs d'Athamanthe, *Athamanta cretensis* L. (apiacées) venant de l'Inde par la Hollande. La table de 1974 indique que c'est le fruit qui est utilisé.

DERONICUM ROMANUM : Fruit d'une astéracée venant de Rome et de Provence. Du persan *daranak*, *Deronicum* est le nom latin médiéval correspondant à l'actuel doronic. Pour Littré et Gilbert, il s'agit de *Doronicum pardalianches* L. qui a les mêmes propriétés que l'arnica. Mais aussi bien Pomet que l'Encyclopédie et la table de 1974 donnent la racine comme partie utilisée.

EPITIMI : « Espèce de *capilemens* qui viennent sur le *thin* (sic) et autres plantes. C'est la cuscute, *Cuscuta epithimum* Murr., parasite non chlorophyllien à tiges filamenteuses, ce que traduit le mot *capilemens* signifiant chevelu.

ESTECADES ou STECADES : Fleurs de deux sortes : estacade arabe et estacade citrin. Origine : Provence et Candie et réexpédition en Angleterre. L'estacade arabe est *Lavandula stoechas* L. qui est apparue au Codex de 1884 comme antiseptique et vulnérable ; c'est la lavande

d'Hyères. Lestecade citrin ou *Stoechas citrina* pour la couleur jaunâtre de ses capitules est une immortelle, *Helichrysum stoechas* (L.) Moench (astéracées), employée comme vulnéraire comme la lavande par la plupart des chirurgiens médiévaux.

EZULA « Herbe ». L'ésule, *Euphorbia esula* L., était employée pour sa racine hydragogue c'est-à-dire violemment purgative ; elle était aussi appelée rhubarbe des paysans. La petite ésule ou tithymale est *E. cyparissias* L., l'euphorbe petit-cyprès. La grande ésule est *E. palustris* L.. Tithymale est le nom que les Grecs donnaient aux euphorbes.

FLEURS d'ASQUIMAN ou ASQUINANTI : Venant par mer de Venise qui les tenaient de l'Arabie heureuse. Pomet les donne pour squaenanthe ou schoenanthe ou esquinant. C'est le « jonc odorant », *Cymbopogon schoenanthus* Spreng. (= *Andropogon schoenanthus* L.) poacées.

FENUGREC ou FENOUIL GREC ou SINEGRE : Légumineuse bien connue depuis l'Antiquité, elle a été trouvée dans des tombes à Lalibela en Ethiopie, ce qui signe sa présence et son commerce de longue date dans le bassin méditerranéen.

FOLIUM INDI ou MARABATRON : « Feuille d'une espèce de laurier » venant d'Inde par Alep. C'est le *malabathrum* ou *cassia lignea*, c'est-à-dire *Cinnamomum javanicum* Bl. (= *Laurus malabathrum* Burm.), lauracées.

GARBEAU de GOMME ARABIQUE : Rebut de gomme arabique qui est « une humeur visqueuse qui sort de certains arbres ». Elle provient d'Alexandrie, de Barbarie (Afrique du Nord) et de Salez. Elle entre dans des mixtions pour emplâtres.

HIPOSCUIDITE ou HYPOCIDITES : « Suc d'une herbe » venant de Candie et du Languedoc. C'est le suc d'hypociste, *Cytinus hypocistis* L. (raffléasiacées) destiné à la thériaque mais inusité depuis longtemps.

JUJUBES ou CHICOURLES : Fruits de *Zizyphus sativus* Gaertn. (rhamnacées)

LADANUM : « Certaine graisse qui se trouve attachée sur les feuilles d'un arbrisseau appelé Ledum », venant de Chypre. C'est la résine du ciste de Crète, *Cistus creticus* L. et *C. ladaniferus* L. (cistacées). Elle est utilisée aussi en parfumerie comme substitut de l'ambre gris. Mais le *Ledum* est une éricacée arctique indiquée ici par erreur.

LIGNUM ALOES : Voir au paragraphe « Parfumerie » Bois d'aloès.

LIGNUM BALSAMI : Bois de baumier venant des Indes. Peut-être s'agit-il du baumier de Judée, *Amyris opobalsamum* L. (burséracées).

MECOACAN ou MACADOUSIN : Mecoacan est le nom d'une île. Potet donne *mechoacam*. Racine purgative venant des Indes occidentales par Cadix. Elle porte les noms de rhubarbe sauvage des Indiens, scammonée ou bryone d'Amérique, rhubarbe blanche et jalap blanc pour ses propriétés purgatives. Ce n'est pas une polygonacée mais une convolvulacée, *Convolvulus mechoacan* Vitm. qui figure encore à la table des drogues de notre pharmacopée au même titre que les autres convolvulacées à résines purgatives, jalap et scammonée.

MECONIUM : Racine venant des Indes occidentales. Le sens premier de *meconium* désigne le suc obtenu par expression des têtes et des feuilles de pavot (*mêkon* en grec). Mais le problème est qu'ici il s'agit d'une racine venant de plus du Nouveau Monde où le pavot était inconnu.

MERTILLE : « Graine de mirthe » (sic) »

OPIUM : « Jus d'une espèce de pavot ». « Les Turcs en usent beaucoup pour s'assoupir et faire leurs prières ». Il vient de Smyrne, Alep et Saralie. La définition officielle de l'opium est : latex épaissi obtenu par incision des capsules de *Papaver somniferum* L. var. *album*. On l'exploite pour ses alcaloïdes, dont le principal est la morphine.

ROSES de PROVINS : Rose rouge, *Rosa gallica* L.. Ses fleurs sont utilisées pour leurs tanins astringents en usage externe en collutoires et gargarismes et en cosmétologie sous forme de lotions.

RUBEA MAJOR : *Rubea* pour *Rubia*. C'est la garance déjà vue au paragraphe "Teinture", son emploi principal. En médecine, on lui attribuait des propriétés toniques, diurétiques, apéritives et emménagogues.

SAGAPENUM ou SAGAPIN ou SEGAPENUM : Gomme-résine de *Ferula persica* Willd., apiacée de la Perse et venant par Alep et Smyrne. Très usitée autrefois au même titre que les autres gommés-résines de la même famille, *asa foetida*, *galbanum*, gomme ammoniacque, elle est tombée dans l'oubli depuis longtemps mais figure toujours à la Table des drogues de 1974.

SALSAFRAS : Racine de *Sassafras officinale* Nees et Eberm. (lauracées), arbre du Brésil et du Guatemala ; elle nous parvenait par la Hollande. L'écorce et la racine étaient employées comme sudorifique et dépuratif.

Nos remerciements vont à Geneviève BELLUT pour sa quête d'informations précieuses.

Références

- BONNARD J. et SALMON Am. *Lexique ancien français*, Paris : Hon. Champion, 1982.
- DAUZAT A., DUBOIS J., MITTERAND H., *Nouveau dictionnaire étymologique*, Larousse, 1968.
- DECHAMBRE A., LEREBOULET L., *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, Paris : Masson, 1864-1889.
- DELAVEAU P., *La mémoire des mots*, Paris : Parienté, 1995.
- DIDEROT D., *Encyclopédie*, 1751.
- DORVAULT F., *L'Officine*, Paris : Vigot, 1928.
- LAROUSSE, *Le Larousse pour tous*, 2 vol., Paris, 1913.
- Grand Dictionnaire Universel du XX^e siècle*, 1929
- Grand Dictionnaire Encyclopédique*, 1982-1985
- LEMORDANT D., *Drogues d'autrefois*, Bull. Soc. linn. Provence, 1998.
- Promenons-nous dedans les bois*, B. Soc. linn. Pr., 2003.
- Le livre des simples médecines*, Paris : BNF, 1986
- LEMERY N., *Dictionnaire universel des drogues simples*, Paris : Vve d'Houry, 1733.
- LITTRE E., *Dictionnaire de la langue française*, Paris : Hachette, 1886.
- LITTRE E., GILBERT A., *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie et des sciences qui s'y rapportent*, Paris : J.-B. Baillière et fils, 1908.
- MATHON Cl.-Ch., *Teintures et textiles végétaux et animaux*, Poitiers : Faculté des Sciences, 1987.
- MERAT FV., DE LENS A.J., *Dictionnaire de Matière médicale* (6 vol.), Paris : J.B. Baillière, 1829-1834.
- PLANCHON L., BRETIN P., MANCEAU P., *Précis de Matière médicale* (2 tomes), Paris : Maloine, 1946.
- Dictionnaire provençal, Le Trésor des félibriges*, Aix-en-Provence : Remondet-Aubin, 1886.
- Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, Paris, 1759.
- POMET, *Histoire Générale des Drogues*, Paris : J.B. Loyson et A. Pillon, 1694.
- Tout votre jardin*, Paris : Tallandier, 1969.

Ritwik Ghatak, un cinéaste visionnaire

Ritwik Ghatak, né en 1925, mort en 1976 à 51 ans dans le dénuement, auteur de pièces de théâtre, traducteur de Bertolt Brecht en bengali, scénariste, acteur, critique de cinéma et réalisateur de documentaires et de films de fiction, a laissé une marque indélébile sur le cinéma indien et bengali. Contemporain de Satyajit Ray, rejeton « tagorien » d'une famille aristocratique et auteur d'une oeuvre sophistiquée et équilibrée, Ghatak en est à l'opposé. Son admiration pour Tagore par la dimension « dionysienne », excessive, mélodramatique et d'un romantisme exacerbé et visionnaire désespéré est enracinée dans la culture indienne, classique et populaire, sa philosophie politique étant un marxisme mâtiné de Jung et de spiritualité hindoue. De ce chantre du Bengale on peut penser qu'il fait siennes ces paroles d'un de ses personnages de 'Mi bémol' : « Je ne puis diviser mon propre coeur, je suis à la recherche du rythme du Bengale, des hauteurs de Darjeeling et à travers les fleuves et plaines jusqu'à la mer ». La première rétrospective de son oeuvre n'eut lieu que deux ans après sa mort, à Madras en 1978, mais il est devenu une légende aujourd'hui, salué comme un maître par les cinéphiles indiens et occidentaux, à l'égal des plus novateurs parmi les cinéastes indiens, son « compatriote » Satyajit Ray en tête, lequel écrivait : « Ritwik est l'un des rares talents produits par le cinéma de ce pays, presque tous ses films sont marqués par l'intensité des sentiments, couplée d'une compréhension imaginative de la technique cinématographique, de Poudovkine au néoréalisme italien ». Homme de gauche « inclassable » -pilier des syndicats de techniciens tout au long de sa carrière- à partir de 1943, membre de l' « Indian Peoples Theatre Association » (IPTA) affiliée au Parti Communiste qui révolutionna le théâtre et en partie le cinéma, avant d'en être exclu pour « trotskisme ». Il fonda alors sa propre troupe, le « Group Theatre » (1954-58). Emigré à Calcutta en 1948 avec sa famille bourgeoise libérale originaire du Bengale oriental, au lendemain de la « Partition » de 1947, il est traumatisé par le fanatisme, les massacres, la dislocation des familles et de la nostalgie pour une jeunesse d' « enfant sauvage » laissée sur les rives de la Padma (un bras du Gange) au Bengale oriental. Son bref passage (1964-65) comme professeur et vice-directeur

du célèbre « Film and Television Institute of India » (FTII) de Poona - a, du fait de son rayonnement personnel et de sa proximité avec les étudiants, profondément marqué une générations de « nouveaux cinéastes », tels Kumar Shahani et Mani Kaul entre autres, son oeuvre étant au centre de nombreux commentaires et études en Inde et à l'étranger. Par ailleurs, en vingt-cinq ans de carrière, il a réalisé 26 films, dont 7 documentaires et 5 courts métrages, dont les différents niveaux d'interprétation ont souvent troublé le public. Il a évidemment écrit lui-même les scénarios de ses films. Symptomatique d'une personnalité sans compromis (et probablement des ravages de la tuberculose et de l'alcoolisme, à ses yeux « l'ultime voie vers le salut », dans sa filmographie répertoriée par l' « Encyclopaedia of Indian Cinema », pas moins de 6 films sont signalés comme inachevés et un autre comme non-crédité.

Les principaux films de fiction de Ritwik Ghatak

'Le Citoyen', le premier film à ses yeux « authentiquement réaliste » du cinéma bengali, est un appel à l'action politique directe – bien que sur un mode mélodramatique- 'Le Citoyen' (*Nagarik*, 1952), avec le grand acteur issu du théâtre, Kali Bannerjee, est réalisé en « coopérative » (la pellicule vierge est offerte, les laboratoires et le studio participent à la production) mais à cause d'un homme d'affaires sans scrupules, il ne fut projeté que 25 ans plus tard après sa mort donc, pendant deux semaines à Calcutta dans une copie très endommagée.

Sans travail, Ramu – l'un des millions de réfugiés de la « Partition » échoués à Calcutta – tente désespérément de faire vivre sa famille issue de la moyenne bourgeoisie, composée des parents, de sa soeur Sita et d'un petit frère, Pintu. Son rêve, épouser Uma et construire une maison belle comme un « chromo » donne un sens à sa vie, d'autant que la maigre pension du père ne suffit pas à faire oublier à sa femme la belle demeure laissée au Bengale oriental (devenu le Pakistan oriental). Mais les choses s'aggravant, la famille doit se contenter d'une survie qu'elle aurait considérée comme dégradante auparavant, avant de prendre un locataire, Sagar, qui s'éprend de Sita, laquelle est prête à partir avec lui pour soulager sa famille et tente de redonner espoir à Ramu, mais Uma est lasse d'attendre. Finalement, la famille doit céder la maison à d'autres réfugiés - dont on pressent qu'ils connaîtront la même trajectoire qu'eux -, s'installant dans un bidonville et abandonnant toute aspiration individuelle. C'est alors que Ramu met ses espoirs dans le combat politique pour l'égalité de toutes les classes.

Un film singulier entre tous de Ghatak, '*Ajantrik*' : 'L'Homme mécanique' (ou 'l'Homme-Auto', 1958) ou encore 'La Pathétique Erreur', dont le titre en bengali signifie le « non-mécanique », révèlent l'audace et l'originalité de Ghatak dans un film où la nature, et les êtres les plus proches d'elle est utilisé comme métaphore pour rendre les émotions humaines mais celles-ci tendent à être négatives puisqu'elles sont mues par la rapacité du capitalisme et une industrialisation dévastatrice pour les rapports humains et la survie de la nature. Ce film mêle comme dans ses autres films tour à tour comédie et mélodrame en huit épisodes – ou plutôt « histoires »- dont celle du chauffeur de taxi (une vieille Ford) dans une petite ville industrielle et minière du Bihar, resté humain, un fou ou un enfant. Son seul plaisir est de se retrouver devant les paysages vierges et les danses animistes des populations *adivasiés*, aborigènes *oraon* locales (adolescent, Ghatak fit plusieurs fugues chez eux, de son Bengale oriental natal). Originaire du Bengale oriental, émigré à Calcutta en 1948 avec sa famille bourgeoise libérale bengali au lendemain de la « Partition » de 1947, il est traumatisé par le cortège de fanatismes, massacres, dislocation des familles et nostalgie de sa jeunesse sauvage laissée sur les rives de la Padma (un bras du Gange, Bengale oriental...) « quand c'était le temps de notre enfance » disait-il, un thème récurrent de ses films. '*Ajantrik*' fut donc un échec, comme son film suivant, 'Le Fugitif' (*Bari Theke Paliye*, 1959), tout entier centré sur un gosse des bords du fleuve rêvant de découvertes et de fugues à Calcutta et rencontrant la chaleur humaine mais aussi les règles sociales cruelles, avant de retourner chez ses parents, désillusionné quant aux merveilles de la ville.

Trois allégories sur le drame de la « Partition »

L'année suivante, il signe un chef d'oeuvre du cinéma bengali et indien et l'une de ses plus puissantes oeuvres novatrices, 'L'Etoile cachée', titre d'un vers de Shakespeare (*Meghe Dhaka Tara*, 1960), l'un des films qui suscita le plus de débats en Inde malgré une surenchère de sentimentalité. 'L'Etoile cachée' est le premier de trois films successifs, avec 'Mi bémol' et 'Subarnarekha' où l'auteur approfondit les dimensions tragiques de la 'Partition' en se servant une fois encore des mythes indiens, en particulier celui de la « Déesse-Mère », spécialement vivant au Bengale (cf. 'La Déesse' de S. Ray). Dans ce film, Rikwik Ghatak expose un thème universel, avec à la fois ses aspects bienveillants et terribles, qui font partie de notre civilisation depuis l'antiquité, mêlé à nos mythes, épopées, textes sacrés et folklore. Au premier abord, 'L'Etoile cachée' est un mélodrame traditionnel même si les

personnages possèdent une densité psychologique et une dimension réalistes. A la fin des années 1950 à Calcutta, peu après l'Indépendance, la 'Partition' et les désastreuses famines de la décade précédente, Nita, la fille aînée et plutôt quelconque d'une famille de réfugiés vivant dans un bidonville, travaille pour aider matériellement les siens, en particulier pour financer les études musicales de son frère aîné, Shankar, devenu chanteur de *ragas*, Nita reculant son mariage avec Sanat, un étudiant en sciences qui n'a pas encore terminé ses études. Mais il la trahit pour sa jeune soeur, Gita, belle et sensuelle, l'antithèse de Nita. Celle-ci, plus que jamais, est l'unique soutien de la famille bien qu'elle soit atteinte d'une tuberculose qui empire, son seul désir étant de revoir les vertes collines où elle s'était rendue avec son père et son frère des années auparavant. Devenu célèbre, Shankar revient inopinément, achète une maison pour la famille en Assam au pied de l'Himalaya et Nita comprend qu'elle a sacrifié sa vie, son bonheur et sa santé pour rien. Ainsi Ghatak est littéralement obsédé par le sens symbolique du culte de la « mère » dans la tradition indienne en introduisant en parallèle les légendes bengalies sur la déesse Durga (Kali) qui a le pouvoir illimité de détruire, mais aussi de guérir et d'apaiser, telle Nita qui se sacrifia pour sa famille. L'année suivante, 'La Rivière Subarnarekha' (1962, sorti en 1965) est un des films marquants de l'histoire du cinéma indien et l'oeuvre maîtresse de Ghatak, servi par des images magnifiques et interprété par des acteurs bengalis exceptionnels : Madhabi Mukherjee, Abhi Bhattacharya, Bijon Bhattacharia et Jahar Roy. Dans un camp de réfugiés de la 'Partition', à Calcutta en 1948, Ishwar et sa jeune soeur Sita rejoignent d'autres déracinés, comme Hariprasad, un professeur idéaliste avec sa famille. Puis s'y adjoint une femme de basse caste, dont il recueillent le jeune garçon, Abhiram, après qu'elle eût été violée par un *zamindar* (collecteur d'impôt), Ishwar trouve un emploi dans une fonderie sur les rives de la Subarnarekha. Lil veut envoyer Abhiram étudier en Europe, d'autant que son partenaire en affaires désire l'éloigner car le jeune homme est un « intouchable », ce qu'il ignorait, et découvre, en reconnaissant une vieille femme, sa mère mourante à la gare. La topographie précitée annonce le côté sombre et par moment expressionniste et extériorisé du film, surtout à la fin lorsque Ishwar frôle l'inceste. Celui-ci veut contraindre sa soeur à épouser contre son gré son patron, mais Sita s'enfuit le soir du mariage pour rejoindre Abhiram à Calcutta. Ils se marient et ont bientôt le jeune Binu, puis le jeune homme est tué dans un accident et la misère pousse Sita à se prostituer, alors que de son côté, Ishwar tente de se suicider. Alors, son ami Hariprasad, se trouvant

sans lunettes dans le taudis d'une prostituée, ne reconnaît pas sa soeur Sita, laquelle, horrifiée, se suicide. Alors Ishwar repart en titubant, le couteau à la main avant d'être arrêté, s'accusant lui-même du crime (dans sa tête au moins pour sa responsabilité dans la déchéance de Sita). On peut voir dans 'Subarnarekha' une synthèse de l'oeuvre de Ghatak : déracinement, nostalgie de l'unité perdue, nécessité de trouver un toit et la sécurité, les lieux du fleuve de l'enfance, terre stérile opposée au vert paradis perdu à Calcutta, la musique des chants de Tagore et une palette esthétique à son sommet.

Retour au fleuve primordial

Après plusieurs films inachevés, c'est dans son Bengale Oriental adoré, devenu le Bangladesh indépendant (en 1971), que Ghatak tournera un film d'un immense lyrisme, à la fois un testament spirituel et sa propre 'recherche du temps perdu', celle de son adolescence d'avant le traumatisme de la « Partition ». Produit par le Bangladesh (avec des acteurs bangladais), 'Un Fleuve appelé Titash' (*Titash Ekti Nadir Naam*, 1973) incorpore à la manière de la sculpture indienne classique selon le réalisateur Kumar Shahani, « peut-être plus que dans ses autres films, le Christ et la déesse 'trois fois née' associée au fleuve nourricier ». Dominée par Berlanti (l'extraordinaire Rosy Samad), c'est, sous le signe de la folie, une allégorie (située dans les années 1940), de la vie, puis de la disparition d'une communauté de pêcheurs condamnés à partir les uns après les autres sous les coups du progrès, incarné par les *babus* rapaces (les « messieurs ») venu de la ville. Ceux-ci, une fois la rivière complètement asséchée, exploitent les pêcheurs et investissent leurs lopins pour une bouchée de pain afin de les transformer en rizières hautement rentables, alors qu'une musique déchirante accompagne les péripéties du film. Le lendemain de ses noces, Kishore, un pêcheur, se voit enlever sa jeune épouse par les pirates du fleuve mais la jeune femme s'échappe en se jetant à l'eau avant d'être recueillie par les pêcheurs d'un autre village, mais devenu fou, Kishore ne reconnaît pas sa femme, ni celle-ci son mari, et la jeune femme assure la subsistance de son fils et d'un fou dont elle a pitié, ne découvrant la vérité qu'à la veille de leur mort à tous deux. (cf: 'The Name of a River' (*Ek Nadir Naam*, 1997) –coprod. NFDC/ British film Institut- documentaire d'Anup Singh, l'oeuvre et l'itinéraire intellectuel de Ritwik Ghatak à travers ses images mythiques, culturelles et historiques).

L'homme et l'animal dans l'Est de l'Afrique

Textes réunis par Alain Rouaud. Paris : Les Ethiopisants associés, 2006, 250 p.
(En vente au service librairie de l'INALCO, 1 rue de Lille)

Voici un livre à la fois très sérieux, très savant et en même temps tout à fait plaisant et fort stimulant. Sérieux parce qu'il est l'œuvre de spécialistes, principalement anthropologues spécialistes des sociétés de l'Afrique orientale, et qu'il nous livre des observations de première main. Stimulant parce qu'il touche un domaine finalement peu étudié sous cet angle : les rapports de l'homme et de l'animal, voire de l'animal et du sacré, dans un monde où le désordre écologique commence à devenir inquiétant et où la place réciproque des hommes et des animaux est remise en question. Il suffit de penser aux polémiques qui opposent en Europe les partisans du retour de l'ours ou du loup dans nos montagnes qui posent le problème du difficile équilibre entre animaux sauvages et animaux domestiques ainsi qu'à la peur qu'ont suscitée dans les dix dernières années la crise de la vache folle et la grippe aviaire, pour s'en convaincre. Ce regard sur les sociétés agricoles, pastorales ou chasseresses de l'Afrique orientale, montrant les liens qu'elles ont toujours tissés, par nécessité, entre l'homme et l'animal, pourrait peut-être nous aider à réfléchir sur nos propres difficultés.

En voici un exemple : Lors de la crise de la vache folle et de celle de la grippe aviaire, on a abattu par milliers (par millions même sans doute) des animaux pour éviter le risque très élevé de contagion. Les images d'abattage et de crémation des animaux qui ont été diffusées çà et là à la télévision nous ont à la fois rassurés et quelque peu terrifiés, en évoquant le souvenir d'autres bûchers. Était-ce vraiment nécessaire ? La question a été posée. Eh bien on trouvera dans ce livre un conte somali qui raconte la manière dont des bergers ont agi pour isoler une vache « folle » (il ne s'agit pas du tout de la maladie qui a sévi en Europe, et le risque n'est pas du tout le même) dans un troupeau sans le détruire tout entier : « *On les sépara (en deux). Ceci fait, une des moitiés se calma et guérit de sa folie. On redivisa en deux la moitié encore folle en mettant à l'écart celles qui se calmaient. On continua à les partager de*

cette façon. Quand le troupeau tout entier se trouva assagi et qu'il n'y en eut plus que deux à se donner des coups de dents, on les sépara. L'une retrouva ses esprits. Et là ne resta qu'une seule vache folle qui se mordait toute seule. On comprit qu'elle était possédée et qu'elle était à l'origine de toute cette perturbation. On l'égorgea sans plus attendre ». La leçon ne vaut pas telle quelle, évidemment, la situation n'est pas la même, mais cela fait réfléchir. Il en est ainsi de tout le livre.

Voici les Waata du Tsavo, au Kenya, parents des populations Oromo voisines qui sont des éleveurs. Eux sont des chasseurs, pratiquant une hyper-spécialisation cynégétique, qui touche non seulement le domaine économique et social, mais aussi la pensée des et le rapport au monde. Ils chassent à l'arc, principalement l'éléphant qui leur fournit le plus gros de leurs revenus (l'ivoire, qu'ils échangent et la viande qu'ils consomment) mais aussi des animaux de moindre importance quand l'éléphant leur fait défaut, les femmes ajoutant à cela le produit de la cueillette (céréales sauvages et miel) et de quelques cultures au village. Mais ils s'identifient si fortement à leurs pratiques de chasse qu'ils établissent une sorte d'identification entre l'homme et l'animal, le chasseur et l'éléphant qui représente l'identité waata. Et même avec leur armement : dans le mythe c'est l'arc et la flèche qui créent l'homme avant d'être fabriqués par lui. Et le comportement du chasseur dans la traque du gibier comporte un véritable mimétisme avec celui de l'animal : en particulier le sens olfactif et la rapidité (J.-L. Ville : « L'éléphant est notre ancêtre ». Histoire et construction identitaire chez les Waata du Kenya, p. 29-55). Passionnant.

Nombre de populations connaissent des interdits (de chasse et de consommation) sur certains animaux sauvages, soit parce qu'ils sont considérés comme bénéfiques et qu'il y a avec eux un lien d'alliance ou de filiation et dans ce cas on les protège et évidemment, on ne les mange pas ; soit parce qu'il y a rejet d'une espèce que l'on proscrie et donc qu'on ne chasse pas non plus. Ainsi les Imogu (du groupe BÉRI au Tchad et au Soudan) sont-ils « gens de l'autruche », animal auquel les lie le mythe d'origine du clan et qui tient une grande place dans la vie quotidienne, en particulier lors des alliances matrimoniales et dans les rituels liés à la chefferie. (M.-J. Tubiana : L'alliance d'un homme et d'un animal : les Imogu ou « gens de l'autruche », p. 78-91). Passionnant aussi !

Et si vous voulez tout savoir sur le nom du chat et les noms de chat en Ethiopie, reportez-vous au long article très documenté d'A. Rouaud (p. 111-165). Vous y apprendrez, entre autres, que le chat « abyssin » a

été inventé par les Anglais. J'aimerais bien savoir ce qu'il en est du chat des Chartreux : il y a beaucoup de chats dans les églises et les monastères éthiopiens (ils chassent les souris dévoreuses de manuscrits). En serait-il de même à la Grande-Chartreuse ?

D'autres articles, non moins savants et non moins passionnants, traitent du lémurien et du chien à Madagascar, du chameau afar et somali, d'ornithologie au Kenya et de la représentation de l'animal sauvage chez les éleveurs du Tchad. Le menu est varié, copieux, mais nullement indigeste.

Michel PERRET

Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares

Texte édité par Ferenc Tóth
Paris , H. Champion, 2004, 382 p.

Bien que les références au baron de Tott et à ses oeuvres soient fréquentes dans les études ottomanes, il a fallu attendre récemment pour voir se réaliser des travaux d'importance sur lui¹. Comment expliquer qu'un texte aussi célèbre que les « Mémoires ... sur les Turcs et les Tartares » ait attendu deux siècles pour être réédité en français ? Grâce au professeur Ferenc Tott, chercheur hongrois francophone, nous disposons enfin d'une réédition moderne et indexée de ce texte si utile.

Parti à Constantinople avec son père pour y apprendre les langues orientales, François de Tott (1733-1793) fit un parcours original qu'il est difficile de retracer par un portrait traditionnel ou de résumer simplement. D'origine hongroise par son père et française par sa mère, il fut successivement militaire, étudiant en langues orientales, diplomate, stratège, ingénieur et écrivain. Grand voyageur, il défendit Constantinople contre la flotte russe, réorganisa l'armée ottomane, la fabrication de ses canons et inspecta les échelles du Levant. Il finit par retourner dans la patrie de

1. Ferenc Tóth, La carrière d'un diplomate au siècle de Lumières : François baron de Tott (1733-1793), thèse d'habilitation, sous la direction de M. le professeur Jean Béranger, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), juillet 2002.

ses ancêtres paternels pour y finir ses jours dans une certaine solitude. Sa nombreuse descendance compte aujourd'hui plusieurs des grands noms de l'aristocratie française et européenne.

Dans une introduction très documentée, le docteur Tóth résume en une dizaine de pages la biographie de son homonyme alors célèbre par ses écrits mais resté relativement discret dans sa vie privée. Il resitue les « Mémoires ... » dans leur contexte de l'époque et éclaire leur importance au travers des réactions élogieuses mais aussi parfois hostiles qu'elles suscitèrent.

Le baron de Tott débute ses mémoires par un discours préliminaire original qui s'enchaîne sur quatre parties. Après avoir évoqué les différentes civilisations humaines, l'auteur critique le modèle du despotisme oriental et la théorie de Montesquieu sur l'influence des climats sur les sociétés. Il se consacre ensuite à son premier séjour en Turquie (1755-1763). Il y dépeint les villes, la société et les mœurs des Ottomans. Il aborde après un sujet relativement nouveau pour l'époque, les Tatars, dont il parle avec sympathie. La troisième partie est consacrée à son nouveau séjour dans la capitale ottomane. Cette période correspond à son activité militaire réformatrice en Orient. La dernière partie correspond aux inspections des échelles du Levant pendant les années 1777-1778.

L'ouvrage est réédité dans une collection de qualité. Il est utilement complété par un index.

Signe du renouveau d'intérêt sur ce personnage et son oeuvre, il faut également mentionner la publication en 2006 de « La Mission Du Baron De Tott En Egypte En 1777-1778 » dans l'ouvrage « Deux Voyages Au Temps De Louis XVI » par Jean-Pierre Dubois.

Antoine GAUTIER

Lexique juridique et économique Russe-français, Français-russe

par Philippe FRISON, Yekaterina KUDRINA, Tatiana ZHYVYLO, Ed. Chiron, 2006, 311 p.

Les Editions Chiron publient cette année un ouvrage réclamé depuis longtemps par les praticiens de la langue russe travaillant dans les domaines politique, économique, juridique et commercial. Le Lexique juridique et économique Russe-Français – Français-Russe comporte plus de 5 000 entrées réparties sur 311 pages, choisies en fonction de leur pertinence juridique, économique, sociale ou politique et s'adresse à des personnes possédant déjà une connaissance satisfaisante de la langue russe générale.

Une liste d'abréviations usuelles introduit l'ouvrage qui inclut des termes utilisés dans la Russie prérévolutionnaire, dans l'Union Soviétique et dans la période post-soviétique marquée par l'introduction d'un nombre important d'anglicismes, notamment en économie, le retour à des tournures vieilles et l'apparition de nouveaux concepts liés à l'étape de transition actuelle.

Les auteurs, Philippe Frison, Yekaterina Kudrina et Tatiana Zhyvylo, possèdent une longue expérience de traduction de textes à dominante juridique et économique auprès d'organisations internationales.

Il n'existe pas de correspondance absolue entre la partie russe et la partie française, certains termes existant dans la partie russe ne se retrouvent pas dans la partie française : c'est le cas pour TVA, media, lobby, image de marque, pourcentage. Certains termes tels que marketing, merchandizing ne figurent pas dans le lexique. La désignation de la République de Tchétchénie reproduit la terminologie utilisée par les séparatistes (Itchkérie) à deux reprises (p. 169-170) sans le préciser spécifiquement, ce qui pourrait provoquer des réactions des milieux officiels russes toujours prêts à dénoncer l'ingérence étrangère dans cette région.

Il n'en demeure pas moins que nous disposons maintenant d'un ouvrage fiable et solide, première édition d'un dictionnaire qui nécessitera la constitution d'une équipe interdisciplinaire qui s'attachera à « compléter

et à corriger ce qui reste un reflet toujours imparfait de la réalité juridique, politique et économique de l'espace ex-soviétique » comme le reconnaît dans son introduction l'un des auteurs. Celui-ci invite d'ailleurs le lecteur à faire part de ses observations éventuelles en communiquant l'adresse e-mail de l'équipe de rédaction.

Pour notre part, nous souhaitons beaucoup de succès à cet ouvrage, vendu au prix de 40 €, dont la possession devrait être recommandée aux étudiants russophones du C.P.E.I. et aux praticiens des relations avec la Russie.

Nicolas KOMAROFF

L' Arabe sans peine, Assimil 2006

Signalons la parution cette année chez Assimil d'une nouvelle méthode d'arabe, rédigée par Dominique Halbout et Jean-Jacques Schmidt, ce dernier étant interprète et auteur de nombreux ouvrages sur la langue arabe.

L'Arabe, dans la collection *sans peine*, introduit pas à pas et simultanément l'apprenant dans la familiarité avec l'alphabet arabe et les rudiments de la langue. A travers de nombreux dialogues de la vie courante, des récits et des textes de presse, celui-ci est conduit peu à peu à progresser dans une langue proche du littéral que l'on peut appeler « arabe moderne unifié » ;

C'est-à-dire l'arabe de la presse et de la télévision, qui est quasiment le même dans tout le monde arabophone (22 pays).

Un *perfectionnement* est en cours d'élaboration.

Il s'agit pour Dominique Halbout, ancienne élève diplômée des Langues'O dans les trois langues principales du monde arabo-musulman classique et chargée d'un cours d'Histoire de l'Art de l'Islam dans notre Institut, du troisième ouvrage auquel elle collabore chez Assimil, après *le turc sans peine* (1992) et *le persan sans peine* (2003).

Dominique HALBOUT

Nemzeti és etnikai kisebbségek utónévkönyve

(ouvrage collectif sous la direction de Madame
Dávid Emese) éditions Aranyhal Budapest 2004
ISBN 963 348 088 4

Sous le titre de «Livre des prénoms des minorités nationales et ethniques», ce fort volume de mille pages recense les prénoms favoris de la plupart des minorités du pays : bulgare, «tsigane», grecque, croate, polonaise, arménienne (occidentale mais l'équivalent en oriental est donné), roumaine, russe, serbe, slovaque, slovène et ukrainienne. Seuls manquent les prénoms juifs et allemands-autrichiens (ces derniers sont publiés dans un volume à part).

Deux présentations signées des secrétaires d'état politiques respectivement au bureau du premier ministre (Szabó Vilmos) et du ministre de la justice (Pál Tibor) cautionnent l'aspect légal de ce recueil qui a été diffusé par le Bureau des minorités nationales et ethniques dans tous les bureaux d'état civil du pays afin qu'ils en usent. En effet, les citoyens hongrois se réclamant d'une langue maternelle autre que le hongrois peuvent donner à leurs enfants depuis des années des noms traditionnels de leur peuple et cet ouvrage en est la référence légale. Des listes avaient déjà été produites en 1994 et 2000 mais c'est la première fois qu'un travail aussi complet voit le jour. Non seulement les prénoms roms sont inclus cette fois (même si c'est sous le terme de « tsiganes » en titre – dans le corps du texte, c'est pourtant « Rrom » qui est utilisé) mais en outre à chaque prénom (écrit dans la graphie autochtone, y compris les alphabets cyrillique, grec et arménien) sont données les informations suivantes : l'équivalent hongrois lorsqu'il existe, la signification, l'étymologie, la forme hypocoristique (diminutif, surnom), le jour de la fête, le nom de quelques grands hommes qui ont porté ce nom et enfin diverses remarques sur son histoire (seul le grec est réduit à sa plus simple expression d'une liste en grec avec la transcription hongroise).

Comme toujours dans ce genre de publication, le sens et les étymologies laissent un peu à désirer (par exemple en polonais, le prénom Grażyna, inventé par Mickiewicz, n'est pas indiqué comme rattaché au lithuanien gražus «beau» – cf. gražus užpakalukas; mais il est vrai que les étymologies du polonais manquent presque toutes). Je dois pourtant dire que sur ces deux points, cet ouvrage est nettement plus sérieux que ceux que l'on trouve en France par exemple.

L'équipe de coordination a relevé que la partie des prénoms roms,

confiée à l'ethnologue rrom Rézműves Melinda, était l'une des deux plus sérieuses du livre. Elle commence par de longs extraits de l'article du dr Rajko Djurić « Les noms propres de la langue rromani » publié dans Cahiers balkaniques n° 32 pp. 117-133 (ISSN 0290-7402, ISBN 2-85831-128-5 – où il était suivi de « Anthroponymie des Rroms de Moldavie du professeur Ion V. Dron pp. 135-145) et par le tableau de l'alphabet rromani commun, officiellement en usage pour les noms proposés à l'état civil. Viennent ensuite 350 prénoms d'homme et 330 prénoms de femmes avec toutes les indications mentionnées plus haut. Il ne s'agit pas seulement des noms qui ne sont « que rroms » (Luludi, Kali, Čhon, Avgin, Thagar, Rani, Rukh – relevons que Ruv, pourtant si fréquent notamment en Hongrie, a été oublié), mais aussi des noms d'origines diverses particulièrement répandus chez les Rroms (Tarzan, Valter, Melinda, Marcel, Nùzi, Draga, Dora, Liliàna, Lèjla etc.), des noms laissés par des Rroms célèbres de la vie ou de la littérature (Tàri, Zèrfi, Cinka, Zlotàri, Zabor, etc.) ainsi que des quelques noms d'origine indienne devenus récemment à la mode (Harśa, Indira, Dùrga, Amrìta etc...) et de formation néologique comme on en relève par exemple en Roumanie ou en ex-Yougoslavie depuis quelques années (Durdikh, Bixoli, Užan, Sarenkam, Pherval, Molkuć, Lošan, Khamdud, Jagdino – on observe que ces noms sont presque tous masculins, comme si les familles « n'osaient (ou ne se fatiguaient pas à) pas innover » pour une fille).

Cette imposante publication relève de la même démarche que la décision récente de proposer aux citoyens hongrois héritiers d'une langue maternelle autre que le hongrois des formulaires d'actes de naissance, de mariage et de décès bilingues : hongrois et langue de la minorité nationale ou ethnique respective. Les premiers formulaires en rromani devraient sortir à la rentrée. On ne peut que saluer l'effort exceptionnel du gouvernement hongrois dans cette entreprise. Signalons qu'en ce moment la Suède de son côté travaille à l'élaboration de logiciels d'état civil permettant de noter sans fautes toutes les données des citoyens et résidents dans leur langue maternelle : nom de famille, prénom(s), prénom(s) des parents, lieu de naissance etc... et qu'une coopération sur ce point entre les deux pays permettrait de capitaliser les expériences positives pour servir de modèle à toute l'Europe. Un jour peut-être les divers pays de l'Union respecteront-ils, dans un véritable esprit de diversité culturelle, cet élément central de l'identité qu'est le nom et peut-être alors en France les femmes slaves et grecques ne seront-elles plus forcées de porter des noms de famille mâles respectivement en ~ski ou ~ov, ou en ~os...

Les secrets d'alcôve

Le 25 septembre 1792, à Paris, sur la place du Carrousel, les fanatiques faisaient guillotiner un vieillard de 73 ans. Auteur du premier conte fantastique de la littérature française¹ et d'une parodie remarquée des *Mille et une nuits*², cet homme – interrogé, accusé puis condamné quelques jours plus tôt, par le terroriste Fouquier-Tinville – n'était pas n'importe qui. Arrivé sur l'échafaud, Jacques Cazotte déclarait dignement : « je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi. » Ainsi, deux ans avant de proclamer très sottement qu'elle n'avait pas besoin de savants, la Révolution démontrait qu'elle n'avait que faire des écrivains.

Cette exécution rassemblait un public assez bigarré où se mêlaient sansculottes effrontés et braillards, commères tricoteuses, spadassins en demisolde. Au milieu se trouvait un surprenant personnage dont la mystérieuse et exotique élégance tranchait singulièrement sur la vulgarité ambiante. C'était une princesse levantine, tout de blanc vêtue. Si son voile cachait une chevelure dorée, masquait des traits divinement harmonieux, il laissait admirer deux yeux azurins, sertis dans des écrins de khôl. Antoine Galland aurait aussitôt reconnu une mauresque blonde originaire de Kabylie. La femme n'aurait pas démenti l'orientaliste puisqu'elle prétendait venir, au nom du Dey d'Alger, nouer des relations entre la Régence barbaresque et la République. Mensonges que toute cela ! Cette muse dissimulait derrière une grâce irrésistible, une intelligence démoniaque. Elle n'était pas arabe mais italienne et s'appelait Biondetta. La demoiselle, qui aux perfections du corps ajoutait celles de l'esprit, n'était, cependant, pas venue à Paris en représentation diplomatique mais pour venger son père dont elle venait d'assister, toute colère, toute haine retenues, à la décollation.

Nullement royaliste, pas davantage chrétienne, Biondetta détestait les confusions révolutionnaires, méprisait les chimères de 1789. Mais, outre le dédommagement d'un assassinat, elle entendait, rabattre de leur superbe à ces odieux Gaulois ! Cette femme résolut de perdre la France. Le recours à la ruse lui assura un succès formidable.

1. Il s'intitule « *le Diable amoureux* » et parut en 1772.

2. « *Les Mille et une fadaïses* » publiées en 1742.

Quittant le haïk pour le décolleté, elle troqua le rôle de grande dame sarrasine pour celui de fille de joie avec une indécente efficacité. Biondetta jeta, à dessein, son dévolu sur un jeune lieutenant qui errait aux alentours du Palais Royal. C'était un Corse au physique peu avenant de nabot, raide comme une cravache, avec une peau olivâtre parsemée de dartres. Pour l'esprit, une ambition effrénée combinée à une vive intelligence et un manque total de scrupules promettait beaucoup de désastres.

En une nuit d'amour la prostituée acheva de faire du ci-devant Buona-parta un assassin consommé. L'embrassant avec fougue, elle l'invita à ravir l'Égypte au Grand Turc. C'était, lui susurrant-elle, le plus sûr moyen de couper la route des Indes à Albion. A moitié dévêtue, le serrant bien fort contre son buste généreux, cette perfide créature démontrait tout l'avantage qu'il aurait à dominer l'Europe. Car, poursuivait la péripatéticienne, c'est tout le content qui devait être converti aux vertus de la République ! Puis, redoublant de caresses, acérant ses œillades lascives, la femme décuplait la mégalomanie de son amant. Au faite du plaisir, Messaline, au futur César, enjoignait un ordre de marche : avant la vallée du Nil, le pillage de l'Italie, ensuite soumettre l'Espagne, enfin dominer toutes les Russies ! Après chaque victoire, la ribaude promettait à l'aventurier un Empire plus grand que Rome et mille soleils à Austerlitz. Le lendemain, ivre d'orgueil, grisé par la volupté, l'insulaire, la main gauche sur l'estomac, partait à la conquête du monde...

On sait moins, en revanche, ce qu'il advint de la donzelle. Nous l'allons maintenant exposer.

Assurée de la ruine de la Révolution, de la République et de l'Empire, la sublime Circé entendait poursuivre une carrière qui la ravissait, celle de femme fatale. Aussi la vit-on successivement à Tolède, Madrid, Berlin, Saint-Petersbourg et Moscou ; autant d'endroits où elle poussa le vice à un degré inégalé. L'enjôleuse distribuait à foison cajoleries et douces étreintes. S'introduisant partout, l'hète clamait l'amour urbi et orbi, débauchait les familles par milliers. Jamais on ne vit belle-de-nuit offrir tant de luxures aux innombrables larrons d'honneur s'échouant sur sa route. La sirène les happait avec une délétère tendresse. Ainsi se répandait le mal de Naples, ville dont Biondetta était précisément originaire malgré un géniteur dijonnais. Cette diablesse déshonorant tout être avec lequel elle commerçait, avant Napoléon, sema la désolation dans l'Europe entière et même au-delà.

Abandonnant la Moscovie pour les terres du Grand Turc, l'aguicheuse fit halte en petite Russie à l'invitation d'un aréopage de jeunes sorcières.

Tandis que l'ogre corse commençait à occire plus que de mesure mais conformément aux vœux diaboliques d'une catin ; celle-ci narrait ses exploits avec force détails et, parvenue au faite de l'exaltation, expliquait aux Ukrainiennes comment elle déchaînerait les plus odieux désordres dans les harems. A cet instant toutes les magiciennes se turent car leur reine se leva. C'était une jouvencelle d'une vénusté à couper le souffle. Sa peau était d'albâtre, ses cheveux une toison d'or. Son regard, d'un éclat sans pareil, reflétait une volonté inflexible. De ses yeux d'un bleu intense jaillissaient des rayons où trois lumières incandescentes s'entremêlaient subtilement : sagesse, force et beauté. Elle prononça quelques paroles polies, sur un ton ferme ne laissant nulle place au doute :

« Ô Biondetta, dit lentement la juvénile souveraine, sois parmi nous la très bienvenue. Nous t'accueillons en amie. Repose et amuse toi. Après, si le cœur t'en dit, je t'accompagnerais au Caucase et te confirais le secret de Thamar. Elle prend un nouvel amant, chaque soir, puis l'égorge ou le pousse du haut d'un précipice le matin suivant. C'est une distraction bien agréable. Toutefois, moi que l'on dit fille des amours de Zeus et Némésis et qui suis, avec ma sœur Raïssa, l'Enchanteresse de toutes les Russies, je t'ordonne de ne jamais t'attacher à un Ottoman qui, comme moi, porterait le nom d'espoir. Hormis cette réserve, tu peux aller où tu voudras sur le territoire de la Porte et faire tourner en bourrique autant de derviches qu'il te plaira. »

La signorina ne l'entendait pas de cette oreille. Elle n'était pas, le moins du monde, enclin à se laisser dicter ses volontés, par une petite Russe, fut-elle tsarine de toutes les fées ! Vexée et délaissant l'hospitalité ukrainienne, la bellissime traversa la mer Noire. Son cuir clair, sa chevelure incandescente, son regard de velours semèrent le même chaos, firent autant de dégâts chez le grand Seigneur que dans la Chrétienté !

Néanmoins, la belle commençait à se lasser. Hormis son père, décapité au nom d'une République honnie, elle ne trouvait pas un seul homme digne d'être respecté et aimé dans tous les Etats parcourus en Europe et en Asie. Survint alors une chose extraordinaire. Cette femme, partout accompagnée d'un parfum de scandale en raison des débauches où elle précipitait la gent masculine, se mit à rêver d'amour. Mais trouvant les rejetons de la Porte aussi sots que ceux de Marianne, la Napolitaine briganda un tapis à un vieux magicien persan, vendeur de farces et attrapes, à deux pas de Topkapi et s'envola pour l'Egypte où elle parvint à peu près aussi brusquement que le général Bonaparte.

Cherchant un prince du désert pour d'exubérantes et exotiques épousailles, la fille de Cazotte ne dédaignait pas pour autant les facéties. Ainsi, elle errait souvent, telle une goule, dans les cimetières du Caire au crépuscule, et trouvait très comique de se transformer en chamelle irascible. Un effrayant dromadaire, en proie à une prodigieuse excitation insultait alors, dans la langue de Boccace, les rares passants en criant « Che vuoi³ ! ». On imagine la stupeur des Caiotes devant cette apparition dantesque : un camélidé furieux déblatérant dans une langue étrangère ! Si parmi les promeneurs se trouvait un veuf, jeune, beau et riche, Biondetta reprenait aussitôt son apparence première pour l'envoûter et le promptement ruiner.

Déambulant un jour devant Al-Azar, notre dame aperçut parmi les élèves sortant de la célèbre université coranique, un garçon qui n'avait pas vingt ans. Œcil vif, avec une démarche altière encore rehaussée par une taille supérieure à la moyenne, l'étudiant se maintenait un peu à l'écart de ses camarades. Son pas était lent quoique assuré. L'Italienne ne s'y trompa pas. Elle décela immédiatement une personnalité d'exception, une tête bien faite et bien remplie.

Ce jeune homme était d'une surprenante et bien agréable originalité. Au physique c'était un Apollon. Il parlait peu, cachant une crainte presque malade de s'exprimer, mais réfléchissait beaucoup. On ne l'avait jamais vu s'énerver, ou ne serait-ce qu'élever la voix qu'il avait très douce. Pourtant son cœur bouillonnait en permanence. Dès ses trois ans, il récitait parfaitement l'Alcoran. Sa ferveur religieuse et sa connaissance des dires du Prophète était telles qu'à l'âge de raison il avait, grâce à un discours chanté et particulièrement habile – lui pourtant si timide –, sauvé la vie à une épouse adultère.

Nous abordons ici l'un des aspects les plus mystérieux du personnage car, aussi érudit que fidèle à son credo, cet adonis éprouvait une dilection originale pour la musique qu'il considérait comme un don de Dieu ce qui n'est pas précisément, hormis pour quelques derviches, une opinion communément partagée en terre d'islam. Le tâlib⁴ présentait également une tournure d'esprit très particulière à l'endroit des filles d'Eve. Il les aimait ce qui ne pouvait guère le démarquer de la plupart de ses semblables. Mais, il leur témoignait, surtout, un respect quasi mystique, chose déjà beaucoup plus rares chez les mâles de l'espèce humaine ! Enfin, il devenait franchement hérétique en prétendant que si un peintre pouvait représenter Sché-

3. C'est-à-dire : « Qu'est ce que tu veux ? ».

4. Ce mot arabe qui donne un pluriel en tullâb est employé ici avec le sens d'« étudiant en religion ».

hérazade dans sa splendeur, tous les mécréants se convertiraient aussitôt à la vraie foi et qu'une paix éternelle règnerait sur terre. On se doute bien que de telles lubies n'étaient pas plus en odeur de sainteté à Istanbul qu'à Rome. Pourtant, interrogé à plusieurs reprises par des uléma, tous plus savants et sévères les uns que les autres, l'auteur de cette curieuse philosophie ne fut jamais condamné. Bien au contraire, on le remerciait avec effusion des nouveaux et merveilleux secrets qu'il ne manquait jamais de révéler sur *les Mille et une nuits*, en fredonnant.

Le plus comique de l'histoire, c'est qu'il défendait généralement ses thèses dans un arabe très approximatif. En effet, s'il entendait parfaitement le saint Livre, notre potache n'en pratiquait guère la langue puisqu'il était turc. Il s'appelait Ümit ce qui en bon osmanli signifie « espoir », nom que portent aussi des Espagnoles et des Russes. Originaire d'Hissarlik, Ümit était le fils d'Ortogrul Altinisk, brave parmi les braves qui avait gagné ses neuf queues de Pacha en tentant de repousser l'avance des Russes dans le Caucase. Le soldat y avait perdu un bras et une jambe ; il y avait aussi gagné un goût immodéré pour la vodka et les femmes slaves ! Nonobstant, inquiet des penchants artistiques dont témoignait son fils, Ortogrul résolut de l'envoyer parfaire son instruction religieuse en Egypte.

La signorina se prit aussitôt de passion pour le jeune Turc. Et celui-ci le lui rendit bien tout en prenant grand soin de ne jamais rien dire à qui que ce fut de ses sentiments y compris à l'intéressée. Elle les avait, cependant, devinés. Un étrange commerce, fait d'amour dissimulé et d'érudition, s'établit entre les deux tourtereaux. Ayant l'un comme l'autre peu besoin de sommeil, la nuit tombée, ils parcouraient la capitale fatimide et se confiaient leurs secrets dans le silence des ruelles désertes. Biondetta instruisait Ümit des subtilités du *Décameron*. Et le galant, qui goûtait beaucoup ces historiettes licencieuses, de répondre avec la charmante légende des Sept dormants d'Ephèse puis de fournir moult exégèses concernant la dix-huitième sourate⁵. Après Boccace, l'Italienne enseigna au sigisbée toutes les saveurs de Dante, Voltaire et Crébillon. Le Turc, qui n'était pas en reste, révéla à la splendide étrangère les finesses de l'osmanli avec Yunus

5. Cette sourate, dont le titre est généralement rendu par l'une des deux expressions suivantes : « *la Caverne* » ou « *la Grotte* » est particulièrement appréciée par les musulmans et commentée par les exégètes. Elle fait référence à trois épisodes, différents mais bien connus du folklore moyen-oriental : d'une part la légende des sept dormeurs dans la caverne (également connue chez les chrétiens comme « *les Sept dormants d'Ephèse* »), d'autre part la légende de Moïse, enfin celle d'*Alexandre le Grand* muni de deux cornes qui, dans les anciennes traditions sémites, symbolisent la puissance.

Emre⁶, Fuzulî⁷ et Ahmed Nedim⁸. Toutes les littératures de France et de Toscane furent abondamment commentées dans ces échanges. Le soupirant apprit l'italien et le français ; son égérie le beau parler de la cour ottomane mais aucun ne progressa véritablement en arabe !

Ils prirent l'habitude de se rencontrer, le soir, dans un vieux palais mamlouk désaffecté dont la demoiselle avait secrètement aménagé les combles en luxueux appartement après avoir ruiné deux ou trois beys. Pour avertir son bon ami de ce qu'elle était libre de passer quelques heures avec lui, Biondetta disposait quelques tulipes à l'entrée d'une mosquée dont ils étaient convenus. L'étudiant poursuivait avec autant d'assiduité les enseignements de l'Azhar que les leçons littéraires de la fille de Cazotte qu'il payait, en retour, de poésies arabe, turque et persane. Il n'oubliait pas non plus de la bien instruire sur les sciences du Coran et des hadiths⁹. Pour savante qu'elle devint dans toutes ces matières, la Napolitaine attendait tout de même d'autres marques d'intérêt pour sa personne !

Lassée de la timidité du tâlib, la beauté, se résolut à passer à l'action. Un certain jour, elle disposa devant le saint édifice de magnifiques fleurs. Les apercevant, Ümit se baissa pour en prendre une. C'est alors qu'en guise de pétale sa main effleura la tête d'un aspic, tandis qu'une femme, habillée comme une circassienne, la tête libre de foulard, se tenait, énigmatique, en vis-à-vis. Elle portait une longue chevelure de jais, sa peau était laiteuse, ses yeux gris vert brillaient avec une intensité extraordinaire. Cependant, il l'a trouva laide et se figura être en présence d'une sorcière. Celle-ci étendit une main vers le serpent qui s'apprêtait à mordre les doigts de l'éphèbe. La pythie chuchota quelques paroles mystérieuses et deux jets de lumière jaillirent de ses yeux ; le serpent s'en trouva littéralement désintégré. S'adressant alors en turc, avec un fort accent russe, au garçon médusé elle dit : « Effendi, prenez garde la nuit prochaine que Biondetta ne vous révèle sa véritable nature ! Si cela est, souvenez vous alors de la dernière sou-rate. Elle vous sauvera ! » Puis l'inconnue disparut en laissant l'Anatolien en proie au plus profond étonnement. Une magicienne ophiomaque venait de lui sauver la vie !

Le soir venu, Ümit se rendit au rendez-vous littéraire que l'ensorceleuse n'aurait souhaité que galant. Elle l'accueillit avec effusion puis l'introduisit

6. Derviche dont l'œuvre poétique fixe, pour une large part, la langue littéraire turque d'Anatolie.

7. Poète (1495-1556) chiite vivant à Bagdad et auteur d'une remarquable histoire d'amour ; « *Leylâ ve Medjân* ».

8. Poète (1681-1730) célèbre par son style où la sensualité, voire le libertinage, le dispute à une harmonieuse mélancolie. Il fut assassiné lors de l'insurrection réactionnaire de Patrona Halil.

9. Dires du prophète Muhammad collationnés dans plusieurs recueils.

dans une petite pièce carrée sise au plus haut de sa demeure. Délicatement maquillée, parfumée de musc et vêtue uniquement d'un crêpe diaphane pour fournir davantage de relief à ses formes séduisantes, elle l'entraîna sur un sofa. Puis, l'enserrant avec force vigueur contre sa gorge, l'accorte donzelle lui fit mille baisers et, plus encore, d'habiles caresses... Les membres tétanisés, le chevalier opposait à tous ces voluptueux assauts, les enchantements de la poésie ottomane, les subtilités de la versification persane !

Alors, la Vénus de Naples, furieuse, se dressa sur son séant ; écarta les bras, laissa choir son voile. Et, la poitrine nue aussi affriolante qu'agressive, d'affirmer à son admirateur qu'il devait être à elle, à elle seule, corps et âme ! Enfin, souriant avec une mine cruelle, l'Italienne lui déclara : – Ô Ümit, toi qui apprécies tant la langue de Voltaire, sais-tu où nous sommes ? – Certes que oui, lui répondit l'aimable cèladon. Nous sommes dans une alcôve. – Précisément ! Et sais-tu ce qu'on nomme « secrets d'alcôve » ? – Ma foi, non répondit l'étudiant en religion. Et la geisha de l'instruire : – En arabe, qubbah (قُبَّة) désigne une « coupole ». Vers 1280, ce substantif féminin, muni de l'article al (ال) est passé en espagnol sous la forme « *alcoba* » avec le même sens, avant de s'appliquer également à « une chambrette contiguë à une salle », puis d'indiquer un « lieu de réception séparé de la pièce principale », enfin, le « renforcement d'une chambre où l'on dispose un lit ». C'est cette définition qu'a retenu, en 1646, le poète Boisrobert pour admettre « alcôve » dans la langue des mondains et des précieux qui créent alors un vocabulaire propre à décrire toutes les intrigues amoureuses dont le Grand siècle se montre si friand. Conçue dans la nuit étoilée d'une Arabie heureuse, ce nom, vite adopté par la Cour du Roi Soleil, va incontinent enrichir le français. On forge de nouvelles expressions galantes où, à l'amour naguère courtois, on ajoute désormais un égoïsme discret et une délicieuse sensualité. Pour se soustraire aux curiosités importunes on va « tenir alcôve ». L'érudit et le libertin – s'ils sont esthètes – ont compris que pour vivre heureux, ils doivent se cacher ! Dorénavant, c'est dans « les secrets et les mystères d'alcôve » que les amants tissent leurs liens si doux. Je tiens toutes ces informations de Don Alvare Maravillas, noble d'Estrémadure que j'ai aimé lorsqu'il était en garnison à Naples. Mais avant de me donner totalement à un homme, je dois lui apprendre qui je suis réellement. L'Espagnol n'a pas osé affronter la vérité mais toi, le Turc venu servir Dieu en Egypte, je vais t'en donner la force !

La démonsse plaqua le garçon contre son buste, l'emprisonna entre ses bras et le baisa avec fureur. Elle lui révéla alors qu'elle était Satan en per-

sonne et que, s'il acceptait de la féconder chaque nuit, il deviendrait le roi le plus puissant de l'univers. Ümit aurait alors connaissance de toutes choses. Il commanderait à tout ce qui vit. Rien ne s'opposerait à sa volonté. Il aurait la vie éternelle et tous les délices du Paradis. Le tâlib devait seulement n'aimer qu'elle et lui abandonner son âme !

N'était-ce la cent quatorzième sourate, l'étudiant en religion se serait donné au Diable. La créature était si belle... Elle aurait perdu n'importe quel homme, mais pas celui qui rêvait de Schéhérazade comme truchement de la Vérité divine ! Ümit, réalisant soudainement à qui il avait affaire, rassembla ce qui lui restait de force (car on imagine ses prodigieux efforts pour ne pas s'unir à la Napolitaine) et récita, quoique maladroitement, avec son accent ottoman, les cinq versets de la Sourate « *les Hommes* ». C'était le conseil, prodigué le matin même, par l'insolite baba yaga¹⁰. Aux premières paroles saintes prononcées, Biondetta avait desserré son étreinte permettant à son amant de recouvrer un peu de liberté.

Mais Lucifer n'avait pas dit son dernier mot. Il prit la forme du plus séduisant succube, hypnotisa sa victime avec un regard d'ange, mais en adoptant d'incroyables positions libidineuses. La séductrice, s'offrant sur l'hôtel de la concupiscence, faisait jaillir des orifices les plus attrayants de sa personne, une multitude infernale de serpents hideux. Une beauté obscène se mêlait au stupre le plus délétère. Les reptiles à têtes triangulaires – projetant en avant des langues hystériques, sombres, fourchues – rampaient vers l'Ottoman. Et ce dernier de demeurer comme interdit au milieu de tous ces êtres démoniaques. L'homme semblait perdu. Mais au moment où un ophidien plus téméraire, plus rapide que ses congénères, s'apprêtait à frapper, la sorcière russe réapparut.

Un étrange combat s'engagea immédiatement entre les deux femmes. La blonde, devenant à chaque instant plus éblouissante, jetait des œillades outrageusement lubriques et, en sifflant « *nâhâsh*¹¹ ! *nâhâsh* ! » entre deux sourires cruels, envoyait une quantité incroyable de bêtes venimeuses à l'assaut de la brune. Celle-ci gagnait en laideur à même mesure que son adversaire acquérait en vénusté. Aux sifflements ophidiens de l'Italienne, la Russe opposait un regard d'airain. Devant chaque « *nâhâsh* ! » soufflé, elle murmurait « *nehosheth* ! » et aussitôt une hampe en bronze allait transpercer l'une des viles bêtes. Lorsque tous les reptiles furent écrasés ou empalés,

10. C'est une sorcière russe.

11. Cf Nombres XXI, 6-9 et II Rois XVIII, 4 où il est question de « serpent » et d'« airain (respectivement *nâhâsh* et *nehosheth* dans le texte biblique) » ce qui permet des jeux de mots en hébreu. Certains croient voir dans ces deux passages bibliques l'origine du caducée d'Esculape, le dieu de la médecine dans l'Antiquité.

enfin anéantis, Biondetta disparut derrière un voile de fumée noire. Satan était vaincu.

Ümit, sauvé une seconde fois par la mystérieuse Slave eut à peine le temps de reprendre ses esprits que déjà, elle s'adressait à lui : – Vite Effendi, sauvons-nous !

Elle lui prit la main et il se sentit aussitôt revigoré comme s'il se réveillait d'une longue nuit roborative. Pour la première fois, Ümit observa attentivement sa bienfaitrice. Il l'a considérait comme affreuse mais au détour d'un pilier sur lequel elle collait des sourates afin, de désenvoûter les lieux, la Russe se mit à sourire. Il changea alors d'opinion et la trouva jolie, très jolie même. Encore quelques pas et son alliée, redevenue laide, affichait sur une autre colonne quelques versets coraniques. C'était à n'y rien entendre. Mais à l'ombre d'un troisième pilastre, la nécromancienne redevenait angélique. Ce singulier manège dura un certain temps, celui que la Russe estima nécessaire pour disposer des textes saints sur tous les fûts du palais sans en oublier une seule colonnette ! Chaque nouvelle station voyait se métamorphoser la compétitrice du Diable en sorcière ou en fée. Chose étonnante, à chacune de ces mutations la femme conservait une figure identique. Était-ce alors l'expression de son visage qui la rendait hideuse ou si attrayante ? Et que dire de ses yeux superbement lumineux où se reflétaient toutes les teintes de l'Océan en colère ? Quelle puissance, se dégageait de ces deux astres incandescents ! Leur lustre décuplait la magie de la jeune Slave. Finalement lorsqu'ils eurent quitté le palais, Apollon n'eut plus à craindre la compagnie d'un laideron. Celle qui l'avait sauvé venait de prendre définitivement le parti d'Aphrodite. Mais qui était-elle ?

Ümit n'eut pas le temps de s'interroger sur les événements fantastiques qu'il venait de vivre. L'enchanteresse l'avait envoûté et il en oublia même le minois, pourtant si beau, de Biondetta. La Russe l'invita à l'accompagner, sur un tapis volant, pour le ramener chez lui à Istanbul. Il ne croyait pas qu'une carpette puisse l'emmener dans les cieux mais il avait foi dans la femme. Il la suivit et il fit bien.

Les dernières troupes françaises d'occupation, défaites, quittèrent l'Égypte au moment même où les Cairotes, enfin libérés, crurent apercevoir, dans une nuit davantage illuminée que d'habitude, une étoile filante. D'aucuns interprétèrent l'apparition fugace de cette comète comme témoignage de la colère d'Allah à l'encontre des envahisseurs.

Aucun météore ne traversa à ce moment la vallée du Nil mais la divinité fit un signe. Sur le tapis lumineux fendant les cieux, Ümit admirait, passionnément quoique avec discrétion, celle qui l'avait arraché des griffes de Satan. Il s'interrogeait toujours sur l'identité de cette magicienne. Elle lui proposa du thé, dans un verre qu'elle fit surgir du néant. Le Turc comprit que s'il acceptait, il tomberait amoureux de la fée s'il ne l'était pas déjà. Demeurant muet, il préféra d'un geste refuser, tout en se faisant cette réflexion silencieuse – Que tu es belle ! Serais-tu Schéhérazade ?

– Je sais, je connais toute la puissance de mes charmes ! s'exclama alors la femme avec un sourire ironique car elle venait de lire dans ses pensées – Je ne suis pas Schéhérazade mais sa sœur laquelle, au demeurant, ne s'appelle pas Schéhérazade mais porte le même nom que vous, Effendi !

Le voyage toucha à son terme sur ces paroles sibyllines. Le tapis déposa délicatement le tâlib et sa compagne dans le jardin de sa maison à Beyöglu, le faubourg commerçant et cosmopolite de la métropole ottomane. La Russe regarda son protégé une dernière fois, l'air ému, Et tirant de sa poche une petite boîte d'ébène en forme de sphère aplatie sur laquelle étaient incrustées deux figures géométriques, un cercle et une couronne, elle lui dit : – Acceptez cet étui enchanté. C'est un talisman africain destiné à vous protéger et sur lequel j'ai gravé trois mots magiques. Souvenez-vous de moi, Effendi. Je m'appelle Raïssa !

Ayant déclamé son nom, la houri s'essora vers le ciel, s'éclipsant derrière un nuage.

Le jeune Turc demeura seul quelques instants avant que sa famille, puis tout le peuple istanbuliote, l'accueillissent en héros après sa longue absence. Car, des ruhlar¹² étaient apparus dans d'innombrables mosquées de la Sublime Porte pour annoncer que le pieux Ümit, fils d'Ortogrul Altinisk, pacha d'Hissarlik à neuf queues, était rentré au pays après avoir mis en déroute la puissante armée de Sultan Kebir¹³.

Emmanuel de BRYE-DONNELLY

12. Ce nom turc, employé ici au pluriel, signifie « esprits » ; il est d'origine arabe.

13. C'est le sobriquet que les Arabes avait donné au général Bonaparte lors de l'expédition d'Égypte (1798-1801).

In Memoriam

Ariane Lagasse de Locht
Alessandro Missir de Lusignan

Nous avons à déplorer la disparition du haut fonctionnaire européen Alessandro Missir de Lusignan et de son épouse Ariane Lagasse de Locht sauvagement assassinés chez eux à Rabat, Maroc, dans la nuit du 17 septembre 2006. Le couple était arrivé il y a trois semaines à peine dans la capitale marocaine avec leurs quatre enfants âgés de 10 à 4 ans.

Alessandro Missir de Lusignan venait de rentrer dans sa nouvelle fonction de chef de poste de la section Affaires politiques, économiques et média, sous la direction du chef de la délégation européenne à Rabat. Après de brillantes études en droit, il avait été engagé par la Commission Européenne. Issu d'une grande famille chrétienne de l'Empire ottoman, il avait une connaissance approfondie de la Turquie. Il avait joué un rôle considérable dans la préparation du dossier de l'adhésion de ce pays à l'Union Européenne.

Le samedi 23 septembre a été célébrée dans la Cathédrale St Pierre de Rabat une cérémonie à la mémoire des victimes. Dans un serment prononcé en cette occasion, Mgr Landel, Archevêque de Rabat, leur a rendu hommage. Il a loué leur piété et leurs qualités sociales et humaines.

Marie et Antoine GAUTIER

In Memoriam

Le 20 juillet 2006 s'éteignait à Suresnes (92) mon vieil ami de 55 ans, Pierre-René GRANDCLEMENT, conseiller du Commerce Extérieur de la France, officier de l'Ordre National du Mérite, officier de marine honoraire (Intra).

Il appartenait à une lignée de serviteurs de l'Etat - son père, Gaston GRANDCLEMENT, était consul de France à Kaunas (Lithuanie) au moment de sa naissance le 19 décembre 1930 - mais aussi de personnalités de

la société civile : un monument perpétue à Villeurbanne la mémoire de son maire, Jules GRANCLEMENT, oncle de Pierre-René.

Il était diplômé de l'INALCO pour les langues russe (1955), roumaine (1958), licencié en droit, diplômé d'Etudes supérieures de droit public (1954).

Suivant les traces de son père qui termina sa carrière de consul à Moscou (URSS), il choisit de servir comme attaché commercial près l'Ambassade de France à Moscou (1958-1962), un poste qui l'amena à exercer les fonctions de rédacteur du Bulletin du poste d'expansion économique de Moscou et à participer à l'organisation de l'Exposition Nationale française de Moscou (août-septembre 1961) qui obtint un succès retentissant.

Sa carrière s'oriente vers le secteur privé en 1962, année où il entre en qualité de directeur de zone géographique à la Direction générale exportation du groupe THOMSON (1962-1968) et directeur commercial exportation de la société EXPELEC, une filiale de THOMSON (1964-1969). Après la constitution du groupe THOMSON-CSF issu d'une fusion des activités d'électronique professionnelle de THOMSON et de CSF en 1969, il devint directeur pour les pays de l'Est à la Direction internationale de THOMSON-CSF jusqu'au 01/12/1989.

Il a participé aux travaux des différents comités mixtes, commissions intergouvernementales et groupes sectoriels qui avaient été créés dans les années 70, dans le cadre des accords gouvernementaux signés par la France avec l'ensemble des pays de l'Est. En particulier, il a co-présidé certains groupes sectoriels (franco-bulgares, franco-polonais, franco-roumains et franco-yougoslaves) qui étaient spécialisés dans les domaines de l'électronique professionnelle (télévision couleur, télécommunications et téléphone).

Véritable défricheur d'une zone géographique où tout était à faire, caractérisée par des structures centralisées (contrôles d'achat étatiques) et de nombreux obstacles réglementaires (existence du COCOM limitant les ventes de certains composants et équipements de haute technologie), Pierre-René GRANCLEMENT obtint une récolte impressionnante dans tous les domaines de l'électronique professionnelle mais aussi grand public (assistance régulière apportée aux exportateurs de THOMSON-BRANDT après 1969). On peut dire que tout le catalogue de THOMSON-CSF est représenté dans les pays de l'Est. Il savait intéresser les unités de production du groupe à ce marché difficile et quelque peu rébarbatif dont il connaissait en profondeur l'histoire et la culture (outre le russe et le roumain, langues

qu'il maniait à la perfection, il savait aussi communiquer en polonais et en bulgare, sans compter l'allemand qui était sa première langue). Son sens de l'humour était légendaire, atout important dans des négociations souvent tendues.

Pour ma part, j'ai eu le privilège de travailler dans son équipe de 1966 à 1976 et je puis dire que ce furent les années les plus enrichissantes et les plus agréables de ma carrière professionnelle. J'ai appris auprès de lui les spécificités de l'approche des pays à commerce d'Etat et à en surmonter les difficultés.

De nombreuses distinctions ont récompensé ses efforts : officier de l'Ordre National du Mérite au titre du Ministère du Commerce Extérieur, commandeur de l'Ordre du Drapeau Yougoslave, chevalier de l'Ordre du Grand Duc GEDIMINAS (Lithuanie), chevalier de l'Ordre du Mérite de la République de Pologne. Par ailleurs, il était médaillé d'honneur du travail (Argent).

Nommé conseiller du Commerce Extérieur de la France le 29/11/1979, Pierre-René GRANDCLEMENT a été membre des commissions professionnelles « Commerce international » et « Industries électriques et électroniques » ainsi que membre de la commission « Pays de l'Est ». Depuis 1993, il était vice-président de la commission « Europe centrale et baltique », membre du Bureau de la commission « Europe orientale et balkanique » et membre des commissions « C.E.I. », « Commerce international », « Prestataires de services et conseil à l'export » ainsi que membre du Comité départemental des Hauts-de-Seine.

Depuis cette date, il a été l'organisateur ou le co-organisateur d'importantes réunions avec le Premier ministre d'Estonie (mai 1994) et les représentants diplomatiques et commerciaux de l'ensemble des pays de l'Est.

Il a également été le co-organisateur, au Sénat, de séminaires franco-roumains (février 1996) et franco-polonais (janvier 1997).

Son existence a été toute entière consacrée au service de la France en fidèle continuité de la tradition familiale.

Il repose au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois dans le département de l'Essonne.

Adieu René, « Que la terre te soit légère », comme on dit en Russie ...

In Memoriam

Notre amie Anne PASCAL, épouse STANKEVITCH, s'est éteinte le 24/08/2006 des suites d'une longue maladie qu'elle affrontait avec un grand courage. Elle avait 69 ans.

Elle obtint son diplôme de russe de l'Ecole en 1957, début d'un cursus qui se termina par l'obtention du titre d'agrégée de l'Université.

Sa carrière professionnelle fut entièrement tournée vers la Russie et la culture russe : participation à l'Exposition nationale française à Moscou (15/08 – 15/09/1961), collaboration à la Documentation Française (études sur l'URSS). Puis elle enseigna la langue russe à Saint-Etienne avant de se rendre à Leningrad pour y exercer les fonctions de lectrice de français à l'Université, dans les années 70. Ensuite, elle s'engagea dans la carrière diplomatique en qualité d'attachée au Consulat de France à Saint-Petersbourg et à Kiev à l'Ambassade de France en Ukraine jusqu'en 1995.

Amateur de littérature russe classique et contemporaine, elle suivait avec attention l'actualité littéraire russe à l'occasion des différents échanges entre la France et la Russie (Salon du Livre).

Ses amis regretteront son esprit acéré et délicat teinté d'humour ainsi que son hospitalité chaleureuse. Au revoir, Anne.

Nicolas KOMAROFF

Association des Anciens Elèves et Amis des Langues Orientales

fondée en 1927 par Paul BOYER

Président du Comité d'honneur : Jean LECLANT, membre de l'Institut

Présidents : Georges Maspéro (1927-37), Joseph Hackin (1938-41), Léon Beaulieux (1941-47), Pierre-Eugène Gilbert (1947-1976), Vadim Elisseeff (1976-83), Alfred Lucas (1983-96), Marc Menguy (1996-99), Jean-Louis Bacqué-Grammont (1999-2004), Pierre L. Lamant (2004-05), Michel Perret (depuis juin 2005).

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

(après l'A.G. du 8 juin 2006)

Marie-Claude Aubry-Bogdanovic, Michel Aufray, Jean-Louis Bacqué-Grammont, Janine Berman, Vincent Berment, Annie Berthier, Emmanuel de Brye, Armelle Cretin, Marie-Thérèse Gaucher, Dominique Gauthier, Dominique Halbout du Tanney, Nicolas Komaroff, Pierre Lamant, Yohanan Lambert, Yann Leroux, Henri Marchal, Philippe Mazière, Catherine Meuwese, Françoise Moreux-Rodrigues, Michel Perret, Jean Perrin, Régine Philippe-Bailly, Philippe Rousseau, Alain Schneider.

BUREAU

(constitué le 22 juin 2006)

Président : Michel Perret

Vice-présidents : Annie Berthier, Henri Marchal, Jean Perrin

Trésorière : Françoise Moreux-Rodrigues

Trésorières adjointes : Dominique Halbout du Tanney,

Catherine Meuwese

Secrétaire générale : Marie-Thérèse Gaucher

SECRETARIAT

2 rue de Lille – 75007 PARIS

01 49 26 42 63 & 01 49 26 42 00

E-mail : anciens_eleves@inalco.fr

Odile Czeher : Mardi, mercredi, jeudi de 15H à 18H

Création de maquette et mise en pages :
Soledad Muñoz Gouet